

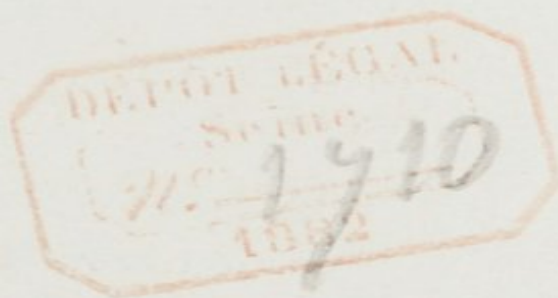
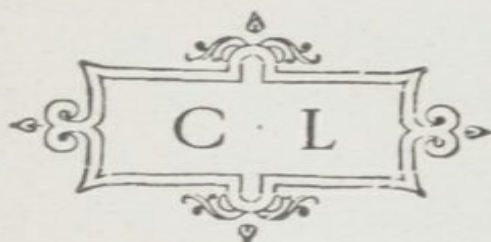
LE COMBAT DE LA VIE

MADAME NAPER



PAR

HENRI RIVIÈRE



PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction et de traduction réservés.



CALMANN LÉVY, ÉDITEUR
OUVRAGES
DE

HENRI RIVIÈRE

Formant grand in-18

AVENTURES DE TROIS AMIS 1 vol.

LE CACIQUE, journal d'un marin 1 —

LE COMBAT DE LA VIE. — LA JEUNESSE D'UN DÉSESPÉRÉ. 1 —

EMÉE. — Le châtiment. — Flavien. 1 —

LA FAUTE DU MARI. 1 —

LA GRANDE MARQUISE. 1 —

MADemoiselle d'AVREMONT. — MONSIEUR Margerie. 1 —

LA MAIN COUPÉE. 1 —

LES MEPRISES DU COEUR. 1 —

LE MEURTRIER D'ALBERTINE RENOUF. 1 —

PIERROT. — GAIN. — L'envoûtement. 1 —

LA POSSEDÉE. 1 —

LE ROMAN DE DEUX JEUNES FILLES. 1 —

SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-CALEDONIE. 1 —

LA PARVENUE, comédie en quatre actes.

BERTHE D'ESTRÉE, comédie en trois actes.

MONSIEUR MARGERIE, pièce en un acte.

Format in-8^o

SOUVENIRS DE LA NOUVELLE-CALÉDONIE. — L'insurrection
canaque. Édition illustrée d'un beau portrait de l'auteur
et de 45 vignettes, dont 17 hors texte, par J. FÉRAT.. 1 vol.

PARIS. — IMPRIMERIE ÉMILE MARTINET, RUE MIGNON, ².

LE COMBAT DE LA VIE

MADAME NAPER

PAR

HENRI RIVIÈRE

PARIS

CALMANN LÉVY, ÉDITEUR

ANCIENNE MAISON MICHEL LÉVY FRÈRES

3, RUE AUBER, 3

1882

Droits de reproduction et de traduction réservés.

MADALE NAPER¹

I

RETOUR EN ARRIÈRE

La vie ne va pas sans de grands oublis. Le colonel de Breslac, qui s'était pieusement agenouillé sur la tombe de Jacques et qui l'avait pleuré, le crut mort et bien mort. D'ailleurs, aussitôt après les journées de Juin, le colonel fut nommé général de brigade. Cela fit diversion à son chagrin.

Toutes ses affections paternelles se reportèrent en même temps sur René. Celui-là, cet enfant blanc et rose, dont les cheveux étaient si blonds et les yeux si limpides, était bien à lui. Il n'y avait eu ni absence ni lettres qui jetassent un nuage sur sa naissance. En outre, ses soupçons infâmes ne hantèrent plus le général. Juliette n'avait jamais été coupable, lui seul avait été fou et méchant. La mort de Jacques avait attesté l'innocence de sa mère. Pauvre Jacques !

En disant ces mots-là, le général restait pensif, avait un geste brusque, embrassait René. C'en était fait, il n'y fallait plus penser.

Aussi fut-il très surpris quand, quelques mois plus tard, par un matin du mois d'octobre, un agent de la préfecture de police, ayant à lui faire des

communications au sujet de la mort de Jacques, se présenta chez lui et demanda à lui parler.

Ce visiteur inattendu avait la tenue irréprochable d'un magistrat : la cravate blanche, l'habit noir et un air de prudence parfaite. Le costume allait bien à l'homme et l'homme au costume. Cela semblait tout d'une pièce un personnage honnête et sincère, pénétré de l'importance et presque du sacerdoce de ses fonctions.

Le visage était glabre, à tons froids. Le regard s'y heurtait à des angles indices de décision et de perspicacité, à des méplats secs qui accusaient l'inexorable parti pris de la chose jugée. Ses yeux gris étaient durs et vifs sous des béciles d'or à verres bleus, destinés peut-être à en dissimuler l'éclat.

– Monsieur le baron, fit l'agent en lui tendant un papier, voici une lettre d'un des insurgés de Juin condamnés à la déportation, qui vous est adressée. Le commissaire du bagne de Brest, ajouta-t-il sans la donner encore au général, l'a transmise, comme c'était son devoir, à M. le préfet de police, et M. le préfet de police m'a chargé de vous l'apporter.

Il se dessaisit alors du pli. Le général le prit et regarda d'abord la suscription.

– En effet, dit-il, c'est bien à moi que ceci est adressé.

– Vous ne paraissez pas, dit l'agent, reconnaître l'écriture ?

– Ma foi non, dit le général.

C'était là un petit fait particulier sur lequel l'envoyé de la préfecture avait peut-être compté. Jacques et son père, jusqu'au moment de leur brusque séparation, avaient toujours vécu ensemble et n'avaient pas eu lieu de s'écrire. Le général, à vrai dire, ne connaissait point l'écriture de Jacques.

– Non, répéta le général, tout en ouvrant la lettre. Pourquoi me dites-vous cela ?

– Parce que, monsieur le baron, s'il faut en croire celui qui l'a écrite, cette lettre serait de votre fils aîné.

– De Jacques ?

– De M. Jacques de Breslac.

– Mais mon fils est mort, monsieur.

– Dans le cas qui nous occupe, monsieur le baron, il ne serait pas mort. Mais, fit-il en s’interrompant, si vous vouliez bien lire cette lettre.

Le général la parcourut à la hâte avec une grande agitation.

– Qu’est-ce que tout cela ? s’écria-t-il. Ce n’est pas lui qui aurait été tué, c’est son ami, ce Michel, qui lui ressemblait tant qu’on les prenait l’un pour l’autre ! Il serait resté caché, à se guérir, jusqu’au moment où on l’aurait découvert et conduit à Brest ? Mais ce n’est pas possible tout cela, monsieur. J’ai reconnu moi-même mon fils parmi les morts, et le père de ce Michel, dont parle cette lettre, était à mes côtés. Je me rappelle trop sa joie quand il a été bien sûr que ce cadavre était celui de Jacques. Cette joie d’un autre père, si cruelle pour moi, ne se trompait pas.

L’agent leva légèrement les sourcils, haussa un peu les épaules et resta, les bras ballants, la paume des mains en dehors. Cela, qui était d’une parfaite mimique, signifiait évidemment :

– Dame, monsieur le baron, moi, je ne sais que vous dire.

– Et puis, reprit le général, comment serait-il demeuré deux mois à Paris sans me donner signe de vie ? Il se cachait, je le veux bien ; mais c’est de Paris qu’il eût dû m’écrire.

L’envoyé de la préfecture gardait la même attitude.

– Enfin, continua le général en parcourant encore une fois la lettre, qu’il froissa dans ses mains, il n’y a rien de précis dans cette lettre. Où était-il caché ?? Il n’en dit rien. A qui s’adresser pour avoir des preuves ? Il ne nomme personne.

Et, en effet, aucun argument positif, aucun détail particulier que le général seul eût pu connaître, ne venait, dans cette lettre, au secours de Jacques. Le malheureux jeune homme n’y avait pas songé. Ou, peut-être aussi, avait-il craint de compromettre Dornès et Frégard. Il avait écrit à son père dans un moment suprême ; sa lettre était un cri de douleur et d’abandon, l’appel d’un désespéré. Pas autre chose.

– Monsieur le baron, il me vient une idée. Le fils de l’ouvrier Michel avait disparu depuis les événements. Il se sera fait prendre et c’est lui qui, non seulement pour échapper à la déportation, mais pour se créer une existence nouvelle, aura conçu le hardi projet de se substituer à votre fils. Ce doit être lui qui vous écrit.

Le général parut admettre tout de suite cette supposition.

– Oui, sans doute, s’écria-t-il. C’est cela même, ce doit être cela.

Cependant il regarda la lettre une dernière fois, eut un tressaillement soudain, et, fronçant les sourcils sous une méditation rapide et douloureuse :

– C’est égal, dit-il, je vais partir pour Brest.

L’homme de la police ne fit point d’objection et s’inclina seulement devant le général.

Malheureusement le hasard allait se déclarer contre Jacques. Au moment où M. de Breslac venait de parler, son valet de chambre entra et lui remit une dépêche qu’apportait une ordonnance du ministère de la guerre.

Le ministre prévenait le général qu’il eût à partir le soir même pour une mission de cinq jours. L’affaire dont il s’agissait était aussi grave que délicate, et c’était à dessein qu’on avait choisi M. de Breslac.

– Cinq jours, se dit le général à demi-voix. Ce serait seulement cinq jours de retard.

Puis, s’adressant à l’agent :

– Savez-vous, lui demanda-t-il, quand *la Cérès* doit partir ?

L’agent n’en savait rien, mais il n’hésita pas à répondre.

– *La Cérès*, dit-il, ne doit pas appareiller avant quinze jours.

– Ah ! tant mieux ! fit M. de Breslac, tant mieux !

– Monsieur le baron, dit alors l’agent, j’avais reçu de la préfecture l’ordre de me mettre entièrement à votre disposition. S’il vous était agréable, puisque votre départ est différé, que j’allasse à Brest chercher des renseignements qui pussent vous guider, je le ferais bien volontiers. En prenant la malle et en agissant vite, je serais de retour ici dans cinq jours.

– Pardieu, monsieur, répondit le général, vous me faites là une proposition qui m’agréable et dont je vous suis reconnaissant.

– Alors, général, je partirai aujourd’hui.

– Oui, monsieur, et merci !

Ce jour-là, en effet, tandis que le général se mettait en route pour la mission dont il était chargé, l’agent de la préfecture parlait pour Brest. Le cinquième jour, ainsi qu’il l’avait promis au général, il était de retour et se présentait chez lui.

M. de Breslac avait à élucider une affaire très compliquée. Il était assis à son bureau et plongé dans un monceau de papiers.

– Eh bien...? demanda-t-il à l'agent, mais sans grande ardeur, en se tournant vers lui.

– Monsieur le baron, je vous apprendrai d'abord que *la Cérès* est partie..
Le général eut un léger soubresaut.

– Quoi ! s'écria-t-il. Mais alors vous n'avez pas pu voir mon..., celui qui m'écrit.

– Pardon, général, dit l'agent, je l'ai vu et j'ai le regret de vous apprendre que ce jeune homme n'est autre que Michel. Je l'ai parfaitement reconnu.

» Mes fonctions, pendant les événements de Juin, m'avaient amené avoir chaque jour M. Jacques de Breslac à côté de ce Michel, et moi, je ne prenais pas l'un pour l'autre. D'ailleurs, Michel est resté confondu en ma présence et n'a pas songé un seul instant à nier son identité.

Cela fut dit respectueusement, mais du ton net et péremptoire de l'homme du métier qui parle de son métier. Le général n'avait plus à conserver aucun doute. Il n'était que trop sûr, d'ailleurs, par le chagrin qu'il avait ressenti en menant le corps de son fils à sa dernière demeure, que ce fils était mort.

Ce qui venait de se passer, en ravivant ce chagrin, n'était qu'un incident pénible qu'il fallait oublier. Toutefois, le général éprouva contre l'imposteur Michel un ressentiment amer et cruel. Celui-là, qui avait voulu exploiter sa douleur paternelle, lui devenait un ennemi auquel il ne pardonnerait pas.

– Mais. bah ! dit-il avec un mouvement d'épaules, il est à Cayenne et je ne le verrai probablement jamais.

En revanche, il vit l'agent qui le saluait et prenait congé. M. de Breslac se leva, prit discrètement dans un tiroir un rouleau de vingt-cinq louis et le glissa dans la main de cet homme honnête et dévoué, en même temps qu'il la lui serrait en signe d'estime et de reconnaissance.

L'homme eut un haut-le-corps, sinon de révolte, au moins de refus ; mais l'air et le regard du général le réduisirent à se soumettre.

– C'est à titre amical, lui disait M. de Breslac, que je vous prie d'accepter cette indemnité pour vos soins.

Pendant que le général se replongeait dans son travail, l'agent de la préfecture, qui paraissait très satisfait, se dirigeait d'un pas allègre vers son

logis. Tout en marchant, il avait dégagé les vingt-cinq louis de leur enveloppe de papier et s'occupait à les faire ruisseler entre ses doigts.

Il faisait cela doucement, n'osant les agiter trop fort, de peur que le tintement sonore et léger ne s'en fût entendre ; mais, ce tintement, il le percevait par son imagination, et, quant aux effluves du métal, il en sentait tout le long de sa main le voluptueux chatouillement.

– Comme j'aime l'or, se dit-il tout à coup, et comme c'est bon d'en avoir !

Il arriva ainsi, tout auprès du Luxembourg, devant une haute maison à cinq étages qui ouvrait sur deux rues. Ou plutôt, à vrai dire, c'étaient deux maisons, donnant chacune sur une rue différente et que séparait une cour intérieure. L'agent demeurait là.

Cette maison était vieille mais décente, quoique l'escalier tournant fût assez étroit. Il gravit sans se presser les cinq étages et tira, à côté d'une porte peinte en gris, un pied de biche qui servait de sonnette.

La porte s'ouvrit presque aussitôt et laissa voir – une jeune femme qui dit tranquillement à l'agent :

– Ah ! te voilà, monsieur Jules.

Il lui entoura galamment la taille d'un de ses bras et l'embrassa ; mais, comme elle baissa la tête, volontairement peut-être, le baiser s'égara sur les cheveux de la jeune femme.

Le voyageur n'en parut pas le moins du monde contrarié.

– Comme tu as toujours les cheveux doux et parfumés ! lui dit-il.

Elle haussa légèrement les épaules.

– La belle remarque ! répondit-elle. Ne le faut-il pas ?

Ils avaient quitté l'antichambre et étaient entrés dans une très grande pièce carrée qui paraissait être la principale et même la seule de l'appartement car elle était percée de quatre fenêtres, dont deux donnant sur la cour et deux sur la rue, prenaient la largeur de la maison ; au delà de cette pièce, en biais, on n'en apercevait qu'une autre petite, ayant une seule fenêtre sur la rue et dont la porte était ouverte.

Cette salle, car c'était le vrai nom qu'elle méritait, constituait donc à elle seule l'appartement entier. Elle contenait quatre petits lits, presque des

berceaux, et deux lits jumeaux très simples en fer. Au milieu, il y avait une table ronde qui servait de table de travail et de table à manger.

Près de la cheminée, où brûlait un feu rouge de charbon de terre, étaient accrochés des ustensiles de cuisine. Des linges séchaient sur des cordes tendues d'une muraille à l'autre. De grands rideaux de damas de laine brune se croisaient aux fenêtres.

Rien pourtant, dans cette sorte de capharnaüm, n'était repoussant à l'œil. Il y régnait une propreté stricte et voulue, et, si le désordre existait, c'est qu'il convenait mieux que la symétrie aux continuelles exigences d'une vie en commun. La maîtresse de ce logis, quelle qu'elle fût, du reste, était une femme de tête.

Quand la jeune femme et M. Jules entrèrent, trois garçons et une petite fille, qui jouaient avec des cartes dans un coin de la chambre, se dressèrent debout et regardèrent M. Jules d'un air amical et mutin. Mais aucun d'entre eux ne vint à lui.

M. Jules s'approcha joyeusement du feu, s'y chauffa de face et de dos, puis se jeta dans un fauteuil. La jeune femme se plaça dans un autre fauteuil en face de lui. Alors seulement, l'employé de la préfecture appela les enfants ou plutôt les trois garçons, car la petite fille s'était reculée un peu à l'écart.

– Eh bien, les louveteaux, est-ce qu'on ne vient pas dire bonjour à son père ?

Les trois petits garçons s'approchèrent. M. Jules en mit un entre ses jambes, les deux autres sur ses genoux et les embrassa paisiblement. Il parut ensuite les examiner avec attention.

– Ces enfants-là viennent bien, dit-il. Ils auront de la physionomie, un peu trop peut-être. Tiens, Marguerite, dit-il à la jeune femme en lui montrant l'enfant qu'il avait sur son genou gauche, voilà Oscar sur ses sept ans et il a des dents de jeune chat (il les lui découvrit jusqu'aux gencives), aiguës à déchirer le morceau. Et Léopold, continua-t-il en se tournant à droite, Léopold, à six ans, a de petits yeux surnois qui sont une merveille, les vraies fenêtres de sa petite âme. Quant à ce gros Antoine qui est devant moi, il est superbe : des cheveux en tête de loup, des yeux à fleur de tête, le nez recourbé, les lèvres minces. Tout cela à cinq ans ! Quel bel homme de

proie cela fera un jour ! Avec quelle placidité il rendra des arrêts ! Je ferai de toi un magistrat. *Tu Marcellus eris !* Et maintenant, les louveteaux, allez jouer là-bas.

Les enfants, flattés des éloges de leur père, détalèrent en riant. M. Jules, complaisamment, les regardait s'éloigner.

– Ma foi, Marguerite, ces gaillards-là me plaisent, et nous pouvons nous vanter de les avoir réussis. Ils sont tout mon portrait.

– Et, fit Marguerite, ne dis-tu rien à Éveline ?

– Si fait, repartit M. Jules.

Et, s'adressant à la petite fille :

– Venez, mademoiselle Éveline, que je vous dise bonjour.

La petite fille, comme avaient fait les garçons, s'approcha sans empressement, mais sans répugnance. M. Jules l'éleva dans ses bras, l'embrassa très légèrement au front, puis la remit à terre.

– Une petite chair à fossettes, pétrie de lis et de roses, avec de grands yeux humides. On ne peut rien lire dans ces traits-là.

– Oh que si ! dit la jeune femme avec une certaine ardeur. – Elle avait pris l'enfant sur ses genoux. – Je fais déjà d'elle tout ce que je veux, et je pressens ce qu'elle sera un jour. Elle sera ce que je suis de corps et d'âme, et plus encore.

– Je lui en fais mon compliment, dit assez ironiquement M. Jules.

Il se laissa glisser dans son fauteuil, de manière à s'y mieux renverser, allongea ses pieds au feu, et, clignant les yeux, examina silencieusement Marguerite.

La jeune femme, à vingt-cinq ans, était de ces blondes aux cheveux d'un or pâle et aux yeux d'un bleu clair, dont l'égoïste vitalité est sans limites et qui traversent implacablement la vie. à leur profit. Elles ne savent ce que c'est que le malaise ou les infirmités du corps, ne les ayant jamais éprouvés, et, si elles ont quelque idée de la souffrance morale, c'est à la façon dont les tortionnaires connaissent la question, pour l'avoir infligée aux autres.

La nature les a faites, comme ses créations les plus redoutables et les plus gracieuses, d'un limon particulier qui les doue, pour leur invulnérabilité, d'une force de résistance absolue, et, pour l'attaque, à laquelle elles sont toujours prêtes, d'une force d'expansion presque irrésistible.

Elles sont tout à la fois le métal inerte et le métal en fusion.

Marguerite, plutôt petite que grande, avait des formes de proportions exquises, souples et rondes. A la mollesse de ses attitudes, comme à ses élans subits, on devinait des nerfs d'acier et des muscles alertes à toute sensation sous sa peau transparente et fraîche.

Ses cheveux se crêpaient naturellement par petites ondes au-dessus de son front mat et poli, qui n'avait aucun pli, s'amoncelaient à profusion derrière sa tête ou s'y révoltaient, à la nuque, en flammèches fauves et contournées.

Ses yeux, d'un éclat dur ou d'un ton morne, quand elle ne les surveillait pas, rayonnaient, à son gré, d'une tendresse fausse, plus prestigieuse que la vraie. Son visage, doucement plein des plus aimables contours, se creusait ça et là de fossettes où se jouaient la caresse et le désir. La bouche, – complaisante et spirituelle, se prêtait à tous les sourires, mais en revenait tout à coup, soit de parti pris ou par lassitude, à une sorte de rictus immobile, inquiétant comme une énigme.

Ces changements soudains étaient l'irritant attrait de cette femme. Elle se dérobaît à l'ivresse qu'elle avait fait naître, et qui la gagnait, s'y reprenait bientôt, s'y soustrayait encore. Où était véritablement l'âme au delà de ce masque enivrant ou railleur ?

C'était à connaître cette âme, à la saisir, à l'asservir s'ils le pouvaient, que s'acharnaient ceux qui aimaient la jeune femme. L'amour, en ses ambitions et en ses convoitises, a ses supplices – de Tantale et d'Ixion – qui le dégradent, mais qui lui sont chers. Quant à ceux qui n'aimaient point Marguerite, ils la voyaient ce qu'elle était et ce que, vis-à-vis d'eux, elle ne se cachait point d'être, car elle se connaissait, une jolie femme, froide et cupide.

M. Jules était devenu de ceux-là, s'il avait toutefois cessé d'en être. Après un examen prolongé de la jeune femme, il eut aux lèvres un demi-sourire.

- Et quand on pense, lui dit-il, que nous nous sommes épousés !
- On m'avait dit, à moi, que tu étais un honnête homme.
- Et à moi, l'on m'avait assuré que tu étais une honnête femme.
- C'était peut-être vrai, dit-elle paisiblement.

– Ça pouvait l’être ; car, si l’on nous a trompés en ce temps-là, nous avons mis trois ans à nous détromper, et, pendant ces trois années, nous avons eu nos garçons. Et, s’ils tiennent ce qu’ils promettent, ce n’aura pas été du temps perdu.

– En attendant, reprit-elle, les enfants coûtent cher.

M. Jules glissa un regard du côté d’Éveline.

– Pas tous, dit-il, et même, au contraire.

– Celle-là comme les autres, dit Marguerite.

– Bah ! fit M. Jules étonné. Et depuis quand ?

– Depuis huit jours.

– Comment cela ? reprit-il voyant que sa femme se taisait. On peut être secrétaire d’ambassade et se marier – pour une raison ou pour une autre, fit-il, en forme de parenthèse, – il ne s’ensuit pas qu’on abandonne complètement un enfant.

– Aussi nel’abandonnait-il pas complètement. Il voulait même augmenter la pension. C’est moi qui n’ai plus voulu en recevoir une, quelle qu’elle fût.

– Ah ! ah ! fit M. Jules avec l’intérêt du chasseur qui évente une piste. Et le motif ?

– Le voici. Une pension eût été un lien. Il eût fallu lui montrer la petite de loin en loin, tout au moins. De cette façon, il ne la verra plus. Il s’est marié, mais il peut se faire qu’il n’ait pas d’enfants. Il viendra un jour où il voudra retrouver sa fille. J’y consentirai peut-être. Cela dépendra du prix qu’il y mettra.

– C’est bien joué, c’est correct, dit M. Jules d’un air approbateur.

– Oui, mais c’est long. Tu sais, monsieur Jules, qu’il n’y a plus un sou dans la maison.

– Un sou, je ne dis pas, c’est possible. Mais, en revanche, il y a de l’or.

– Quel or ? dit-elle vivement.

– Celui-ci !

Et il tira de sa poche ses vingt-cinq louis qu’il plaça sur la cheminée.

– Où as-tu pris cela ? demanda-t-elle aussitôt.

– Le mot est joli. Mais je ne les ai pas pris ; on me les a donnés.

Elle ne répondit pas. Elle était tout occupée à tremper sa petite main dans les pièces d’or.

– Tout comme moi, dit M. Jules. Ma chère., continua-t-il en élevant la voix.

– Quoi ?

– Voilà qu’il est cinq heures. Si nous faisons un petit dîner fin ! Au dessert, je te raconterai mon voyage.

Marguerite était gourmande.

– C’est une idée, cela. Mais pas ici alors. Les enfants nous ennuieraient.

– Mais c’est qu’il fait-froid dehors et que, dans un restaurant, on n’est jamais sûr que les murs des cabinets n’aient pas d’oreilles. Quant aux enfants, rien n’est plus facile que de nous en débarrasser.

– Comment ?

– Il n’y a qu’à les confier à notre voisine, madame Centaurée. Elle garde les malades, elle gardera bien les enfants, surtout en compagnie d’une volaille et d’une bouteille de vin. Elle ira aussi chercher le dîner. Préviens-la, pendant que je vais faire la carte.

– Pourvu qu’elle y soit ! s’écria Marguerite.

Et elle sortit.

M. Jules enleva de son carnet un feuillet blanc et prit un crayon. Puis il tint le crayon en l’air au-dessus du papier, les sourcils un peu froncés, l’œil demi-clos, les lèvres souriantes.

– C’est amusant à écrire, cette prose-là, fit-il ; mais il y faut une concision savante et pleine de goût. Voyons : Ostende, deux douzaines ; plus, ce serait trop. Les huîtres d’Ostende sont savoureuses et délicates, mais elles ne doivent être au palais qu’un aliment léger et préparatoire.

» Ensuite, potage à la bisque. C’est un début classique mais sérieux.

» Après ? Un relevé de poisson. Lequel ? Non, c’est vulgaire : relever de cette façon-là un potage à la bisque, c’est l’affadir. Pas de poisson.

» Il faut tout simplement continuer la bisque, en l’accentuant par une entrée de poulet de grain au kari. C’est aller crescendo, sans excès. Ici, le plat de résistance, abondant et succulent à la fois, l’agent provocateur de. –

Tiens, un terme de métier. Cela m’est échappé, mais il faudra y prendre garde. On ne devrait jamais dire ces mots-là. C’est par eux qu’on se trahit. Cependant, passe pour une fois.

» Donc, l'agent provocateur de l'estomac. Ce plat-là, c'est deux perdreaux tout crevant de truffes. Deux perdreaux, un pour chacun, ce n'est pas trop. Je suis sûr qu'il ne restera rien des perdreaux, cela prouve qu'il y en aura assez.

» Après les perdreaux, des petits pois. Il est vrai qu'ils seront encore de la saison. Ce mois d'octobre est ridicule, il n'a pas de primeurs. Un parfait glacé pour Marguerite. Pour moi, au dessert, un brie irréprochable encore, bien que prêt à se mouvoir, et, pour ma femme, un chasselas et un ananas. Ce n'est pas excellent, l'ananas : c'est le camélia des fruits, mais toutes les femmes adorent ce qui est exotique. Enfin, le café, de l'eau-de-vie vieille et de la crème de thé. Voilà qui me semble convenable.

Il se relut avec plaisir.

– Ah ! diable ! et les vins ? Du rœderer frappé jusqu'aux perdreaux. Une bouteille de corton aux perdreaux. Du sauterne sec pour tasser et tonifier le tout au dessert.

Madame Jules rentrait avec madame Centaurée.

– Voici la garde, dit-elle.

– Et voici la carte, répondit M. Jules.

Marguerite la parcourut avec des hochements de tête significatifs. Ce menu lui allait. Il lui allait si bien, que, d'un mouvement involontaire, elle entourait le cou de son mari, et, se penchant à son oreille, lui dit avec conviction :

– Gredin, c'est pourtant pour mes vices que je t'aime !

M. Jules le savait bien et se mit à sourire. Cet heureux ménage était, en ce moment-là, en parfaite intelligence.

Madame Centaurée, qui était une femme d'une quarantaine d'années, grande, sèche, à l'œil paternel, prit les instructions de M. Jules, alla commander le dîner de ses clients et le sien, puis emmena les enfants chez elle.

Le repas fut de tout point ce qu'il devait être. Les deux époux, qui gardèrent à peu près le silence, mais dont le silence était éloquent, y firent dévotement honneur. Après les perdreaux et le corton, les joues de madame Jules se couvrirent d'un léger incarnat, tandis que les pommettes de son

mari s'empourpraient largement au dessert. M. Jules but galamment à la santé de sa femme ; puis, demi-souriant, demi-sérieux, il lui dit :

– Maintenant je vais t'apprendre d'où je viens. J'arrive de Brest.

– Je m'en doutais, fit Marguerite.

– Et pourquoi ? demanda M. Jules.

– Mais à cause de ce jeune homme que mes beaux yeux ont, imprudemment pour lui, attiré à sa fenêtre, et que tu as pu faire arrêter. C'était un insurgé de Juin, qu'on a dû aussitôt diriger sur Brest, d'où partent les bâtiments-transports à destination de Cayenne.

– En effet ! Mais pourquoi serais-je allé, moi aussi, à Brest ?

– Ah ! pour cela, je n'en sais rien. Seulement, ton voyage ayant suivi l'arrestation, doit s'y rattacher. Autrement, tu n'aurais pas fait arrêter ce jeune homme. Tu ne fais rien sans motif.

– Ici, tu as raison ; mais, avant d'aller plus loin et à propos de la fenêtre d'où tu as fait les doux yeux au jeune homme, il sera bon de t'y montrer le moins possible.

– Je ne suis pas montée à la mansarde depuis ce jour-là, et, comme elle est inhabitée, personne ne saura à quoi elle nous a servi.

– Je te disais cela au cas peu probable où les amis du jeune homme, deux étudiants en droit et en médecine, MM. Frégard et Dornès, auraient quelque soupçon et iraient aux renseignements. J'en reviens à mon jeune homme. Sais-tu qui c'est ?

– Non.

– Ce n'est ni plus ni moins que M. Jacques de Breslac.

– Le fils du général ?

– Lui-même.

– Mais il est mort, et l'on a même parlé dans les journaux d'égarements de jeunesse pour excuser cette mort, et aussi du chagrin du général.

– Ce n'est pas lui qui a été tué, c'est Michel, Michel que tu as dû bien connaître, puisqu'il est le fils de ton parrain, le père Huguenin.

– Mais mon parrain croit que son fils est vivant, qu'il a seulement disparu. Il m'a dit qu'il ne l'avait pas trouvé parmi les morts, et qu'au contraire, il y avait vu le fils du général.

– Ah ! voilà ! C’est qu’il a été trompé, l’amour paternel y aidant, et aussi une balle en plein visage qu’avait reçue le mort, à la ressemblance extraordinaire qui existait entre Michel et Jacques. Et j’y aurais été trompé moi-même, si je n’avais été témoin de certaines choses qui se sont passées entre les deux amis la veille de l’accident et qui ne pouvaient me laisser aucun doute.

– C’est vrai, tu as assisté d’un bout à l’autre à toutes ces journées du Panthéon.

– Aussi prudemment qu’il m’a été possible. Ah ! ton parrain, qui m’a toujours cru républicain, m’a rendu, ces jours-là, un fier service en me donnant un laissez-passer et un certificat de civisme.

– Il m’a toujours crue mariée à un petit employé de commerce.

– Il a bien fait. L’Évangile l’a dit : « Heureux les simples d’esprit ! » S’il s’était jamais douté de ce que je suis, il n’aurait pas si tranquillement raccommodé son épaule au coin de sa forge ; il serait où est M. Jacques de Breslac, en route pour Cayenne.

– Et tu ne lui diras rien de ce que tu sais de son fils et de Jacques de Breslac ?

– A quoi bon ? Il faut toujours garder pour soi les secrets que les autres ne connaissent pas et qui les concernent. D’ailleurs, il croit son fils vivant. Ce serait lui causer un chagrin sans nécessité.

– Mais, dit Marguerite, il y a tout au moins avec toi un homme qui sait que Jacques de Breslac n’a pas été tué. Et cet homme, c’est Jacques lui-même !

– Précisément. Aussi, quand il s’est vu arrêter sous le nom de Michel, conduire à Brest et destiner à Cayenne, a-t-il aussitôt protesté en se réclamant de son père, le général de Breslac. Il a même été assez persuasif, car le commissaire du bagne avait transmis à la préfecture une lettre qu’il écrivait au général.

» Heureusement, je surveillais de très près cette affaire-là dans les bureaux, et, quand elle est venue, on m’en a chargé. Il s’est trouvé que le général, après avoir très sincèrement pleuré son fils, il y a cinq mois, n’a pas voulu s’imaginer du premier coup qu’il s’était affligé en pure perte. De

plus, pour le distraire de l'incident, il lui est arrivé tout à point une mission importante du ministre.

» Bref, c'est en moi qu'il a mis sa confiance et il m'a envoyé à Brest à sa place. Là, j'ai déclaré en toute honnêteté que le prétendu Jacques n'était autre que Michel l'insurgé, et, à mon retour, j'ai eu la douleur d'apprendre pour la seconde fois à M. le comte de Breslac que son premier-né était véritablement mort.

Marguerite écoutait attentivement son mari, car elle savait qu'avec lui les moindres mots avaient leur valeur. Aussi, l'interrompit-elle aussitôt :

– Son premier-né, dis-tu ? Il a donc un autre fils ?

– Oui, un enfant de cinq ans, René, d'une santé très délicate.

– Qui peut mourir ?

– Comme tu le dis. Alors, dans dix ans peut-être, le général, qui aura près de soixante ans, sera seul au monde avec une immense fortune. On ne se marie guère à cet âge-là ; mais une femme adroite et séduisante aurait beau jeu à devenir l'amie de ce vieillard.

– Et c'est à moi, monsieur Jules, que tu penses de si loin pour ce rôle-là ?

– Oui, répondit tranquillement M. Jules. Marguerite eut un haussement d'épaules des plus impertinents.

– Mon cher, dit-elle, dans dix ans, ma fortune sera faite et je n'aurai pas à soigner les rhumatismes et la succession des généraux en retraite.

L'attitude insouciante de M. Jules changea tout à coup. Il fixa sur sa femme un regard froid et dur.

– Ma chère, fit-il, vous ne savez ce que vous dites. Dans dix ans, vous serez pauvre, car vous n'aurez trouvé que les déceptions, le faux luxe et la misère ; vous êtes en ce moment prête à toutes les aventures, j'en conviens ; mais vous n'aurez que dans dix ans l'expérience, la prudence et la maturité d'esprit qui mènent une femme à la fortune. Vous ne me croyez pas. Je vais vous le prouver.

» Un simple fait, d'abord, sans grande importance, mais immédiat. Vous avez, comme moi, l'appétit impérieux, sans frein, du bien-être. Il n'y avait pas un sou dans la maison, m'avez-vous dit, et cependant, des cinq cents francs que j'y apportais, nous venons d'en dépenser cent cinquante pour notre dîner.

» Ce ne sont pas seulement les vins et les mets qui vous ont fait plaisir ; c'est tous les repas semblables de l'avenir que vous avez *subodorés* et savourés dans celui-là. Mais vous n'avez pas un seul instant songé à demain, qui sera le jour sans pain.

– Oh ! fit-elle ennuyée, si vous n'avez qu'à me parler de ces vétilles.

– Vétilles, soit ! J'arrive à ce qui est sérieux. Nous sommes dans ce logis, dans ce taudis, depuis le jour de notre mariage, depuis cinq ans. Nous y avons passé les trois premières années à mettre nos trois garçons au monde et peut-être à nous étudier, à soupeser ce que nous valions l'un et l'autre, et ce que l'avenir valait pour nous. Mais ce taudis, depuis deux ans, vous l'avez quitté deux fois pour habiter des palais et vous ruer aux richesses, et, deux fois, vous y êtes revenue meurtrie et tirant de l'aile.

La jeune femme rougissait, malgré elle, de confusion et de dépit.

– Eh ! s'écria-t-elle, ce n'est pas de ma faute !

– Pardon, ma chère, c'est parfaitement de votre faute. La première fois, vous avez suivi un gentilhomme de contrebande qui, après six semaines de soupers et de petits théâtres, vous a plantée là. Une femme de tête ne fait pas de ces bévues.

» La seconde fois, vous aviez pris la bonne voie. Votre diplomate était un galant homme, et vous avez eu l'esprit de lui donner une fille. Malheureusement pour vous, vous n'avez pas su attendre. Ce galant homme ne disposait pas encore de toute la fortune qu'il aura un jour. Vous l'avez trompé, pour un millionnaire, il est vrai ; mais ce millionnaire est mort tout aussitôt, sans avoir eu le temps de vous léguer ses millions.

» C'est une mauvaise chance, me direz-vous. Non. Dans ce monde, il n'y a pas de mauvaise chance ; il n'y a que des maladroits. Si cela continuait, je passerais ma vie à vous attendre ici comme l'enfant prodigue, et à tuer le veau gras à chacun de vos retours.

» Or, le veau gras ne se tue bien qu'une fois. Les autres fois, c'est celui qui s'en va, qui, s'il veut revenir et être bien reçu, doit rapporter au logis le veau d'or.

M. Jules avait fait une pause.

– Où voulez-vous en venir ? lui demanda sa femme.

– A ceci : c’est que, de mon côté, j’ai le désir de devenir très riche et de l’être très vite. Aussi vous pourrez me pardonner les reproches que je vous ai faits, car j’ai à me les adresser à moi-même. Je suis comme vous sur le chemin des tentatives. Vous avez trébuché aux vôtres, je puis périr aux miennes. Voici ce que j’ai résolu : si je poursuivais ma carrière, je n’arriverais jamais et tout au plus qu’à la médiocrité. C’est le lot d’un honnête imbécile comme Crèvelot, ce n’est pas le mien.

– Crèvelot, fit madame Jules, n’est-ce pas cet agent qui vous surveillait et qui, au besoin, vous eût dénoncé ?

– Oui, mais j’ai été plus malin que lui. Je m’en suis débarrassé en le faisant expédier aux colonies. Il est argousin dans quelque chiourme. J’en reviens à moi. La médiocrité, je n’en veux pas,

» A la préfecture on apprécie mes services, et je vais être détaché aux affaires étrangères. Là, suivant l’occasion, je volerai au plus tôt le secret. ou le chiffre de l’État. Pour ce que j’ai à faire, l’un vaut l’autre. Dès que je l’aurai, je m’en servirai ou je le vendrai.

» Je sais déjà où je marche, et, dans les deux cas, j’arrive à mon but. Si, au contraire, j’échoue, j’attrape vingt ans de galères. Quand je sortirai du bagne, je ne serai plus jeune, j’aurai cinquante ans, et surtout je ne serai plus bon à rien. Je vous ai donc parlé à dessein de cette affaire de Breslac pour que vous y songiez.

» Dès la première heure, elle m’a hanté comme un pressentiment, et j’y ai foi. Le fils aîné y était le premier obstacle, je l’ai supprimé. Vous, emparez-vous du père : ce sera la fortune pour vous, pour nos enfants et pour moi aussi ; car, si je suis pauvre en ce temps-là, je viendrai vous demander ma part, que vous ne me refuserez pas, j’en suis certain.

Il se leva, et, livré à une sorte de préoccupation rêveuse, il fit quelques tours par la chambre. Marguerite, songeuse aussi, le regardait. Peut-être déjà le voyait-elle au bagne. Peut-être ce compagnon de sa vie tourmentée et de ses vices la dominait-il ? Elle le sentait plus fort et plus résolu qu’elle, mais aussi, vaguement, redoutable pour elle dans l’avenir.

M. Jules, après s’être promené, vint à sa femme et lui tendit la main.

– Sans rancune, mignonne, lui dit-il.

– Triste fin de soirée ! répondit-elle.

– Mais non, reprit-il en souriant. Une explication en famille. Il n'est rien de tel que de se bien comprendre. D'ailleurs, tu te trompes, madame Jules, la soirée n'est pas finie.

– Cependant il est onze heures.

– Eh bien, justement. Nous allons dans le monde.

– Où cela ?

– Chez une très jolie femme, la comtesse de Rysleff.

– Une vraie comtesse ?

– Oui. Son mari sert au Caucase dans les armées du tzar. Ah ! c'est un mari très jaloux de l'honneur de son nom qu'il veut illustrer. Aussi lui donnera-t-on toutes les occasions de se faire tuer. D'ailleurs, pour les femmes surtout, la police de Saint-Pétersbourg est très scrupuleuse dans le choix de ses agents.

– La comtesse est une espionne russe ?

– Oui, et l'on veut avoir mon avis sur cette femme-là et sur les gens qui vont chez elle ; car elle a déjà un salon où elle ne reçoit que les grandes élégances et les grands noms.

– Alors, comment y allons-nous ? fit naïvement madame Jules.

– C'est le vicomte de Vallombras, qui nous présente.

– Qu'est-ce que c'est que ce vicomte-là ?

– C'est un vieux drôle, un collègue à moi.

– Alors, si sévère que soit la comtesse pour son salon, la société y sera un peu mêlée ce soir.

– Pas le moins du monde. Le vicomte de Vallombras est un vicomte tout à fait authentique. C'est un ancien sous-préfet qui a des besoins d'argent. C'est le pendant français de la comtesse russe.

– Tiens, c'est amusant, ce que tu me proposes là.

– Et surtout, c'est intéressant. Examine bien la comtesse. Je n'ai fait que l'entrevoir, mais elle m'a paru une femme remarquable. Si elle ne sombre pas à ses débuts, elle fera un beau chemin et tu la rencontreras plus tard.

– Je la verrai donc ?

– Oui, dans les hasards. Allons, dit-il gaiement, faisons nos têtes.

Ce mot de théâtre n'étonna pas madame Jules. Elle et son mari entrèrent alors dans la dernière chambre, à l'extrémité de l'appartement. Cette pièce,

assez vaste, ressemblait à une loge d'acteur. Tout alentour, des vêtements de tout genre étaient pendus aux murs. En fait dameublement, t, il n'y avait qu'une armoire à glace, deux fauteuils ronds tournant par une vis sur leur tourillon à trois pieds, et deux toilettes.

Les toilettes étaient chargées de flacons, de poudres et de cosmétiques, et de grands peignoirs blancs attendaient sur le dos des fauteuils. Deux lampes à puissants réflecteurs projetaient la clarté sur les toilettes. Il ne manquait que l'habilleur. Mais M. et madame Jules étaient gens à s'en passer, autant par nécessité que par prudence.

– Comment dois-je me mettre e ? demanda Marguerite à son mari.

– En femme très comme il faut, répondit-il.

Il s'était assis déjà et procédait à sa toilette. Tout d'abord, il s'était largement enduit le visage de cold-cream, s'en était pénétré les pores et, sous ce frottement onctueux, ses traits, perdant leur couleur bistrée, étaient devenus d'une coloration agréable.

M. Jules avait, pour un homme, un très joli teint et il en était fier. Puis, avec la patte de lièvre, il avait soigneusement effacé quelques rides profondes qui convenaient sans nul doute à un grave employé de la préfecture, mais non à un jeune mari conduisant sa femme chez la comtesse Rysleff.

En même temps, ses dents, mordues par un léger acide, revenaient de leur apparence d'ivoire jauni à leur état naturel, c'est-à-dire à un blanc et pur émail. Les cheveux, qui étaient plats tout à l'heure, se relevaient sous un coup de brosse et prenaient un tour élégant et vif. Une brise invisible semblait y courir, et doucement ils s'embaumaient d'eau lustrale.

Enfin, une jolie moustache noire, vrai chef-d'œuvre de postiche, s'appliquait à la lèvre supérieure, s'effilant en pointes minces et cirées, et complétait l'aimable crânerie de ce jeune et pétillant visage.

La personne de M. Jules avait subi un changement analogue. Sa tenue de chef de bureau qui ne s'inquiète point de la mode avait fait place à des vêtements d'une coupe irréprochable et séduisante. Sa taille, par un pli gracieux, s'accusait sous le frac. Le nœud de la cravate était d'un petit-mâitre, et un camélia blanc, à la boutonnière de gauche, écrasait, ce qui

était une modestie de la part de M. Jules, un imperceptible liséré multicolore, auquel étaient pendues des croix microscopiques.

– Eh bien ! madame Jules, dit-il en se montrant à sa femme, que dis-tu de cela ?

– Que c'est très bien. Tu as l'air d'un amour de petit baron, tout frais sorti d'une boîte de joujoux de Nuremberg.

– Comme cela se trouve ! Je suis justement attaché à une petite cour d'Allemagne et je m'appelle le baron de Cygne-Croix.

– Un vrai baron ne serait pas mieux, ne serait peut-être même pas si bien. Voilà toute ma critique, s'il y a toutefois quelque critique à faire.

M. Jules, sans répondre, courut à la glace, s'y regarda minutieusement, puis, fripant légèrement sa toilette, passa la main dans ses cheveux, éteignit le feu de son regard et atténua sur son visage l'expression trop naïvement satisfaite de soi qu'il s'était donnée.

– A la bonne heure ! s'écria madame Jules. Voilà qui donne à ta noblesse deux cents ans de plus. Pour un peu, le baron de Cygne-Croix descend des croisés. y gne-Croix descend des

– A ! fit M. Jules à demi-voix, si j'étais seulement baron comme Vallombras est vicomte !.

– Oui, répondit-elle, cela vaudrait mieux ; mais il faut se contenter de ce qu'on a. Suis-je à ton goût ?

Madame Jules, en toilette de bal, telle que la nature et l'art l'avaient faite, était une merveille. Sa démarche, d'une volupté latente, était souple et gracieuse avec une sorte de fierté. Son visage, animé par avance du désir de plaire et se préparant aux feintes de la coquetterie et de l'intrigue, avait le charme provocant d'une chasteté hardie.

Ses yeux se voilaient sous ses longs cils et se relevaient avec des flammes humides. Sa bouche avait un sourire gai, presque candide et cependant plein de promesses. Madame Jules, armée de toutes pièces, évidemment s'en allait en guerre.

M. Jules eut pour elle un regard bienveillant, tout complimenteur. Puis, lui offrant le bras avec une courtoisie noble :

– Madame la baronne de Cygne-Croix, lui dit-il, je suis à vos ordres.

– Partons, s, alors, baron, répondit madame Jules.

II

L'ENFANCE DE RENÉ

M. de Breslac, après que ses chagrins de famille se furent amortis, se sentit devenir ambitieux. Il était général de brigade à quarante-huit ans, ce qui lui promettait un bel avenir. Les événements de ces derniers mois l'avaient d'ailleurs distrait de sa douleur et rattaché à sa carrière. Elle s'ouvrait devant lui avec des perspectives sur lesquelles il n'avait jamais compté.

Autrefois, c'est-à-dire il y avait alors deux ans à peine, il se contentait d'être heureux. Son beau nom, sa grande fortune, le grade honorable de colonel auquel il était parvenu n'étaient qu'un cadre aimable à ces joies intimes de la famille qu'il avait longtemps différées et dont il voulait désormais jouir pleinement.

Mais tout cela, à peine en jouissait-il, s'était brisé pour lui. Les cruels soupçons, l'amer chagrin, les doutes perfides et renaissants l'avaient assailli. L'attendrissement même qu'il avait ressenti sur la tombe de Jacques lui avait été moins une certitude qu'un répit. La pensée que ce noble jeune homme pouvait n'être point son fils, si fort qu'il eût voulu l'étouffer, lui était revenue par instants.

Ces chocs divers, par une réaction assez rare, ne l'avaient pourtant ni abattu ni vieilli ; secoué, au contraire, et, pour ainsi dire, rajeuni. A la place de ces affections vives qui l'avaient déserté, il avait eu le désir impérieux de l'oubli et l'impatience de vivre. Tant pis pour ceux qui étaient morts et qui n'avaient point mérité qu'on les pleurât. Néanmoins, quoi qu'il fit, il n'était ni sans regrets ni sans remords. Aussi se plongeait-il avec une ardeur fiévreuse dans cette existence de soldat, toute mouvementée d'affaires et de bruit, qui se rouvrait devant lui.

Dans ces jours troublés, on avait besoin de ce brillant et vigoureux officier, et on ne se faisait point faute de l'employer. Le général, surmené de missions et de travaux, n'était jamais las, ne demandait que le travail et l'action.

L'incident de la lettre arrivée de Brest et de la visite de M. Jules avait un instant inquiété sa conscience, mais l'avait surtout dérangé. Il pos-. sédait en ce moment-là toute la confiance du ministre pour la réorganisation d'un service très important. Il eût fallu qu'il interrompît son travail, qu'il se livrât à des recherches sans doute infructueuses, en tout cas, pénibles et fâcheuses pour lui.

L'honnête homme, que la préfecture lui avait envoyé, les lui avaient épargnées. Quelques jours après, il ne pensait plus le moins du monde ni à M. Jules, ni à cet insurgé Michel, qui n'était qu'un faux Jacques de Breslac.

Précisément, on offrait au général le commandement d'une province en Algérie. Ce commandement, au cas où quelque guerre surgirait, le conduirait au grade de général de division. Il accepta.

Il y avait toutefois un obstacle, auquel il ne songea point tout d'abord. Cet obstacle était René.

Naturellement il avait reporté sur cet enfant toute sa tendresse paternelle, mais avec une sorte de distraction. Très affairé, hors de chez lui ou dans son cabinet de travail, il embrassait son fils quand on le lui amenait et le remplaçait vite aux mains d'une gouvernante en qui il avait. toute confiance.

S'il partait, qu'allait-il faire de René ? Le laisser à la seule direction de cette femme lui répugnait. Il lui paraissait plus convenable d'en charger quelque parent. Mais lequel ? Le général n'avait que de lointaines relations de famille. Assez perplexe, il vécut avec son fils, pendant les quelques jours qui précédèrent son départ, plus intimement qu'il ne l'avait fait jusque-là.

Dans l'incertitude du parti qu'il prendrait, libre d'ailleurs de son temps, le général gardait le plus souvent René auprès de lui. Il se réhabitua ainsi à le voir, à lui parler. Mais l'enfant, vis-à-vis de son père, était réservé, paraissait craintif. Le général en demeurait troublé, indécis lui-même.

Cette jeune âme se défiait de lui, ne s'appropriait pas. Au bout de quelques heures, la gouvernante emportait René, qui, familier avec elle,

courait à sa rencontre. M. de Breslac, mécontent, tourmenté, se demandait ce qu'il ferait, ne se décidant à rien.

Un soir, après le dîner, la gouvernante, retenue par quelque soin domestique, ne vint point à l'heure ordinaire chercher René pour le coucher. René s'endormait à table sur sa chaise haute. Le général, enhardi par ce sommeil de son fils, prit doucement l'enfant sur ses genoux et l'y berça.

Alors, sans rien dire, et dormant sans doute encore, car ses yeux étaient toujours clos, René jeta ses deux bras au cou de son père.

Bientôt il s'éveilla, regarda tout d'abord M. de Breslac avec une sorte d'attention joyeuse ; puis, avec une intelligence au-dessus de son âge, et enfin, se mettant à pleurer, noua plus étroitement ses mains au cou du général. Celui-ci, tout ému, lui dit presque à voix basse :

– Tu m'aimes donc, mon petit René ? tu m'aimes donc bien ?

– Oui, dit René qui pleurait toujours, et c'est toi qui ne m'aimais plus.

– Oh ! fit vivement le général.

– Oui, reprit René cessant de pleurer et relevant la tête, puisque tu vas partir et que tu ne voulais pas m'emmener avec toi.

Il se mit à regarder son père comme il l'avait fait un moment auparavant :

– Mais tu m'emmèneras, lui dit-il sans le quitter des yeux.

Le général était profondément heureux.

– Étais-je bête ! s'écria-t-il. Les petits enfants ont plus d'esprit que nous. Oui, pardieu ! dit-il à son fils, je t'emmènerai en Afrique avec moi, et désormais nous ne nous quitterons plus.

A quelques jours de là, il partait, en effet, avec René pour l'Algérie. Il n'emménait point même la gouvernante, non qu'il en fût jaloux, mais parce que cette femme avait pu croire un moment qu'il aimait moins son fils.

Au surplus, il n'avait pas besoin d'elle. Il la remplacerait par une ordonnance, qu'il avait à son service depuis plusieurs années. Tout serait ainsi pour le mieux. Les vieux soldats et les petits enfants s'aiment d'instinct. Les cheveux blonds font ménage avec les moustaches grises. Gourbi serait la bonne et le centaure Chiron de René.

Gourbi était un ancien cavalier, et, comme il avait fait plusieurs traversées de France en Afrique, il avait le pied marin. M. de Breslac le mit

aussitôt en fonctions ; René l'accepta, et cela se trouva à merveille pour le voyage.

Quand il fut arrivé au chef-lieu de son commandement, le général s'étonna de s'être imaginé qu'il lui serait difficile d'y vivre avec un enfant. Cela, au contraire, allait de soi. L'enfant y représentait la famille, était la joie de la maison.

Ce n'est pas qu'il ressemblât à ce que Jacques, avait été. Il n'avait ni sa pétulance, ni son apparente hardiesse. Il était, au contraire, du caractère le plus tranquille et le plus doux, tout enclin à des joies naïves et rêveuses.

Cette petite âme placide avait cependant ses éclats d'énergie et de volonté. En ces moments-là, elle n'avait peur ni de la fatigue, ni du danger. René, sur un joli cheval arabe, accompagnait son père à la promenade.

S'il arrivait que la course se prolongeât, l'enfant ne donnait point signe de lassitude ou d'émotion ; seulement, au retour, il fallait le descendre de son cheval : ses forces physiques, que la nécessité ou le péril ne surexcitaient plus, étaient vaincues.

Il avait alors pour son père un regard triste et un pâle sourire. Il semblait qu'il demandât pardon à ce vigoureux soldat d'être aussi faible de corps, ou plutôt qu'il pressentît devant lui un court avenir.

Le général, en ces rares circonstances que le hasard seul avait faites, se sentait frissonner, emportait René dans ses bras, le soignait, veillait à son chevet comme l'eût fait une mère.

– Il a le charme d'une petite fille et a le courage d'un homme, se disait-il en épiant son sommeil. Que deviendra-t-il un jour ?

Quant à Gourbi, il adorait René et eût éprouvé le plus vif plaisir à se faire hacher pour lui. Mais Gourbi était le père nourricier de sa vie d'enfant, et cette adoration n'avait rien de surprenant.

Seulement Gourbi, à son grand désespoir, s'aperçut avec le temps qu'il avait deux rivaux, non point toutefois deux créatures qui fussent aimées de René autant qu'il en était aimé, mais qui l'aimaient à leur façon autant qu'il l'aimait lui-même.

Ces rivaux de Gourbi étaient deux lions. Ils avaient été pris à une chasse, n'étant encore que des lionceaux, et offerts comme des joujoux vivants par le vieux soldat en personne à son jeune maître.

René, qui vivait et jouait avec eux, les avait vite apprivoisés. Gourbi admirait alors leurs patelineries et leurs bonds. D'ailleurs, ils avaient pour lui une affection pleine de respect et de soumission. Peu à peu, cela changea. Les lionceaux grandirent, dédaignèrent les ordres de Gourbi, ou ne les accueillirent qu'en grondant, et s'attachèrent plus étroitement à René.

Gourbi, à coups de cravache, eut raison des manques d'égards envers lui, mais n'obtint plus des deux bêtes qu'une obéissance forcée, absolument dénuée de sympathie. De plus, René, prenant avec ingratitude le parti de ses lions, qui ne le quittaient plus et lui servaient de gardes du corps, interdit à Gourbi les coups de houssine.

Dès lors, les lions et Gourbi vécurent en paix armée, se conformant ainsi aux habitudes du pays, les uns vis-à-vis des autres. René, par beaucoup de diplomatie, maintenait cette paix-là et réussissait même à lui donner des apparences amicales. Il ne choyait point Gourbi devant ses lions et ne caressait point ses lions devant Gourbi.

Gourbi, en brave homme, se contentait de cela.

Mais, après être parti, il se rapprochait de la porte à petits pas, ou, de loin, de l'extrémité de la galerie, caché derrière un pilier, observait ce qui se passait entre les lions et René. L'enfant enfonce ses petits doigts dans la rude crinière des bêtes fauves et de ses ongles leur grattait le front.

Celles-là, d'abord debout auprès de lui comme des sentinelles, clignaient les yeux avec un ronronnement de plaisir, puis se couchaient à ses pieds. Elles allongeaient alors leur museau sur leurs pattes velues, étiraient leurs griffes, et, du coin de leurs prunelles d'or, regardaient René.

– Hum ! murmurait Gourbi entre ses dents, cet enfant rose et blond, faisant ce qu'il veut de ces animaux du désert, c'est, comme le dit mon général, assez gracieux à voir. Mais c'est égal, ça ne me revient pas. Si je suis quelque jour jaloux de ces créatures-là, ça finira mal pour elles.

Le séjour de M. de Breslac en Afrique fut de cinq ans. Au commencement de 1854, le général et sa brigade furent désignés pour faire partie de l'armée d'Orient. Les angoisses du général, à la pensée de se séparer de René, furent d'abord très vives. Néanmoins la situation n'était plus la même qu'autrefois. L'enfant savait maintenant combien il était aimé et ne doutait plus de son père.

Ce fut lui qui, aux approches de cette séparation cruelle pour tous deux, consola et encouragea M. de Breslac. Il dit à son père qu'il voulait le voir général de division et plus tard maréchal de France. Ces hochets de la guerre et de l'ambition paraissaient préoccuper René. Il en parlait avec une ardeur extrême qui faisait sourire le général. Celui-ci avait, d'ailleurs, le secret désir de conquérir un nouveau grade.

Son commandement qui, par suite des circonstances, n'avait été qu'une sinécure brillante, n'avait pu le lui faire obtenir. La grande guerre le lui donnerait. Il avait les yeux humides, mais il embrassait tendrement René de tout son cœur, reconnaissant et fier.

Et puis, on ne se quittait pas tout de suite. Le père et le fils rentraient ensemble en France et ne se diraient adieu qu'à Paris. René y attendrait dans un collège le retour du général, et ce retour ne dépendrait que des événements de la guerre, qui pouvait être courte et glorieuse.

Il avait été décidé que Gourbi suivrait le général. René l'avait voulu ainsi. Il savait qu'aux jours de combat, le fidèle soldat se ferait tuer s'il le fallait pour M. de Breslac. Gourbi, tout attendri, allant du père à l'enfant, préparait tout ce qui était nécessaire au voyage.

Dans ces préparatifs de départ, que le général, René et Gourbi pressaient avec ardeur, il se présenta tout à coup une difficulté. Ce furent les lions. René ne voulait pas abandonner ses grands amis, Androclès et Néro.

On tint conseil à ce sujet. Le général opinait pour qu'on les laissât au gouvernement.

– Ils y sont habitués, disait-il. Tout le monde les connaît, et on ne leur fera pas de mal. Ils sont encore assez jeunes pour qu'on les tolère ici. Ils sont dans ce palais le luxe du désert. Je prierai mon successeur de les garder, et il y consentira. René n'était pas de cet avis :

– Ce serait bien pour le moment, dit-il ; mais ils deviendront grands, et alors le gouverneur aura peut-être peur qu'ils ne le mangent.

– D'autant plus qu'ils sont déjà très méchants, fit sentencieusement Gourbi.

– Méchants pour toi, je ne dis pas non, dit vivement René. Ils savent que tu ne les aimes pas et te le rendent. Ils ont raison. Mais, excepté pour toi, ce sont de vrais moutons.

– Ces moutons-là, reprit M. de Breslac, on n’en voudra à Paris qu’en côtelettes. Crois-moi, René, laisse-les ici.

– Mais ils ne voudront pas y rester. Ils me sui vront quand je partirai.

– Ne leur dis pas quand tu pars.

– Ce sera bien pis. Ils voudront nous rejoindre, et les Arabes qui les verront seuls dans la campagne les prendront pour de vrais lions et les tueront.

– Avec cela qu’ils se tromperont, murmura Gourbi.

– Dan ! dit le général, vois ce que tu as à faire. Ça te regarde.

René se désolait ; M. de Breslac se promenait en pensant à autre chose ; Gourbi ne sonnait mot. Le silence se prolongeait quand le vieux soldat se frappa le front tout à coup.

– Mon général, s’écria-t-il, je crois que j’ai trouvé.

– Bah ! fit M. de Breslac en s’arrêtant. Et qu’as-tu trouvé ?

René releva la tête et se rapprocha de son père et du soldat.

– J’ai trouvé, monsieur René, que votre idée est la meilleure. Vous emmènerez les lions avec vous à Paris.

– René eût embrassé le soldat pour ces paroles-là ; mais Gourbi avait eu, en les prononçant, un sourire qui l’inquiéta.

M. de Breslac haussa les épaules.

– Tu n’as trouvé qu’une bêtise. Je viens de te dire que ce n’était pas possible.

– Pardon, mon général, reprit Gourbi. Il y a, au contraire, à Paris, une grande maison très hospitalière où l’on se fera une fête de les recevoir.

– Tu as pardieu raison ! Le Jardin des Plantes.

– Et où ils seront prisonniers dans une cage de fer ! dit impétueusement René.

– Oh ! monsieur René, une cage, si l’on veut. D’abord, elle est très grande ; puis les barreaux sont peints en vert, c’est comme s’il n’y en avait pas. Et l’on voit de là de beaux arbres, avec un monde élégant comme ici, qui anime le paysage et récrée les yeux. Des soldats, des bourgeois et des bonnes d’enfants, ce n’est pas ennuyeux. On y a ses trois repas par jour et l’admiration des visiteurs. Ce n’est pas là une prison. J’y mangerais ma

retraite, moi qui vous parle, surtout si vous veniez m'y voir de temps en temps.

– Gourbi parle d'or, dit le général. Qu'est-ce qui t'empêchera d'aller voir tes lions ?

– Je n'oserais pas ; ils me reconnaîtraient. Cependant il comprenait bien que c'était là le seul moyen de ne point se séparer entièrement d'Androclès et de Néro.

– Je ne les aime pas, c'est vrai, car vous les aimez trop, lui dit brusquement Gourbi, pour le décider tout à fait. Mais, si vous ne les emmenez pas de cette façon-là, ils mourront ici du chagrin de ne plus vous voir, ou on les tuera. Il suffira qu'ils montrent les dents à quelqu'un, et ce ne sera pas long, attendu qu'ils ne seront pas de bonne humeur après votre départ.

– Fais donc ce que tu voudras, dit rageusement René ; mais je ne veux me mêler de rien.

– Je me charge de tout, repartit majestueusement Gourbi.

Le départ devait avoir lieu trois jours plus tard. Pendant ces trois jours on vit peu le digne Gourbi ou plutôt il se laissa peu voir, occupé qu'il était à une besogne mystérieuse. Le matin du troisième jour, tandis que le général et René faisaient en ville quelques visites d'adieu, Gourbi fit avancer dans la cour du palais, devant la galerie où les lions se tenaient d'habitude, un berceau roulant de verdure du plus agréable aspect. Ce berceau portait sur quatre roues basses, et avait un brancard pour y atteler un cheval. Mais le cheval n'y était pas, et le brancard lui-même se dissimulait sous un feuillage. Dans le berceau étaient disposés deux quartiers d'agneau des plus appétissants.

Androclès et Néro virent et flairèrent de loin la chair fraîche. Ils se levèrent lentement et s'acheminèrent vers elle. Leur démarche était cauteleuse. Il était évident que la présence de Gourbi leur inspirait quelque défiance.

Mais Gourbi se promenait sans les regarder et fumait sa pipe de l'air le plus innocent du monde. Les lions, d'un bond léger, sautèrent dans le berceau et, s'accroupissant près de la proie, y fouillèrent à plein museau.

C'est le moment qu'attendait Gourbi. Avec la promptitude de l'éclair, il fit courir dans ses coulisses, à l'avant du berceau, une grille qui le ferma. Puis il la maintint de ses épaules, en y adaptant un cadenas.

Le berceau n'était qu'une souricière à l'intention d'Androclès et de Néro. Tous deux, d'un élan subil, se ruèrent aux barreaux, les ébranlèrent, en rugissant, de leurs dents et de leurs ongles. Mais, après quelques tentatives désespérées, ils s'avouèrent vaincus et s'étendirent sur les planches, silencieux et mornes.

Gourbi cependant faisait mettre au brancard un gros cheval qui frissonnait de terreur, et, d'une main agile et dédaigneuse, débarrassait la cage de sa fallacieuse frondaison. Par-dessus la grille, on assujettissait des volets. Quand le dernier fut en place, Gourbi appendit au chariot une large pancarte en bois blanc, sur laquelle il y avait écrit en belle ronde :

*Lions du Sahara – âgés de trois ans, donnés au Jardin des
Plantes par le général comte de Breslac.*

Cela fait, il regarda la pancarte d'un air de contentement et de triomphe, et, s'adressant à Androclès et à Néro qui ne pouvaient plus le voir, mais qui pouvaient l'entendre, il leur cria :

– Et maintenant, mes camarades, en route pour la capitale !

La traversée d'Algérie en France dura deux jours et se fit heureusement.

A Paris, le général et René se dirent adieu très vite, par une rapide étreinte, car le cœur à tous deux leur bondissait dans la poitrine. René embrassa Gourbi plus longtemps qu'il n'avait embrassé le général. Il se soulageait de son chagrin, osant s'y livrer, en pleurant à chaudes larmes au cou du vieux soldat. Gourbi sanglotait.

– Eh bien, imbécile, lui cria le général tout en colère et déjà monté dans sa voiture, ne viendras-tu pas ?

– Si, mon général, me voilà !

– Va-t'en, mon bon Gourbi ; mais tu veilleras sur mon père, n'est-ce pas ?

– Pardieu ! hurla Gourbi, qui s'enfuit éperdu. C'était à la porte même du lycée Louis-le-Grand que ces adieux se faisaient. C'était là que René devait commencer ses études et attendre le retour de son père.

La porte se ferma lourdement ; le roulement de la voiture qui emportait le général se fit entendre, puis s'éteignit. Alors René essuya ses yeux, se contraignit à ne plus pleurer qu'en dedans, et suivit le maître d'études à la classe où il devait entrer.

Le général arriva en Orient pour les premières opérations de la guerre. Puis la guerre se continua. Ce fut le long hiver du siège. M. de Breslac, s'il n'était pas de grand'garde, faisait sa ronde de chaque jour et rentrait à la nuit tombante. Il dînait, allumait sa lampe et relisait les lettres de René. Ces lettres lui arrivaient deux fois par mois. Elles l'aidaient à oublier les misères de l'heure présente, et, le faisant vivre auprès de son fils, étaient sa consolation et sa joie.

Les premiers temps de son séjour au collège avaient été durs pour René.

Peu à peu, il s'était habitué à la vie qu'il menait, quand les vacances lui apportèrent une nouvelle épreuve. Là, il fut véritablement seul et oppressé de sa solitude. Les autres enfants étaient partis. René, regrettant le bruit qu'ils faisaient autour de lui, les regrettait eux-mêmes.

Souvent il s'asseyait dans un coin de la cour, la tête dans ses mains, ses yeux grands ouverts devant lui, dans le vague, revoyaient l'Afrique et ses magiques splendeurs. N'était-ce pas là que, dans un passé encore si proche de lui, il avait été heureux, libre et aimé ? A la pensée de son père, sa mélancolie se changeait en tristesse.

Et son bon Gourbi, qu'il malmenait quelquefois et qu'il aimait tant ! Et ses lions, ses deux amis, Androclès et Néro ! Là, avec la mobilité de son âge, il oubliait son chagrin et formait un grand projet : c'était d'aller voir ses lions, qui, euxaussi, étaient en prison comme lui.

Un beau jour, il se décida et demanda qu'on le menât au Jardin des Plantes. Le proviseur s'empressa d'accéder à son désir, et le confia à un maître d'études.

René, naturellement, n'avait rien dit de son secret. Quand on fut en vue du logement des bêtes féroces, il ne voulut pas s'approcher davantage.

– Est-ce que vous avez peur des lions ? lui demanda le maître d'études.

René sourit.

– Moi ? dit-il, oh ! non ; mais j'en ai tant vu en Afrique ! J'aime mieux rester assis à l'ombre derrière ce gros arbre.

– Comme vous voudrez. Moi, je vais les voir un peu.

Le maître d'études s'approcha. René, tout ému, se cachait à demi. Il avait reconnu, dans une des cages, Androclès et Néro, et s'efforçait de les voir sans être vu d'eux. Il y réussit.

Les lions ne regardaient pas de son côté. Ils étaient assis, côte à côte, à l'angle de la cage, près des barreaux. Ils parurent très changés à René ; efflanqués et maigres, leur aspect était morne et très calme ; leur masque, tourné vers la foule, dont ils ne se préoccupaient point, était rigide, avec le rictus immobile et froid des êtres sauvages, hommes ou bêtes, qui ne se font point à la captivité. Leurs prunelles dilatées s'ouvraient devant eux, sans s'offenser de la clarté du jour, mais sans rien voir de ce qui s'offrait à elles.

– Elles voient l'Afrique et le passé, se dit René, comme moi.

Il ne savait s'il irait à ses lions. Cela lui paraissait trop pénible. Il attendait peut-être qu'ils l'aperçussent eux-mêmes. En ce moment, un enfant et sa mère passèrent près de lui.

– As-tu vu ces deux lions du Sahara, maman ? disait l'enfant.

– Oui, et ils sont très beaux.

– Le gardien disait que souvent ils refusaient de manger,

– C'est qu'ils n'ont pas faim.

– Oh ! non, c'est parce qu'ils ont du chagrin d'avoir quitté leur pays. Le gardien le disait bien. René n'hésita plus et courut vers ses amis. Mais la foule, compacte surtout devant eux, était très curieuse et peu disposée à se déranger. Il eut beaucoup de peine à se frayer un chemin, tout en se faisant rabrouer des uns et des autres.

Cependant, en le voyant si jeune et d'une si jolie figure, on se mettait à sourire et on lui faisait place. Il parvint au premier rang, mais c'était trop tard. On fermait les cages et justement on poussait les volets de celle d'Androclès et de Néro. René eut un moment de désappointement. Toutefois, il était animé par l'énergie qu'il venait de déployer.

– Bah ! dit-il, je reviendrai au premier jour. Ils me verront alors et je les consolerais.

Il revint, en effet, la semaine suivante, de bonne heure, et, comme il y avait encore peu de monde, put facilement s'approcher des cages. A sa grande surprise, celle d'Androclès et de Néro avait conservé ses volets. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Il s'empressa de questionner le gardien.

– Ah ! lui dit cet homme, ces lions-là ne sont plus au Jardin des Plantes.

– Et où sont-ils ? Ils ne sont pas morts au moins ? s'écria René tout ému.

– Non, mais ils dépérissaient, et on a craint que l'hiver de Paris ne leur fût pas bon. Ils sont partis pour le Jardin zoologique de Marseille. Ils trouveront là le soleil d'Afrique. Les bêtes ont, comme les gens, le mal du pays. L'air de là-bas les remettra, et on nous les renverra tout gaillards l'année prochaine.

René poussa un soupir, mais il n'était pas égoïste :

– Cela leur fera du bien, se dit-il. Moi, je ne les verrai pas ; mais ils seront mieux là-bas.

Et, n'ayant plus rien à faire au Jardin des Plantes, où ses amis n'étaient plus, il revint tout pensif à Louis-le-Grand.

La rentrée des classes eut lieu peu de temps après. C'est, au collège, une époque bruyante, à demi triste, à demi gaie. Les enfants, tout imprégnés des joies de la famille et des vacances, ont le cœur un peu gros.

Mais ils retrouvent leurs camarades, se racontent entre eux ce qu'ils ont vu, sont dans une classe nouvelle et ont la grande préoccupation des nouveaux qui arrivent surtout à ce moment-là.

Au petit collège, où était René, il entra précisément trois nouveaux des plus remarquables. Ils étaient trois frères et on les appela de leur nom de famille, à partir de ce jour-là comme plus tard, les trois Naper.

Au point de vue collectif, c'était parfait ; mais ce n'était pas suffisant au point de vue individuel. En conséquence, on leur demanda leurs prénoms. Ils répondirent qu'ils s'appelaient Oscar, Léopold et Antoine.

Oscar avait treize ans et Antoine, le plus jeune, en avait onze. Les prénoms ne sont guère en usage au collège. Cela ne dit pas assez et l'on s'y embrouille. Beaucoup d'enfants ont, d'ailleurs, les mêmes et on ne s'y reconnaîtrait pas.

On trancha tout de suite la difficulté par des surnoms. Le surnom fait image et peint celui à qui on le donne. Il résulte volontiers, pour les enfants,

d'une originalité de corps ou d'esprit, ou d'une ressemblance avec un animal quelconque.

Spontanément et tout d'une voix, Oscar fut nommé le Chacal. Ce n'est pas qu'on sût exactement ce qu'est un chacal, mais cela représentait à tout le monde un chien qui serait méchant. Et, de fait, Oscar, qu'on avait assez mal accueilli, avait eu tout de suite un mouvement particulier et menaçant des lèvres. Celles-ci, se soulevant des deux coins, avaient découvert des canines excessivement pointues et malveillantes.

Léopold, avec son petit museau mince et fureteur, avait été appelé la Fouine, et Antoine le Hibou. On avait remarqué que ses yeux ronds battaient de la paupière comme offusqués de la trop grande clarté du jour, et qu'il avait un nez crochu sur des joues grasses.

Les nouveaux venus essayèrent bien de regimber sous ces surnoms qui ne leur parurent point aimables ; mais on leur prouva tout aussitôt, par des arguments très vifs et à bout portant, que le droit du plus fort est le meilleur.

Ils en étaient du reste déjà convaincus, car ils étaient tombés tous les trois à la fois sur un élève qui avait appelé Antoine « le vilain Hibou ».

On leur concéda que l'adjectif pouvait être de trop, d'autant plus qu'au cas présent il constituait un pléonasme ; mais on maintint purement et simplement les substantifs pour chacun d'eux.

René était vis-à-vis des Naper dans une situation qui l'étonnait beaucoup. Très doux et très généreux de caractère, il ne leur avait point été hostile au début et n'avait point voulu se mêler à la bagarre brutale où on les avait baptisés de force. De plus, très poli de mœurs, comme un enfant qui a vécu longtemps dans sa famille, il ne les appelait même point par leurs surnoms. Ils étaient pour lui Oscar, Léopold et Antoine.

Du caractère dont ils étaient, il ne semblait pas probable que cela les eût touchés, mais ils s'en montraient singulièrement reconnaissants. Ils n'avaient pour René, quand il leur parlait ou qu'il jouait avec eux, ce qui était rare, que de bonnes paroles et de bons traitements.

Comme René était très sympathique à tous ses camarades, cela ne surprenait pas trop.

– Vois, se disait-on, il charme même les Naper.

Cependant, ils étaient ainsi avec lui, moins d'inclination que de parti pris. Les enfants s'aperçoivent de tout et l'avaient remarqué.

– C'est qu'ils ont un intérêt à cela, disait-on encore.

– Parbleu ! sans cela !

– C'est qu'il est fils d'un général, qui est comte et qui a beaucoup d'argent.

– Ces trois Naper, on ne sait pas d'où ça vient et ça n'a pas l'air d'avoir grand'chose.

– Ils pensent qu'en faisant leur cour à René, cela leur rapportera pied ou aile.

Ces divers propos, qui revenaient aux Naper et à René, ne changeaient rien à leurs relations, qui, peu à peu, devenaient même presque amicales. Certes, le Chacal, la Fouine et le Hibou ne plaisaient point outre mesure à René, mais ils ne lui déplaisaient plus. Il se rapprochait d'eux plus qu'il ne l'avait encore fait.

Comme il existe un motif à toutes les conduites en apparence bizarres, il y en avait un à celle-là. Ce motif c'était madame Naper.

La mère des trois Naper venait les voir en effet assez souvent. Soit à dessein, soit par hasard, elle avait voulu connaître René, qu'elle avait remercié de son amitié pour ses fils et dont la situation tout isolée à Paris l'intéressait et la touchait.

Madame Naper, qui pouvait avoir de trente à trente-cinq ans, avait une voix très douce et était fort jolie. Les fils, quand ils commencent à grandir, aiment plus tendrement une mère qui est jeune et séduisante. Ils l'admirent et la caressent. C'est la femme qu'ils devinent instinctivement en elle.

Les Naper, eux, n'avaient point ces poétiques raffinements d'affection. S'ils aimaient madame Naper, c'était à leur façon, et cela ne se voyait guère. Ils l'écoutaient plutôt, lui demandaient et suivaient ses conseils. Elle était surtout leur maître et leur guide, et d'ailleurs n'avait pour eux d'effusions un peu vives qu'au parloir, en présence des autres parents.

Mais ce qui se passait entre elle et René était tout autre. René avait à peine connu sa mère, n'avait point été élevé par des femmes. Madame Naper était en quelque sorte la première femme qui s'occupât de lui.

Son accueil gracieux, ses prévenances à son égard, apportèrent à l'enfant des sensations douces et délicates qu'il n'avait jamais rencontrées. Il se dit que sa mère aurait pu être ainsi et se prit avec une reconnaissance émue à aimer cette étrangère.

Elle parlait à René de son père, le lui vantait. C'était déjà un moyen d'arriver à son cœur. Elle s'occupait aussi de ses plaisirs. Elle obtint du proviseur de faire sortir René en même temps que ses fils. René lui dut le grand air, le beau soleil, les joies de son âge, hors des murailles de sa prison.

Aussi, de plus en plus, se livrait-il à elle et, par contre, se prenait-il d'une amitié d'habitude pour les trois Naper qui étaient ses enfants.

Tout cela, René l'écrivait à son père et le général en était heureux. Ces lettres lui mesuraient le temps. Chaque quinzaine, Gourbi apportait à son général la lettre de René. Il riait en la lui donnant et M. de Breslac la recevait en souriant. Puis Gourbi s'asseyait dans un coin de la tente et ne s'en allait qu'après avoir entendu les quelques mots que René mettait à son adresse.

Ces jours-là, pour le maître comme pour le serviteur, le pâle soleil d'hiver, s'il se montrait, était radieux, et les frimas eux-mêmes n'avaient rien de désagréable.

Cependant le temps marchait, et le jour de l'assaut, le 8 septembre, arriva.

La veille, la nuit était obscure et le vent, par rafales, soufflait autour du camp. Le général de Breslac, sorti de chez lui, marchait lentement et songeait. L'armée ne s'était pas encore endormie. Ça et là, aux bivouacs, des soldats se chauffaient, ou buvaient à quelque cantine. Cela se faisait sans bruit. Sous la plupart des tentes, une petite lumière brillait en vacillant.

C'était la veillée des armes. Il y avait là, sous les plis entr'ouverts de la toile, à cette lueur tremblante, un officier qui, tout en fumant un cigare, revoyait les jours de sa vie passée ou écrivait une lettre à ceux qu'il aimait et qui étaient si loin. C'était, en ces heures solennelles, sa meilleure pensée qu'il leur envoyait, – peut-être aussi le dernier souvenir qu'ils dussent avoir de lui.

Combien, en effet, allaient mourir, de ceux qui étaient là pleins de sève et de jeunesse !

Cette pensée, vint à M. de Breslac, et, tout d'abord, songeant secrètement à René et oubliant qu'il était soldat, il l'accueillit avec une sorte de révolte hautaine contre ce prétendu Dieu des armées qui se plaît aux sanglantes hécatombes, fatalement vouées à ses autels. De quel droit, à quel titre et dans quel but accepter ainsi ces sacrifices humains ?

– Hélas ! se dit-il, Dieu ne demande ni n'accepte rien ; il laisse faire. Ce n'est pas lui, ce sont les hommes qui déchaînent la guerre, et, le moment venu de l'acharnement et de la lutte, il ne peut, esclave volontaire des lois éternelles qu'il a créées, empêcher que la poudre ne fasse son œuvre et que le plomb ne soit un messenger de mort.

Il jeta autour de lui un dernier regard et rentra sous sa tente. Là aussi, une lampe était allumée, et Gourbi était assis tout auprès sur un escabeau. Il se leva à l'entrée du général. M. de Breslac vint à lui et lui tendit la main.

– Bonsoir, lui dit-il en souriant. Dors bien, mon vieil ami, il nous faut prendre des forces pour le grand jour.

– Et pour le retour en France, dit Gourbi tout enivré de l'honneur que le général lui avait fait, mais en riant d'un large rire ; pour le retour en France où nous reverrons notre petit René.

– Tu crois donc que nous le reverrons ? fit M. de Breslac avec une vivacité involontaire.

– Si nous le reverrons ? s'écria Gourbi. Mais, tout à l'heure, étant là à vous attendre, et n'ayant rien de mieux à faire, je l'ai demandé au bon Dieu.

– Et le bon Dieu... ?

– Le bon Dieu me l'a promis. Bonsoir, mon général.

M. de Breslac demeura pensif quelques instants.

– Gourbi a raison, se dit-il, et c'est moi qui ai tort. Il vaut mieux se confier à un Dieu d'une toute-puissante bonté, qui fait ce qu'il veut et ce que nous voulons, que de le croire, dans l'orgueil de notre esprit, inaccessible à nos prières et impuissant à les exaucer. Ses desseins, d'ailleurs, ne sont-ils point impénétrables à la faiblesse humaine ?

Il s'assura qu'il était bien seul, puis se découvrit et ploya le genou.

– Mon Dieu ! dit-il avec une résignation forte et chrétienne, je me remets entre vos mains. Quoi qu’il arrive, que votre volonté soit faite !

III

VERT GALANT

Le lendemain Sébastopol était pris.

Quoique M. de Breslac eût été, quelques jours plus tard, nommé général de division, il ne rentra en France que vers le milieu de l’année suivante. Le général put alors embrasser René. Il l’enleva en quelque sorte de son collège, l’emporta chez lui. Là, le père et l’enfant se dédommagèrent par leur mutuelle tendresse de cette longue séparation.

René avait alors quatorze ans. Quoiqu’il fût toujours d’une santé délicate, il avait cessé d’être un enfant. Ses yeux bleus étaient plus sérieux et plus hardis ; ses cheveux blonds bouclés avaient une teinte plus foncée.

Sa jeune expérience de la vie, qui ne l’avait heurlé qu’à un chagrin noble, celui de l’absence de son père, avait développé ses qualités aimables et fières. Il était bien tel que l’avait rêvé le général.

Pour sa part, René était orgueilleux de son père, qui avait une brillante et pure renommée. M. de Breslac, qui s’était illustré dans vingt combats, dont l’ambition était momentanément satisfaite, avait conscience de sa valeur et portait haut la tête.

A cinquante-six ans, c’était un beau soldat avec la grâce et la dignité du gentilhomme. La gloire lui avait versé l’oubli de ses chagrins. Il revenait rajeuni de la guerre et prêt à marcher devant lui aussi loin que la fortune l’inviterait à la suivre.

Il y avait en lui, à cette période de sa carrière, un regain d’audace et de confiance. Cet état de son âme s’accusait dans ses traits. Bien que ses cheveux coupés ras fussent entièrement blancs et que sa moustache

grisonnât, ses yeux, sous des sourcils en broussaille et d'un noir de jais, avaient une vivacité ardente ; sa narine s'enflait aux émotions actives. Il avait, de tout son être, l'impatience de vivre et d'agir. Un pareil homme, c'était une force à employer.

On en jugea ainsi. Le ministre lui donna un commandement à Paris et le chargea de nombreux travaux. Cette existence si remplie du général ne lui permettait plus de vivre constamment avec son fils, comme il l'avait fait au premier jour. Toutefois, René était trop jeune pour être livré à lui-même. Il le comprenait très bien, et ce fut lui qui demanda au général de le laisser continuer ses études. M. de Breslac y consentit avec assez de peine. Il se sentait des forces et du temps à suffire à tout, à sa vie publique comme à sa vie de famille.

– Mais, lui dit René, moi qui n'ai point à m'occuper des affaires de l'État, je serais trop désœuvré et je te fatiguerais de moi, tandis qu'en me faisant sortir chaque dimanche, où tu seras tout à moi, tu te reposeras au moins, comme le Créateur, le septième jour.

M. de Breslac se rendit et René rentra au collège. Souvent le général allait l'y voir. Il profitait d'un instant de liberté, ou même, étudiant un mémoire chemin faisant, courait en voiture à Louis-le-Grand.

La plupart du temps, ce n'était pas aux heures réglementaires qu'il arrivait, mais il demandait la permission d'embrasser seulement son fils, et on la lui accordait. Le général, en effet, embrassait son fils, puis repartait. René, qui se rappelait les loisirs de son père en Afrique, s'amusait de le voir maintenant si occupé.

Cependant il le pria de se rencontrer une fois, au jour consacré aux visites des parents, avec madame Naper. C'était bien le moins qu'il la remerciât des soins qu'elle avait eus pour son fils. Le général vint au jour dit. Madame Naper, que René avait prévenue, se rendit avec beaucoup de curiosité à cette entrevue, et fit grande attention au général. Elle eut le regret de s'apercevoir qu'il n'en agissait pas de même à son égard.

Il se montra pour elle très reconnaissant, très poli, par instants très aimable, mais il était visiblement préoccupé. Il venait d'apprendre qu'il était question pour lui de la croix de grand-officier dans la prochaine

promotion de la Légion d'honneur. Quand il partit, René lui demanda comment il avait trouvé madame Naper.

– Mais très bien, dit-il rapidement. C'est une femme très agréable et très distinguée.

– A ! et ses fils ?

– Ses fils ? Je ne les ai pas très bien vus.

– Tu n'as pas trop perdu, répondit René.

Madame Naper était restée au parloir avec ses fils. Son entrevue avec le général ne l'avait pas satisfaite. Elle en avait un grand dépit et n'en laissait pourtant rien voir, si ce n'est qu'elle se mordait violemment les lèvres. Il y vint une ou deux fois des gouttelettes de sang qu'elle essuya avec son mouchoir. Ses fils l'observaient en dessous. Alors, comme elle ne parlait pas, Oscar, qui était l'aîné, rompit le silence :

– Dites donc, ma mère, lui demanda-t-il, est-ce que c'est vrai, ce que dit ce modèle de calligraphie qui est là, encadré sur le mur ?

– Et.que dit-il ?

– Il y a, reprit Oscar, que la plus grande vertu est la sagesse.

Madame Naper s'était levée.

– Non, mes enfants, dit-elle d'une voix froide, la plus grande vertu, c'est la patience.

La patience est, en effet, la pierre de touche des caractères fortement trempés. M. de Breslac, au bout d'un assez long temps, il est vrai, allait en manquer. Son rêve, depuis la campagne de Crimée, était de devenir un jour maréchal de France. Cette vision magique le hantait, et c'est elle qu'il poursuivait de ses travaux et de ses efforts. Il fallait pour cela une autre guerre. Celle d'Italie – parut venir à point et cependant ne réalisa pas le rêve du général qui ne fut fait que grand-officier de la Légion d'honneur.

Ce n'était pas là une disgrâce, mais c'était presque une injustice. C'était bien peu pour récompenser ce vaillant homme. Par compensation, on l'appela au Sénat. Le coup n'en était pas moins porté et fut cruel pour le général.

Il le fut d'autant plus qu'il l'abattit. M. de Breslac tombait de ses plus hautes espérances dans la réalité. A soixante ans, il ne se sentait plus la force de courir à l'illusion qui l'avait fui.

Ainsi qu'autrefois, quand il était colonel, et qu'il se reposait à son foyer si longtemps déserté, il se résigna, mais sincèrement cette fois, à ne plus le quitter.

Peu à peu, néanmoins, l'éclat qui s'attachait à son nom, de hauts témoignages de faveur lui rendirent cette résignation plus facile. S'il n'était point au rang des maréchaux, il était une des physionomies les plus sympathiques, une des gloires les plus pures de l'armée.

Par degrés aussi, il renouait ses relations du monde. Sa vie s'était si fort écoulée au loin, qu'elles étaient rares. Mais, partout où il allait, il recevait le plus affectueux, le plus flatteur accueil. La coquetterie lui vint de cette réputation de brillant général qui le précédait et l'accompagnait en tous lieux. Il se plut à redresser sa haute taille qui s'était un peu courbée sous les ennuis, à relever le pli de sa moustache, à donner à sa personne comme à ses vêtements une élégance toute militaire.

Il y a un peu de l'enfant chez les vieux soldats. Insensiblement, il se prit aux plaisirs du luxe et du faste qu'il avait peu connus. L'hôtel de Breslac sortait de son long sommeil, s'emplissait de bruit et de serviteurs. De temps à autre, M. de Breslac y réunissait quelques amis, et ces jours-là on y faisait grande chère et on y jouait beau jeu.

Ce fut dans ces nouvelles dispositions d'esprit que le général revit madame Naper. Il avait continué ses visites à Louis-le-Grand, où René achevait ses études. Un jour, il se trouva seul au parloir avec la jeune femme. René et ses camarades après avoir embrassé leurs parents, se promenaient dans la cour,

M. de Breslac et madame Naper se mirent à causer. Tout d'abord, ils refirent connaissance madame Naper avec un peu de coquetterie, et le général non sans quelque confusion ; car il se rappelait son peu d'empressement lors de leur première rencontre. Comme il était maintenant en dehors de toute préoccupation, il s'aperçut que la jeune femme était aimable et spirituelle. Il remarqua que sa toilette lui allait à ravir.

Elle avait, en cette journée du mois de mars, encore froide, bien que le soleil se montrât dans un ciel bleu, une robe de velours noir qui modelait merveilleusement ses épaules et son corsage, tandis que la jupe retombait à plis lourds autour d'elle. Son petit pied, qui se hasardait au bord d'un

tabouret, se cambrait dans sa bottine et laissait voir imperceptiblement la naissance ronde et fine d'une jolie jambe.

Les mains strictement gantées semblaient à la fois fluettes et potelées. Quant au visage, il avait une double expression qui déconcertait le général et qu'il ne pouvait s'empêcher d'admirer : tantôt c'était une grâce candide, pleine de réserve et de pudeur, quand les yeux se baissaient et qu'une rougeur légère envahissait les joues ; tantôt c'était une indicible séduction quand les lèvres s'entr'ouvraient sous un voluptueux sourire et que le regard, aux paupières demi-closes, s'allumait d'une flamme veloutée et profonde.

En ces moments-là, M. de Breslac se fût volontiers imaginé que la jeune femme cherchait à lui plaire, et, dans sa surprise heureuse de cette bonne fortune subite, il devenait vif et galant dans ses propos. Mais, tout aussitôt, madame Naper parlait de ses enfants ou de René, redevenait sérieuse et presque grave, et le général ne voyait plus devant lui qu'une mère de famille pénétrée de sa responsabilité et de ses devoirs, dont le bon sens et la haute raison le frappaient.

Elle était ainsi charmante encore à coup sûr, quoique ce fût avec une physionomie toute différente de la première. La conversation se prolongea si longtemps et avec un égal plaisir, si réel en apparence de part et d'autre, que madame Naper à la fin en témoigna quelque embarras, rappela ses enfants et prit avec une sorte de hâte congé de M. de Breslac.

Cependant, elle lui avait tendu ses deux mains à la fois en lui disant :

– Ne sommes-nous pas de vieux amis, général puisque nous sommes de vieux parents ?

Le général sortit fort troublé de cette rencontre. Il y avait tant d'années qu'il n'avait songé aux femmes, que cette escarmouche le prenait au dépourvu. Toutefois, de lointaines sensations lui revenaient, agitaient son cœur, faisaient courir son sang plus vite.

C'était comme un rajeunissement de tout son être, et, malgré lui, il en souriait sous sa moustache. Quelle aventure, à soixante ans ! Et cependant, en se regardant dans la glace, il y voyait encore un beau général de division en activité, que rien ne forçait à la rigueur de prendre ses invalides de Cythère.

Mais qu'était-ce, au vrai, que cette petite femme-là ? Son premier soin fut de le demander à René. Celui-ci raconta au général tout ce qu'il savait, ce qui se réduisait à fort peu de chose. Depuis six ans, il avait vu tous les mois au moins madame Naper, et il l'avait vue toujours la même : élégante et gracieuse.

Il pensait, sans en être tout à fait sûr, qu'elle aimait ses fils ; mais, en tout cas, elle s'intéressait fort à eux. Quant à lui, René, elle s'était toujours montrée à son égard très bienveillante et très affectueuse, plus peut-être même qu'elle ne l'était pour ses enfants.

Le général passa légèrement sur ce détail, qui avait son importance, mais qui lui sembla tout naturel. René, dans son petit doigt, ne valait-il pas les trois Naper ? Enfin René était d'avis que madame Naper n'avait qu'une modeste aisance, ses fils n'ayant jamais eu au collège que ce qui leur était absolument nécessaire, et le train de sa maison, dont il avait pu se rendre compte, ne dépassant en rien les limites d'une honorable simplicité.

M. de Breslac vint dès lors très assidûment, chaque semaine, au parloir de Louis-le-Grand. Il y trouvait madame Naper et lui faisait la cour. La jeune femme le laissait faire et se livrait moins que la première fois. Si le général se hasardait sur un terrain plus glissant qu'elle ne le voulait, elle usait envers lui d'une moquerie douce ou ne paraissait pas comprendre ce qu'il lui disait.

Cette dernière manœuvre avait pour effet ordinaire d'intimider le général, qui n'était point un stratège très habile sur la carte du Tendre. Il est vrai que madame Naper le consolait vite par un de ces regards de prestigieuses et enivrantes promesses, dont elle avait le secret. Elle semblait s'étudier à ce qu'il devinât bien tout ce qu'elle valait.

Elle le ramenait souvent à des entretiens sérieux où elle déployait une intelligence et une sagacité d'esprit remarquables.

Il concevait ainsi d'elle une haute opinion ; mais, s'il l'écoutait, il la regardait surtout.

Elle le savait bien et parfois ses attitudes et ses mouvements étaient, à ce point de vue féminin qui captivait le général, des traits de génie. La femme sérieuse qui parlait politique, la mère de famille qui se préoccupait de l'avenir de ses enfants avait de subits effacements d'épaules qui mettaient

en relief la provocante plénitude de son corsage, ou se redressait par une ondulation souple de tout son corps qui la dessinait de pied en cap en harmonieux contours.

Enfin, au moment du départ, elle se levait doucement, rabattait d'un geste l'ampleur de sa jupe, puis, se retournait vers le général, pour lui dire adieu, par un brusque ondolement de ses hanches, le regardait, un moment encore, d'un œil caressant qui pourtant gardait son secret, et le laissait, à l'ancienne mode, lui baiser sa petite main de sphinx, tout armée de griffes roses. Elle s'en allait alors de ce pas léger et fier qu'avaient les déesses marchant sur les nuées.

Ce n'était pas une déesse, madame Naper, mais c'était une bien jolie créature.

Au bout de trois mois, le général, devenu très amoureux d'elle, n'en était pas plus avancé pour cela. Elle ne lui avait point accordé le moindre menu suffrage de l'amour et lui en laissait, à chaque fois qu'elle le voyait, l'espérance tout entière. Les désirs et l'irritation de M. de Breslac étaient si vifs, qu'il songeait parfois, pour en finir, ou plutôt pour commencer, à épouser madame Naper. Elle était veuve : cette solution était donc simple et facile. Mais cette pensée le gênait et il se hâtait de l'écarter. Il serait toujours temps d'en venir là.

Ne fallait-il pas savoir exactement auparavant ce qu'était cette femme, d'où elle venait ? Le général était trop un homme de la bonne société pour ne point s'apercevoir qu'il y y avait, chez madame Naper, en dépit de ses séductions, quelque chose, si peu que ce fût, de l'intrigante ou de la femme aventureuse. Il n'osait dire « aventurière », mais, en des lueurs de raison ou de défiance, il le pensait.

Il en vint à ce point d'irrésolution et de fatigue qu'il voulut en avoir l'esprit net. Mais, ainsi que les amoureux, jusque-là trop timides, qui s'élèvent d'un coup à l'extrême audace, il n'imagina rien de mieux que de brûler ses vaisseaux.

Madame Naper, lui ayant parlé d'un bal de printemps où elle devait aller, l'entretint de la toilette qu'elle mettrait et d'une coiffure de roses-thé microscopiques qu'elle comptait avoir. ils en étaient, en effet, à cette intimité où Hercule file aux pieds d'Omphale, et où celle-ci est assez sûre

de l'amour et de la soumission du héros pour savoir qu'il s'intéressera aux couleurs d'une tunique et aux plis d'un péplum.

M. de Breslac admirait précisément les abondants cheveux d'un or pâle de madame Naper.

– Est-ce qu'un diadème de perles ou de brillants n'y ferait pas mieux ? lui dit-il.

Madame Naper regarda le général, sourit, ne répondit pas un mot. Après un court silence, elle passa aux autres détails de sa toilette.

Le général pensa que, puisqu'elle n'avait rien dit, elle consentait. Tout aussitôt, il courut chez un joaillier, et y choisit les plus jolies gerbes de diamants qui se pussent voir. C'était à la fois frêle et magnifique. L'art et le goût de la parure en dissimulaient presque la richesse.

Cela fait, et en humeur de madrigal, il adressa les épis à madame Naper, après avoir eu soin de glisser sous le couvercle de l'écrin ces mots galants :

« Aux plus beaux cheveux blonds qui soient au monde ! »

Puis le général attendit.

Il n'attendit pas longtemps. La réponse arriva sous la forme de ce petit billet :

« Mon cher général,

Je serais bien heureuse si vous veniez causer quelques instants avec moi.

MARGUERITE. »

Le général ne connaissait pas l'écriture de madame Naper ; mais il savait qu'elle s'appelait Marguerite. Ce petit nom tout seul lui parut déjà un remerciement et une caresse. Puis elle le pria de venir la voir, et c'était la première fois qu'elle le recevrait chez elle.

Jusqu'alors, et il n'y avait point eu de raison pour qu'il en fût autrement, ils ne s'étaient vus qu'au parloir du collège. M. de Breslac, s'applaudissant de son audace et croyant avoir ville gagnée, arriva chez madame Naper avec les battements de cœur d'un jeune homme de vingt ans.

La jeune femme demeurait, beaucoup moins prosaïquement qu'on ne le croirait, au boulevard des Batignolles. Elle y occupait le second étage d'une

maison blanche, devant laquelle les arbres de la contre-allée, alors en pleine floraison, répandaient leur ombre. Ce second étage avait un balcon garni de fleurs.

Le général, après être monté par un large escalier, fut introduit dans un appartement fraîchement décoré. Le salon où on le pria d'attendre ouvrait par trois portes-fenêtres sur le balcon et le boulevard. Cependant de vastes stores inclinés au dehors y maintenaient, dans une demi-obscurité, une fraîcheur légère à laquelle se mêlait le parfum des planles.

Ce salon était bien celui d'une femme et même d'une jolie femme ; mais on n'en pouvait dire davantage. Les sièges et les tentures en étoffe d'un gris tendre étaient d'un style aimable. Quelques aquarelles de bons maîtres étaient pendues aux murs, quelques beaux livres illustrés posés sur les guéridons.

La cheminée ne supportait que de grands vases de Chine et l'heure ne se lisait qu'à une pendule portative et très basse à petite cage de verre carrée et à baguettes d'or. Le général interrogeait ces objets comme s'ils eussent dû lui répondre ; mais ils gardaient, pour ainsi dire, un silence plein de réserve et même un peu sévère.

Ce salon, où il attendait depuis assez longtemps déjà, devenait de plus en plus à ses yeux celui d'une honnête femme. La femme de chambre qui l'avait introduit ne signifiait absolument rien. D'un âge indécis, d'une mise correcte, elle avait fait son office d'une façon tranquille et polie.

Le général en venait à ne plus savoir du tout comment son cadeau aurait été accueilli quand une porte du fond s'ouvrit et laissa pour un seul instant pénétrer dans le salon un flot de lumière.

Dans cette lumière apparut madame Naper en robe de mousseline blanche nouée à la taille par une ceinture bleue, et ses cheveux blonds lui couronnant la tête comme un nimbe de Madone dans la transparence de l'air. Elle était ainsi toute vaporeuse, souriante, d'une éclatante jeunesse et tenait de la main gauche l'écrin du général.

Toutefois, la porte s'étant refermée, l'apparition ne dura qu'un instant.

Dans la demi-obscurité qui suivit, ce fut une simple femme, d'une beauté plus voilée, mais plus pénétrante peut-être, qui s'avança. Le général, raide malgré lui comme à la parade, eut un petit frisson.

Madame Naper s'avavançait toujours. Elle tendit la main droite à M. de Breslac et posa l'écritin sur la cheminée.

– Vous êtes bien aimable, dit-elle alors au général, en lui indiquant un fauteuil auprès d'elle, d'être venu voir chez elle une petite bourgeoise.

– Madame, répondit le général, si vous ne m'étiez apparue tout à l'heure comme une des célestes créations de Raphaël, je vous dirais que cette petite bourgeoise est plutôt une grande dame qui a préféré, par caprice, les Batignolles au faubourg Saint-Germain.

– Et ce ne serait pas déjà, pour une grande dame, un caprice si extravagant ; car on est très bien ici, en plein air et en pleine verdure. Mais, si vous le voulez bien, mon cher général, fit-elle en s'interrompant, nous allons parler raison.

M. de Breslac sentit que le moment décisif était venu.

– Je suis à vos ordres, madame, répondit-il.

Madame Naper prit l'écritin sur la cheminée, l'ouvrit et regarda les gerbes de brillants.

– Savez-vous, fit-elle, que cela est de toute beauté !

– Si joli que ce soit, dit M. de Breslac, cela est encore indigne de vous.

Madame Naper ferma l'écritin et le replaça sur la cheminée.

– Vous avez raison, général, dit-elle nettement, il ne serait pas digne de moi de l'accepter.

M. de Breslac tressaillit :

– Madame !... s'écria-t-il.

La jeune femme redevint subitement coquette.

– Oh ! si vous pouvez me prouver que je doive l'accepter, je ne demande pas mieux que de me laisser persuader.

– Certes, dit le général. D'abord, ce n'est qu'un simple cadeau d'ami que je me suis permis de vous offrir. Et, si le prix qu'il peut avoir coûté vous était un obstacle à le recevoir, ce prix-là n'est pour moi qu'une bagatelle.

– Oui, dit-elle en inclinant la tête, je sais que vous êtes très riche.

Le général rougit. Ce second argument ne lui avait pas réussi.

– Laissez-moi vous répondre, reprit doucement madame Naper. Notre amitié, si vive qu'elle soit, – et, tenez, je suis très franche, de votre part je la crois très vive, – notre amitié est encore trop récente pour vous autoriser à

me traiter ainsi. Ce n'est pas à l'amie, c'est à la femme que l'on offre de pareils diamants.

» Or, la femme, vous me l'accorderez, a le droit de discuter l'hommage dont elle est l'objet, et c'est ce que je fais. Puis, ce qui n'est qu'une bagatelle pour vous équivaut à peu près à la petite fortune que je possède. Cette bagatelle devient exorbitante pour moi.

» Une femme, dans une position modeste mais indépendante comme la mienne, ne se prête point à de semblables dons.

– Madame, dit M. de Breslac très ému, vous me désespérez en parlant ainsi. Ce qui m'afflige surtout, c'est que vous calomniez mon amitié pour vous, qui est loyalement sincère et toute désintéressée.

Ce n'était pas tout à fait vrai une heure auparavant, mais ce l'était à présent. Madame Naper venait de changer ce conquérant en paladin.

– Oh ! fit-elle vivement et d'un ton pénétré, mon cher général, je le sais. Aussi, en cas de malheur, si cette indépendance dont je vous parle m'était ravie, je n'hésiterais pas à m'adresser à vous comme à l'ami le plus tendre et le meilleur. L'amitié alors a tout de suite vingt ans, et le bienfait l'ennoblit. Si mes enfants avaient besoin d'appui, je vous les enverrais comme à leur plus dévoué protecteur.

– Mais alors... hasarda M. de Breslac.

– Oh ! maintenant, répondit-elle, c'est autre chose. Je ne veux de vous qu'une amitié toute platonique.

Le général avait eu un éclair d'espérance ; il eut un moment de dépit.

– Quelle femme êtes-vous donc, s'écria-t-il, pour me parler ainsi ?

– Je suis, dit madame Naper, ou plutôt j'étais la femme d'un honnête homme.

Elle avait dit les premiers mots avec un sourire, elle laissa tomber les derniers d'une voix grave et recueillie.

Cela demandait une explication. Le général ne parla point, mais ses regards interrogeaient madame Naper.

– Vous voulez savoir qui je suis ? lui dit-elle.

– Oui, fit M. de Breslac.

– Je vais vous le dire. J'étais très jeune quand je me suis mariée. Pendant cinq ans, mon mari et moi, nous avons vécu parfaitement heureux. Mon

mari était à moitié armateur, à moitié marin : c'est-à-dire qu'il avait navigué dans sa jeunesse, puis, ayant fait un héritage et m'ayant épousée, il s'était établi à terre et surveillait au départ comme à l'arrivée les navires dans lesquels il avait un intérêt.

» Au bout de ces cinq ans, il se présenta pour lui dans les îles de l'Océanie une opération commerciale très importante. Si elle réussissait, nous étions riches. Sa présence là-bas n'était point indispensable, mais elle pouvait être fort utile. Mon mari, qui avait fait de longs voyages, ne s'effrayait point de la mer. Moi seule, je m'alarmai de cette longue absence.

» Cependant, il me fit valoir les grands avantages qui en résulteraient pour nos enfants et pour nous. Je cédaï. Mon mari s'embarqua sur la *Stella maris*, qui arriva, en effet, en Océanie ; car je reçus une lettre datée des îles Fidji. Mais, depuis lors, et il y a de cela douze ans, on n'a plus eu de nouvelles de la *Stella maris*.

La jeune femme, pendant quelques secondes, parut s'absorber dans ses souvenirs. Ses sourcils se contractèrent légèrement et elle regarda fixement une des rosaces du tapis.

– La *Stella maris*, dit le général avec une certaine onction de politesse et de condoléance, la *Stella maris* aura disparu en mer sans laisser de traces.

– C'est ce que l'on croit, dit madame Naper en relevant les yeux. Elle aura été victime d'une de ces effroyables tempêtes de l'océan Austral qu'on appelle des cyclones, et qui engloutissent les navires.

– Et voilà comment vous êtes devenue veuve ?

– Oui et non. Je suis, malheureusement, bien certaine que je ne reverrai jamais mon mari ; mais, au point de vue légal, je ne suis pas véritablement veuve, c'est-à-dire que je ne pourrais me remarier, si toutefois la fantaisie m'en prenait.

– A moins, si je ne me trompe, dit le général, qu'il n'y ait un jugement en déclaration d'absence de votre mari.

– Sans doute ; mais, comme on n'a retrouvé aucune épave de la *Stella maris*, il n'y a que présomption et non certitude de naufrage, et l'absence ne saurait être déclarée. D'ailleurs, le fût-elle, et me fussé-je remariée, il pourrait arriver, malgré ma conviction du contraire, que mon mari reparût.

– Et alors ?

– Il serait recevable à faire rompre mon mariage et à me reprendre.

Elle fit une pause :

– Il m’aimait beaucoup !

– Ah ! fit le général qui ne savait trop que dire.

– Et, s’il ne me reprenait pas, continua-t-elle, ce serait bien pis. Me voyez-vous entre ces deux maris que l’on me connaîtrait tous les deux, et dont le premier ne voudrait plus réclamer la place du second ?

S’étant dit cela, M. de Breslac et madame Naper se regardèrent. On est trop spirituel en France et surtout à Paris pour ne pas aller d’un seul coup au fond d’une situation, et pour tenir son sérieux devant ce qu’elle a d’original et d’imprévu. Le général avait toujours cru que madame Naper était libre et avait redouté d’avoir à l’épouser.

Or, voilà que, par ce qu’il venait d’apprendre, il était débarrassé de ce souci ; mais, par contre, si elle était véritablement vertueuse, – et il aimait assez la jeune femme pour le craindre, – il n’avait même plus pour lui cette ressource extrême mais décisive du mariage.

Quant à madame Naper, en supposant qu’elle eût l’intention de céder tôt ou tard à l’amour du général, elle se disait peut-être qu’elle le gouvernerait plus facilement en étant sa maîtresse et que, l’ayant gouverné à sa guise, elle l’épouserait toujours bien *in extremis* et à son gré. Le fait est qu’après s’être regardés en silence, le général et la jeune femme se mirent à sourire tous les deux à la fois.

– Oui, général, dit finement madame Naper, c’est comme cela !

M. de Breslac se crut deviné. Il eut un soubresaut et s’écria :

– Que voulez-vous dire ?

– Que, si votre amitié était assez vive pour que vous songiez jamais à m’épouser, il faudrait qu’elle se résolût à braver bien des risques ou que tout au moins elle fût patiente : car les formalités indispensables prendraient vraisemblablement trois ou quatre ans.

Elle avait baissé les yeux. Ses traits se reposaient dans une immobilité douce. Elle semblait, pour sa part, indifféremment résignée à un délai, si long qu’il fût. Le général se leva.

– Moi, dit-il, je n’aurais pas le temps d’attendre ces quatre ans.

Par un revirement d'idées qui résultait pour lui de l'attitude froide de la jeune femme, il était tout bouleversé, en proie à une douleur vraie. Il s'arrêta devant madame Naper.

– Je suis un vieux fou, mais je vous aime de tout mon cœur et de toutes mes forces.

Les paupières de madame Naper se relevèrent, son visage s'épanouit. Ce fut le rayon de soleil qui dissipe la nuée sombre.

– – Eh bien, général, dit-elle avec gaieté, puisque vous aimez tant cette petite bourgeoise, venez la voir souvent. Elle, sera heureuse de vos visites. Mais, ajouta-t-elle, en lui présentant les diamants, emportez cela.

Le général, très ému, balbutia quelques mots de remerciement, qu'elle abrégéa de parti pris avec enjouement. Alors il se contenta de lui baiser les deux mains, et prit l'écritoire qu'il emporta.

IV

FAUSSE FAMILLE

M. de Breslac profita de la permission qui lui était donnée. Il vint le plus souvent qu'il lui fut possible dans ce joli salon où le cri spontané de sa passion vraie lui avait, mieux que tous les écrins du monde, – il le croyait du moins, – ouvert le cœur de madame Naper. Il y vint si bien qu'un jour il en sortit vainqueur.

Ce jour-là, le général ne regretta plus le bâton de maréchal de France, et l'eût refusé si on le lui eût offert au prix du bonheur qu'il avait conquis.

Ces tardifs enivres des sens, d'autant plus profonds qu'ils ressuscitent la lointaine jeunesse, sont les premiers philtres de la magicienne Circé. Le vieillard y puise passagèrement des sucs puissants et féconds, et surtout, ce qui l'étonne, les virilités complaisantes du jeune homme. Ses forces d'intelligence et de volonté s'y abolissent, mais il ne

s'en aperçoit pas ; sa vie animale le surexcite, le domine et l'entraîne. Il s'y livre même avec les allures indolentes et superbes des lions et des loups qui sont au premier plan des jardins de Circé. L'homme n'existe déjà plus, la bête triomphe en ses appétits et sa vigueur factices ; la brute viendra plus tard.

M. de Breslac eut tout d'abord le vertige de ces amours séniles. Sa belle figure, un peu fatiguée, resplendissait de joie, sa marche s'affirmait en frappant le sol ; il parlait haut, gaiement, avec des nuances de dédain ou de pitié pour les compagnons de son âge.

Ceux-ci lui devinèrent vite quelque bonne fortune inconnue, et, le raillant un peu, l'enviant par-dessus tout, l'en complimentèrent.

Le général en piaffait devant eux d'orgueil et de plaisir. Ceux qui avaient besoin d'argent, ces jours-là, trouvèrent sa bourse grande ouverte. Marguerite ne lui coûtait rien. Il se le disait tout bas et l'eût sonné avec cent trompettes s'il l'eût osé.

Cela lui eût été bien égal, qu'elle lui coûtât des millions ; mais, cela n'étant pas, il y voyait la preuve qu'on l'aimait pour lui-même. Pour un peu, en se donnant à lui, c'était au sous-lieutenant Breslac, sans particule, sans titre et sans fortune, ayant vingt ans et de fines moustaches, qu'elle s'était donnée. Et, ce sous-lieutenant-là, il comptait bien avec la verdeur de ses soixante hivers, ses moustaches cirées et teintées et sa glorieuse prestance, rivaliser avec lui et l'égaliser. Et, de fait, depuis quelques jours, n'avait-il pas, aussi bien que celui-ci l'eût pu faire, profité de la victoire ? Il en souriait avec une fatuité confiante.

Toutefois, en présence de René, il se sentait gêné. Le jeune homme s'étonnait de le voir si joyeux, bien qu'il lui trouvât le visage fatigué. Le général attribuait ce contentement qui rayonnait en lui au succès qu'avait eu un de ses discours au Sénat, à l'accueil tout particulier que lui avait fait l'empereur, à la perspective, qui de nouveau s'offrait à lui, du bâton de maréchal de France.

Le bâton ! Il s'en souciait vraiment bien ! mais cela lui servait de prétexte. D'ailleurs, il mentait mal, avec des réticences vaniteuses, avec des absences d'esprit. Sa pensée n'était point là, mais chez Marguerite. Il

embrassait tendrement René, comme s'il eût eu à lui demander pardon de quelque chose, mais le quittait à la hâte.

Ce grand bonheur de M. de Breslac dura huit jours pleins. Le neuvième jour, vers quatre heures et demie du soir, il se rendit chez madame Naper en très élégante victoria, capitonnée de bleu et attelée de deux alezans brûlés de toute beauté. C'était une surprise qu'il comptait faire à la jeune femme.

Il essayerait ce joli char – car il avait parfois des expressions du premier empire – avec la déesse de ses rêves, et, l'ayant ainsi inauguré, lui en ferait hommage. Le gentilhomme fastueux reparaissait en lui. C'était, du reste, la première fois qu'il venait ainsi brillamment chez sa maîtresse. Il n'y était venu jusqu'alors qu'à pied ou en voiture de louage, comme un amoureux discret qui tient à cacher son bonheur.

Cependant, le bel équipage qui s'arrêtait à la porte de la petite bourgeoise ayant fait sensation, quelques badauds étaient accourus pour l'admirer, et madame Naper elle-même avait entr'ouvert les rideaux de sa fenêtre. Elle eut un froncement de sourcils, puis un demi-sourire, et s'apprêta à recevoir le général.

Il vint à elle, les bras tendus, mais elle se laissa embrasser avec un étonnement manifeste.

– Eh bien, mon cher général, lui dit-elle en riant, qu'est-ce qui vous prend aujourd'hui ?

M. de Breslac demeura stupéfait.

– Mais..., commença-t-il.

– C'est sans doute quelque bonne nouvelle que vous avez à m'annoncer. Voyons, asseyez-vous là, – elle lui montra un fauteuil assez éloigné d'elle, – et contez-moi cela.

Le général s'assit, très troublé.

– Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, ma chère Marguerite.

Elle l'interrompit :

– Comment avez-vous dit ? fit-elle en le guignant. Ma chère Marguerite, je crois ?.

– Oui. répondit-il.

– Eh bien, décidément, général, il y a en vous quelque chose d'extraordinaire. Vous entrez comme un ouragan. Vous me serrez dans vos

bras, vous m'appellez votre chère Marguerite ; je vous avoue que je ne comprends pas. Que s'est-il passé entre vous et moi pour que vous agissiez de la sorte ?

Cette fois, le général bondit :

– Il s'est passé, madame, à moins que je ne sois fou ou que je n'aie fait un rêve, que, depuis huit jours, vous m'avez permis d'être le meilleur de vos amis.

– Oh ! murmura-t-elle, le meilleur de mes amis, et cela depuis huit jours. Quand les paroles sont aussi précises, elles ont une signification. Cela veut dire, continua-t-elle en le regardant hardiment en face, que, depuis huit jours, je serais votre maîtresse.

– La femme que j'aime le plus au monde, se hâta de dire M. de Breslac.

– Et qui vous le rend, n'est-ce pas ?

– Je l'avais cru.

– Général, dit nettement madame Naper, vous n'êtes point devenu fou, comme vous le disiez tout à l'heure, mais vous avez fait un rêve. Les rêves s'en vont à l'oubli. Oubliez celui-là. Vous n'avez devant vous que madame Naper, comme je n'ai devant moi que M. le général comte de Breslac.

Il se leva, joignit les mains, marcha vers elle.

– Mais pourquoi, s'écria-t-il, pourquoi ?

– Parce que telle est ma volonté. Je me suis donnée, je me reprends ; c'est mon droit de femme.

Puis, se levant et le toisant avec un courroux mêlé de dédain :

– Parce que je ne veux pas être traitée comme une fille.

– Grand Dieu ! fit à ce mot le général.

Elle s'était rapprochée du balcon.

– Tenez, dit-elle, voici vos chevaux qui s'impatientent. Vous ferez bien de partir. Ce sont bêtes-de prix qui n'aiment pas à attendre.

Le général crut deviner que cette malencontreuse idée de carrosse qu'il avait eue lui valait cette bourrasque. Il le lui dit. Elle haussa les épaules.

– Non, répondit-elle, ce n'est point cela. Ce ne serait qu'une maladresse de plus à ajouter à toutes celles que vous avez déjà commises, et, malheureusement pour vous, je n'en suis plus à les compter. Croyez-moi, partez !

– Marguerite ! s’écria M. de Breslac avec angoisse, j’ai tous les torts que vous voudrez ; mais guidez-moi, conseillez-moi, ne me chassez pas. Tout ce que vous exigerez que je fasse à l’avenir, je vous le jure, je le ferai.

– C’est ainsi ? fit-elle en s’arrêtant devant lui. Puis, d’un ton bref et froid, elle ajouta :

– Eh bien, causons.

Elle le fit asseoir, cette fois, sur le canapé, non loin d’elle, et, là, le tenant bien sous son regard et sous sa parole, elle commença :

– Je vous ai aimé, général, parce que je vous ai cru un galant homme et que vous l’êtes. Mais, depuis ce moment-là, vous vous êtes conduit comme un enfant. Si je n’avais été plus prudente que vous, dans mon intérêt comme dans le vôtre, tous les gens qui vous connaissent à Paris sauraient aujourd’hui que je suis votre maîtresse.

» Heureusement, j’aime la campagne, et j’ai promené mes idylles à la banlieue sous des ombrages plus discrets que ceux du Bois et des Champs-Élysées. Vous ne songiez, vous, qu’à afficher votre bonheur.. C’est à croire que je serais la première femme à qui vous auriez su plaire. Je ne vous en ferais pas mon compliment.

» Mais cette réserve que j’ai eue, vous avez été bien loin de l’avoir. Je ne vis point si en dehors du monde que je ne sache parfois ce qui s’y passe, et que je n’aie entendu parler de vous. Le bruit m’est revenu de votre extravagance d’attitude, de vos airs d’insolence et de triomphe, de vos sous-entendus de fatuité. Vous aviez dans tous vos traits, m’a-t-il été dit, avec malignité peut-être, tout un contentement de lycéen.

» Et, à propos de lycéens, savez-vous ce qui s’est passé entre mes enfants et René ? Celui-ci s’étonnait de vous voir si joyeux. Mes fils se sont mis à rire et lui ont dit :

– Oh ! ton père aura fait quelque conquête avec son argent.

– Cette conquête, général, dont ils parlaient à l’aventure, c’était leur mère.

Elle eut un geste rapide de désespoir et de honte, et se couvrit le visage de ses deux mains. Cela ne dura qu’une seconde. Elle reprit :

– Voilà à quoi vous m’avez exposée, à me flétrir aux yeux de mes fils. Et, de fait, vous me flétririez quelque jour. Tenez., s’écria-t-elle avec une

animation 'extraordinaire, rompons, cela vaudra mieux. Et je vais vous rendre la rupture facile. Avec votre argent ! ont-ils dit. Eh bien, pourquoi pas ? Vous aurez eu, pendant huit jours, une femme qui ne vous a marchandé ni ses caresses, ni vos plaisirs. Payez-la. Cet. écriin que vous m'offriez valait deux cent mille francs peut-être. Je l'ai refusé, je l'accepte. Vous n'aurez pas même de reconnaissance à m'avoir. Nous serons quittes.

Le général ne se doutait guère que, s'il l'eût prise au mot, elle eût été femme à accepter cette splendide épave en pis aller de la fortune. En ce moment, plutôt que de lui offrir cet écriin, il en eût jeté dix autres pareils à la mer. Il la regardait avec un découragement profond, avec une tendresse éperdue.

Elle avait évoqué les joies qu'il avait goûtées près d'elle, et ces joies, en tumulte, couraient dans sa pensée-et dans ses veines. Elle était, en son désordre même, d'une séduction sensuelle plus troublante et plus vive. Ses cheveux, qu'elle avait brusquement soulevés, s'étaient en partie dénoués. Son sein, sous son corsage entr'ouvert, battait avec force ; ses yeux humides brillaient de passion et de douleur, et deux larmes, deux larmes seulement, semblables à deux perles, s'étaient détachées de ses cils et roulaient lentement sur ses joues. Plutôt que de renoncer à cette maîtresse-là, le général eût renoncé à vi vre.

Il s'agenouilla devant elle et lui dit :

– Marguerite, je vous en supplie, ne cessez pas d'être à moi. En revanche, tout ce que vous voudrez que je fasse, je vous le répète, je le ferai ; je vous en donne ma parole de gentilhomme et de soldat.

Elle s'était un peu calmée, le laissait à genoux, se recueillant.

Le général s'enhardit à lui prendre la main ; elle ne s'y opposa point. Il avait donc sa grâce, mais au prix de conditions qu'elle allait lui dicter et qu'il attendait.

– Mon ami, lui dit-elle, la première chose que j'exigerai de vous, c'est une séparation momentanée. Vous allez voyager pendant un mois, où cela vous fera plaisir, sur les bords du Rhin ou en Italie ; mais là surtout où vous pourrez rencontrer des gens de votre monde. Vous emmènerez avec vous, pendant ce voyage, un de vos amis. Je ne veux point qu'on vous croie en excursion amoureuse avec votre princesse inconnue. Je veux, au contraire,

que cet ami puisse rendre compte à la curiosité publique de votre bonne conduite, et, fit-elle en souriant, de vos bonnes mœurs.

» Cela, reprit-elle d'un ton à la fois très sérieux et très amical, nous importe pour l'avenir ; car j'ai mes projets pour vous et pour moi. Certes, je serai pour vous l'amie que vous désirez, mais je veux m'associer à votre existence dans un dessein plus noble et avec des visées plus hautes. Il pourra se faire alors qu'on nous soupçonne l'un et l'autre d'une faiblesse ; il ne faut pas que jamais on puisse nous reprocher un scandale. Pour votre fils comme pour mes enfants, je veux ma réputation intacte.

» Mais nous reparlerons de cela plus tard, à votre retour. Vous voyagerez donc en touriste aimable et en héros qui se repose, sans aucun souci d'esprit ou de cœur. Pendant votre absence, je reprendrai ma vie habituelle et très simple, et j'irai voir nos enfants.

» Sur ce, mon cher général, nous venons d'avoir une entrevue un peu trop agitée pour que nous n'ayons pas besoin de prendre un peu de repos. Embrassons-nous donc, en témoignage de la paix que nous avons signée, et quittons-nous. Nous nous reverrons dans un mois.

– Ne vous verrai-je donc pas avant mon départ ?

– Non ; et, comme il vous faut le temps de chercher un compagnon, de faire vos préparatifs et de vous mettre en route, ce n'est même pas dans un mois que nous nous reverrons. Seulement, songez à ceci : plus tôt vous partirez, plus tôt vous reviendrez. Au revoir, donc !

Le général embrassa madame Naper et s'en alla, tout partagé entre le chagrin et l'espoir. La première chose qu'il fit fut de passer à son cercle et d'y prendre d'assaut un de ses amis pour l'emmener avec lui dans son voyage. Cet ami, qu'il choisit avec art, était un colonel en retraite, prudent et sage, et si universellement respecté, que ses moindres mots étaient paroles d'évangile.

Le colonel avait toujours eu envie de visiter les champs de bataille de l'Italie et de l'Allemagne. Une certaine timidité à sortir de ses habitudes, et peut-être aussi la crainte d'une trop grosse dépense l'avaient retenu. Le général usa envers lui de son influence hiérarchique et flatta son amour-propre. Il avait besoin de ses conseils pour préparer sur les lieux un travail d'assez longue haleine sur les grandes guerres d'autrefois.

Quant à la dépense, ils avaient servi dans le même régiment, et ce ne pouvait être là une question entre eux. Bref, il vainquit ses scrupules avec une si bonne amitié, tant de fougue juvénile et tant de conviction stratégique, que, le lendemain soir, il se mettait en campagne avec lui.

Tout en se rendant au chemin de fer, il emmena le colonel voir René. Il n'était point fâché de se montrer avec ce digne et fidèle Achate à son fils et aux trois Naper, qui, de cette façon, n'auraient plus à le soupçonner de fredaines amoureuses.

Le général fit d'abord les choses en conscience, et, partant pour l'Italie, se promena, côte à côte avec le colonel, de Marengo à Solférino. Mais cela lui prenait du temps, et il fallait surtout qu'il se montrât dans les villes d'eaux d'Allemagne. Il abrégéa donc, en ce qui concernait l'Italie, ses recherches historiques, et cela au désappointement assez grand de M. de Haubert. Le digne colonel, se prenant de goût à la besogne, recommençait à battre pour son propre compte M. de Mélas et M. de Giulay.

Quand ils arrivèrent en Allemagne, la saison y était dans toute sa splendeur. Ils trouvèrent à Hombourg et à Bade des amis communs qui leur firent un aimable accueil. Les champs de bataille au delà du Rhin en souffrirent. Ils furent moins visités encore ou plus lestement expédiés que ceux de l'Italie. Le général prétendait d'ailleurs qu'ils étaient moins intéressants.

La vraie raison, c'est qu'il tenait à ne point s'écarter des centres de bruit et de plaisir et à y afficher, en sa constante compagnie, son respectable compagnon. Il atteignit son but. Cette amitié des deux vieux soldats édifia ceux qui en furent témoins. On ne s'était jamais douté que le général et le colonel fussent aussi intimement liés.

Puis il arriva une chose singulière : M. de Haubert, qui était un esprit précis, cultivait les mathématiques. Ne pouvant plus les appliquer que d'une façon fort détournée à ses champs de bataille qu'il ne parcourait pas, il chercha, pour occuper ses loisirs, une martingale savante qui fût sauter la banque, et la trouva.

Chose extraordinaire, quoique cette martingale fût infaillible, il gagna sans cesse avec elle. La roulette et le trente-et-quarante ont de ces caprices-

là. La chance se fit la complice des calculs du colonel et doubla en quelques jours les économies de ses trente ans de service.

Toutefois, la chance et le calcul commençaient à faire moins bon ménage.

Ce fut alors que le général, qui en était précisément à son vingt-neuvième jour de son mois d'exil, et qui, pour toutes les martingales du monde, n'en eût pas dépassé le trentième, intervint dans la situation vis-à-vis du colonel à la façon de Mentor vis-à-vis de Télémaque dans l'île de Calypso. Il ne le précipita point dans les flots, mais le conduisit d'autorité au chemin de fer et le ramena à Paris.

Ce beau trait, que l'on connut à Bade, honora M. de Breslac. Quant au colonel, une fois en route et en face d'un portefeuille tout gonflé de la moisson qu'il avait faite, il s'en montra reconnaissant à son illustre ami.

– Sans vous, lui dit-il, j'aurais probablement tout perdu ; mais, si vous voulez bien me rendre un dernier service, je vous prierai, afin de ne pas compromettre auprès des miens mon prestige de chef de famille, de ne point parler à ma femme et à mes enfants de cette aventure de jeu.

Le général se mit à rire et le lui promit.

– J'aime mieux, vous comprenez, dit naïvement M. de Haubert, avoir l'air de gagner cela peu à peu dans de petites opérations sagement échelonnées sur le trois pour cent.

Le général, en belle humeur, ne put s'empêcher de rire encore. Et, comme on était près d'arriver :

– Mon cher Haubert, dit-il au colonel, vous êtes jusqu'au bout un aimable compagnon, et je suis bien heureux d'avoir fait ce voyage avec vous.

– Et moi donc ! riposta finement M. de Haubert.

Ils se quittèrent dans les meilleurs termes en se promettant de se voir plus souvent que par le passé.

Le général, dès qu'il le put, courut chez madame Naper. Elle le reçut avec une effusion qui le toucha.

– Vous avez donc, vous aussi, lui dit-il, un peu souffert de cette absence ?

– Oui, mon ami, répondit-elle, et – lui pressant fortement la main – plus que je ne l'aurais cru.

– Eh bien, tant mieux, dit M. de Breslac ; car, si vous êtes du même avis que moi, il ne tiendra qu'à vous que nous vivions désormais ensemble.

– Et comment cela ? demanda-t-elle en paraissant étonnée.

– J’ai pensé à ce que vous m’avez dit la dernière fois que je vous ai vue. Ne m’avez-vous pas laissé entendre que vous aviez des projets pour nous deux ; qu’avec une même volonté et une même prudence, nos existences pouvaient se confondre dans un bel avenir ? Ah ! ma chère Marguerite, je ne sais plus si les voyages forment la jeunesse, mais ils font réfléchir ceux qui ne sont plus jeunes. Dans cet isolement des grands chemins, on ne s’éprend plus des prétendues beautés de la nature (on les connaît), ni du bruit d’une existence nouvelle où l’on ne saurait prendre sa place.

» Tout au contraire, ce bruit est importun ou attristant. Si l’on a fait les premiers pas avec une ardeur factice ou avec une sorte d’insouciance après les avoir faits, on se sent las. C’est derrière soi que l’on regarde, vers ceux qu’on aime et qu’on a quittés, et si, parmi ces affections-là, il en est une plus vivace que les autres, qui vous tienne plus égoïstement, plus lâchement au cœur, il semble qu’elle vous crie :

– Où t’en vas-tu, insensé ? Mais reviens donc. Tu vois bien que tu n’aimes que moi ! tu vois bien que tu as besoin de moi !

Le général s’interrompit. Il était très ému.

– Je vous demande pardon de vous dire tout cela ; mais c’est que je l’ai senti.

Madame Naper, légèrement attendrie, le regardait en souriant.

– Eh bien, lui dit-elle, comment pourrions-nous demeurer ensemble ?

– Voilà, reprit M. de Breslac, et j’irai droit au but. Personne ne sait ce que nous sommes l’un pour l’autre. Mais vos amis et les miens n’ignorent pas, et, s’ils l’ignorent, il est facile qu’ils le sachent, que, par nos enfants, nous nous connaissons depuis dix ans. Je me suis intéressé à vos fils ; on les a vus chez moi comme les camarades du mien. On sait que, pendant mes campagnes, vous avez eu pour René les soins les plus bienveillants et les plus tendres.

» Il n’est pas surprenant que nous nous soyons liés, vous et moi, d’amitié et d’affection. Or, depuis dix ans, si les enfants ont grandi, nous, par contre, – ne voyez rien d’impoli à ce que je vous dis là, et cette arithmétique positive est nécessaire à la cause que je plaide, – nous avons pris des années. Aujourd’hui les enfants sont des hommes et vont se choisir une

carrière. Vous avez la plus lourde charge, puisqu'il s'agit pour vous de trois garçons à surveiller et que ces garçons n'ont pas de père. Ne serait-il pas admissible que je fusse le tuteur qui leur manque ??

» L'hôtel de Breslac, avec ses deux ailes en retour, équivalait à trois maisons séparées. En y logeant, vous êtes chez moi et surtout chez vous. Vos enfants vivent avec vous, sont votre sauvegarde vis-à-vis du monde. Que pourrait-on- dire ? Ah ! vous êtes bien jolie, c'est vrai, mais vous vous ferez, s'il le faut, moins charmante, plus grave pendant quelque temps.

» Moi, je me vieillirai un peu plus, ce qui ne me sera pas aussi difficile, et je redemanderai, soit au ministre, soit au Sénat, ces travaux auxquels je me plaisais autrefois. Cela ne rentre-t-il pas dans vos intentions à mon égard ; ne voulez-vous pas, si je vous ai bien comprise, que je reprenne ma place au grand jour et à la lutte ? On me croira absorbé dans ces travaux, dans l'ambition ; on ne croira plus qu'il me reste un cœur.

» Cependant, peu à peu, nous nous verrons plus souvent, nos relations communes se grouperont autour de nous, nos deux familles n'en feront qu'une. Le monde, d'ailleurs, se laisse gagner à ce qu'on ne prétend point lui imposer de vive force ; et, à Paris surtout, il est trop occupé de lui pour s'occuper des autres.

» Vous serez pour lui la mère respectée de vos enfants, la mère adoptive du mien, et, pour moi, une amie et une compagne. Que me répondez-vous ?

Madame Naper était toute pensive.

– Oh ! si cela était possible, murmura-t-elle, si j'étais libre !

– Si vous étiez libre, dit gravement le général, vous seriez ma femme.

– Mais je ne suis pas libre, répéta-t-elle du même ton.

– Vous êtes libre tout au moins d'accepter ce que je vous propose. Je ne nie pas que cela ne soit hardi, mais ce ne l'est qu'en apparence. Avec de la patience et de la prudence, notre bonheur, croyez-m'en, mon amie, j'y ai bien réfléchi, notre bonheur est entre nos mains. Ne voulez-vous donc rien tenter pour le rendre secret, durable et fort ?

– Oh si ! dit-elle avec une expression d'énergie et de tendresse. Mais réussirons-nous, mon ami ?

– Certes, reprit le général ; le seul obstacle qui puisse être sérieux, dans une telle situation, c'est une famille qui vous soit contraire. Or, moi, je n'en

ai pas, je n'ai que René, et René vous aime. Je vous réponds de lui.

– C'est presque fâcheux, dit-elle avec simplicité en regardant le général, que vous n'ayez aucune famille, et qu'on le sache. Si j'avais pu passer pour une de vos parentes éloignées, cela, je crois, aurait aplani bien des difficultés.

M. de Breslac parut frappé d'une idée subite.

– Pardieu ! s'écria-t-il, vous me faites penser à eux ; je les avais oubliés. Je n'avais que deux cousins, le mari et la femme, les Frédilly, qui sont morls, à huit jours de distance, dans une petite gentilhommière de la basse Bretagne, où ils vivaient aussi ignorés que s'ils n'eussent jamais existé. Je ne les ai connus que de nom, et, sans leur notaire qui m'a écrit, il y a un mois. Mais je vous ai parlé de cela ?

– Je crois me le rappeler.

– Ma chère Marguerite, c'est une inspiration merveilleuse que vous m'avez donnée là. Les Frédilly nous sauvent. Le notaire me demande si je ne veux pas vendre cette petite propriété dont j'hérite et qui, par l'ancien usage de la province, confère le nom de la terre à l'acheteur. Je ne l'eusse pas vendue ; mais je vous la vends à vous, et vous voilà, par beau et bon contrat, madame Naper de Frédilly, c'est-à-dire une parente de celle qui est morte et, par suite, une parente à moi.

– Une Frédilly, de nom ! fit madame Naper.

– Ba ! une Frédilly pour de vrai. A qui cela importe-t-il ? Et, si cela n'était pas suffisamment clair, en supposant que jamais quelqu'un s'avisât de s'en occuper, nous aurions été, jusqu'à présent, alliés sans le savoir. Voilà tout. C'est ce que vous direz à vos fils et ce que je dirai au mien.

Madame Naper, l'œil grand ouvert, un vague sourire sur les lèvres, semblait à la fois étourdie et joyeuse de ce que lui disait le général, mais en même temps à demi vaincue. Quant à M. de Breslac, il était tout pétulant d'entrain et de joie et ne voulait point laisser sa victoire inachevée.

– Est-ce fait ? lui dit-il gaiement.

Madame Naper se leva et tomba dans ses bras par un joli mouvement.

– Puisque vous le voulez, dit-elle, essayons.

Ils essayèrent en effet. Quelques jours plus tard madame Naper devint, par acte notarié, madame Naper de Frédilly. La bicoque qui lui apportait

cette distinction nobiliaire ne valait que quelques milliers de francs. Aussi l'accepta-t-elle sans scrupule des mains du général, comme don de joyeux avènement.

Les trois Naper furent excessivement flattés de s'appeler MM. de Frédilly ; mais leur mère leur recommanda de se borner, provisoirement du moins, à une satisfaction tout intérieure. Ils comprirent sa prudence par une analogie qu'elle leur offrit à méditer.

– Vous n'avez pu vous débarrasser de haute lutte, leur dit-elle, de ces vilains surnoms du Chacal, de la Fouine et du Hibou, qu'on vous avait donnés. Ils s'en sont cependant allés avec le temps, et on ne vous appelle plus guère ainsi que de souvenir. Il en sera de même de votre nom de Naper, pour peu que vous ne songiez pas à le répudier trop vite. Le monde où vous êtes destinés à vivre vous appellera Frédilly moins encore pour vous que pour lui.

Ils avaient très grande confiance en leur mère et la crurent. René parut peut-être un peu surpris de sa parenté improvisée avec les Naper, mais il n'y éleva point autrement d'objections, soit par insouciance, soit par réserve.

Quant à l'installation à l'hôtel de Breslac, elle se fit aux vacances, à l'époque où les Naper et René sortaient définitivement du collège. C'était un moment bien choisi. Il n'y avait plus à Paris aucune des relations du général. L'emménagement se fit bourgeoisement et sans bruit. Dans le quartier même et parmi les gens de l'hôtel, la présence des trois grands fils de madame Naper écarta toute médisance.

Ces trois gaillards bien endentés, déjà barbus, d'une musculature solide, empêchaient qu'on ne remarquât combien leur mère était encore jolie femme. Celle-ci, d'ailleurs, se fit un peu sévère, très simple de façons et de toilette. Elle vécut dans les premiers temps presque toujours chez elle avec ses fils. Ce fut René qui opéra un rapprochement, tout naturel du reste, entre son père et cette famille.

Son premier étonnement passé de se savoir allié aux Naper, il était enchanté de la détermination ou plutôt de la bonne action du général. Les Naper n'étaient pas riches, et il leur venait en aide. C'était bien à lui. Puis madame Naper avait toujours sur le jeune homme une grande influence de charme et de séduction. Il avait plaisir à vivre. auprès d'elle.

Grâce à lui, on se vit fréquemment aux heures de repas. Il y avait lieu de s'occuper de l'avenir des jeunes gens, et c'est à table que les causeries sont plus expansives et plus fécondes. Il fut décidé là qu'Antoine serait magistrat et Oscar médecin.

Quant à Léopold, on ne prit pour lui aucun parti ; car sa vocation n'était pas déclarée, ou plutôt il ne la déclarait pas. Mais il dut, à tout événement, faire son droit avec Antoine, tandis qu'Oscar suivrait les cours de l'École de médecine.

René ne dut rien faire. Sa santé, toujours délicate, l'empêchait d'être soldat. Il était un de ces esprits dont la paresse rêveuse ne s'ennuie jamais. Il aimait les arts, la belle vie élégante et aussi les joies intimes de la maison.

Au commencement de l'automne, la fusion entre les Breslac et les Naper était faite ou à peu près. On se réunissait presque chaque soir à la même table dans une intimité croissante. Un beau jour, avec une tyrannie douce, le général exigea que la marmite des Naper fût décidément renversée. La crémaillère se pendit toutefois chez M. de Breslac avec une solennité qui ne fut que patriarcale. Madame Naper, à qui l'on semblait faire un peu de violence, fut, ce soir-là, surtout pour le général, sa chère cousine Frédilly ! Les jeunes gens, arrivant du dehors, avaient apporté, avec les bruits de la journée, l'animation de leur âge.

Le repas, plus recherché qu'à l'ordinaire, avait des vins fins et des friandises à l'adresse de la cousine, qui était gourmande et qui ne s'en cacha pas. Le dîner fut exquis de toutes les façons pour les convives ; car cette pendaison de crémaillère réalisait les longues et secrètes espérances de chacun d'eux.

Le général, qui était l'objet des petits soins, du respect, de l'affection des Naper et de René ; qui avait en face de lui, à la place de la maîtresse de la maison, la ravissante femme qu'il idolâtrait et qui désormais lui appartiendrait sans conteste, le général ne se sentait pas d'aise. Il n'avait plus les incertitudes du passé et se croyait sûr de l'avenir.

La fausse famille était inaugurée.

V

LE MARQUIS DE L'ESTROLLES

La fausse famille était inaugurée, mais elle ne l'était qu'à huis clos. Il y avait maintenant à la produire au grand jour et à découvert. Madame Naper se chargea de cette besogne délicate et se fit fort, avec le temps, de la conduire à bonne fin.

Au commencement de l'hiver, le général invita les Haubert à dîner, sans les prévenir d'ailleurs de quoi que ce soit. En pareil cas, les explications préalables sont inutiles, le résultat obtenu est tout. Si ce résultat n'était pas heureux, le général était sûr que le colonel, qui lui devait indirectement sa nouvelle fortune, n'ébruiterait rien de fâcheux.

Il y avait grand intérêt à se concilier cette famille, qui était fort bien posée. Madame de Haubert était de ces mères d'un maintien élégant et sévère que l'on rencontre l'après-midi, accompagnées de leurs deux filles, réservées et gracieuses, dans les rues du faubourg Saint-Germain. Ce trio, que tout le monde a vu, a moins encore le parfum de l'aristocratie que celui de la bonne compagnie. Ce sont là, dans la haute acception du mot, des femmes bien élevées et sérieuses, qui ont la distinction et le charme de la vraie famille. Le colonel, moins bien qu'elles, avait cependant un assez grand air de soldat.

Le dîner fut d'une simplicité cordiale. Les trois Naper, qui n'étaient pas la fleur des pois, mais qui avaient une excellente tenue, y protégèrent leur mère. On n'est point une aventurière avec de si grands fils. D'ailleurs, madame Naper ne s'était point enlaidie, ce qui ne lui eût pas été possible ; mais elle s'était vieillie ou plutôt artistement voilée pour la circonstance.

Ses yeux étaient calmes et limpides, ses traits reposés, un peu tombants, son sourire aimable et facile. Sa conversation, sensée, avec quelques saillies, dénotait un esprit naturel, mais point façonné. Quoiqu'elle fût depuis plusieurs années à Paris à surveiller l'éducation de ses fils, il lui restait quelque chose de la femme très comme il faut qui a longtemps vécu en province.

Elle se fût mal appelée madame de Frédilly, mais elle était bien madame Naper de Frédilly, Le second nom atténuait pour elle, dans une mesure exacte, les proportions de l'autre. Ce n'était point une grande dame, mais il s'en fallait de si peu !

Quant à sa toilette, elle était dans le ton irréprochable de celle de madame de Haubert. Aussi, . * du premier coup d'œil, madame de, Haubert reconnut madame Naper pour une femme de sa caste. La victoire fut remportée d'avance là où la moindre erreur de coquetterie féminine eût tout compromis. A la fin de la soirée, cette victoire était devenue un triomphe.

Les Naper, un peu ternes, avaient été dans l'esprit complet de leur rôle. Ils avaient eu de respectueuses prévenances pour madame de Haubert, et s'étaient faits les complaisants satellites de René, qui s'était galamment occupé de mesdemoiselles Berthe et Honorine. Celles-ci, grâce à René, s'étaient amusées. Le général et le colonel s'étaient cloîtrés dans un coin à reparler gaiement de Bade et de la roulette.

Madame de Haubert et madame de Frédilly – elle fut pour ce seul moment-là madame de Frédilly – vinrent les y relancer et leur demander compte de cet aparté, qui devait cacher quelque mystère de leur récent voyage. A l'heure de se quitter, tout le monde fut d'accord pour se revoir ; les deux femmes se serrèrent la main en égales.

Ce grand résultat obtenu, on n'en voulut pas provisoirement de plus brillant. Il n'y eut point, de tout l'hiver, de réception proprement dite à l'hôtel de Breslac. Cela n'étonna point. Le général devenait un orateur au Sénat, était sans cesse consulté à la Guerre, pouvait à peine suffire à ses travaux.

De temps en temps, il donnait à un petit nombre de convives des dîners qui avaient une réputation gastronomique. C'étaient des dîners d'hommes, où madame Naper, que ne gênait pas la présence de madame de Haubert, osait avoir, jusqu'à un certain point, l'éclat de sa beauté et séduisait les hauts dignitaires et les ministres.

En rentrant au salon, où se trouvaient parfois les femmes et les filles de quelques-uns d'entre eux, madame Naper revêtait tout à coup, avec une nuance de dignité, une grâce avenante et polie qui n'étincelait plus, mais

qui rayonnait doucement. Ne les offusquant en rien, elle se conciliait les femmes après avoir conquis les hommes.

A ces soirées très réduites, il y avait toujours quelque célébrité du chant ou de la comédie. C'était là luxe de millionnaire, mais luxe exquis. Les femmes s'y affriandaient, comme les hommes aux dîners du général.

Cette sape, non point souterraine, mais à ciel ouvert, tout au contraire, et admirablement conduite, se continua pendant trois ans. Au bout de ces trois ans, madame de Frédilly eut droit de cité sur les deux bords de l'eau. Toutefois, comme il était impossible de ne point remarquer, en dépit de ses années, – elle ne pouvait guère avoir moins de quarante ans, – la saisissante beauté de cette femme et sa supériorité d'esprit, on ne fut point tout à fait sans soupçonner quelle pouvait être sa situation auprès du général. Mais on trouva un mot pour la pallier : elle était peut-être l'amie de M. de Breslac ; elle était surtout l'intendante de sa vie.

C'était à son influence qu'il devait le resplendissement de sa belle vieillesse. Elle le maintenait et sans doute l'assistait dans les efforts et les travaux auxquels il se livrait. Et, réellement, cela était. Cette astucieuse et jolie femme, poussant le héros à de glorieux succès, qui lui importaient moins que son amour pour elle, ne lui prodiguait point les délices de Capoue ou ne les lui permettait qu'à bon escient.

Trop sage pour devenir dans la pratique sa compagne morganatique, elle restait pour lui, en des heures secrètes et rapides, une enivrante maîtresse. Aussi, tout ensemble, il l'adorait, la craignait et la désirait. Naturellement, dans la grandeur et la confiance de son affection pour elle, il ne lui avait rien caché de sa vie antérieure et des cruels chagrins qui l'avaient agitée.

Il lui avait parlé de sa femme et de Jacques et ne s'était que momentanément assombri à ces souvenirs lointains. Le passé et l'avenir n'existaient plus pour lui ; il n'y avait que le présent, et dans ce présent il n'y avait plus que René, et, bien plus que René, elle, elle seule, sa chère Marguerite, à laquelle il appartenait tout entier.

Cependant, en ces confidences qu'il lui faisait, madame Naper avait pris contre lui-même le parti du général. Il n'avait jamais été trompé. Une jalouse fureur l'avait seule égaré. Jacques était mort, mais il était son fils. Et, qui sait ? peut-être était-il vivant ?

Tout ce qui touchait Jacques avait pour elle l'intérêt d'un roman. Elle se faisait redire la visite que l'employé de la préfecture avait faite au général, la mission dont cet homme s'était chargé, comment il avait évidemment reconnu, à la place de Jacques de Breslac, l'aventurier Michel. Oui, c'était un beau rêve que ce Michel eût fait.

Alors, elle s'occupait de ce Michel. Il avait persévéré dans son imposture, puisque plus tard il avait encore écrit au général. Et, dans ces lettres., il se prétendait riche. Quelque feinte sans doute. Elle tenait ces lettres, déjà toutes jaunies, dans sa main, cherchait d'après les caractères, d'après le style, à deviner ce qu'elles, contenaient. Elle n'y voyait pas la parole, le cri du cœur d'un fils. Et, s'il était riche, pourquoi n'était-il pas revenu ?

Ces lettres dataient de dix ans. Il y avait quinze ans qu'il avait disparu. Si Jacques ne fût pas mort, il fût revenu coûte que coûte. C'est ce qu'eût fait un fils ; tandis que l'imposteur se borne à des tentatives épistolaires qui peuvent lui donner le bénéfice immédiat de la liberté ou lui créer des ressources éventuelles pour l'avenir.

Oui, Jacques était bien mort, et cet aventurier, Michel, qui ne faisait plus parler de lui, l'était sans doute aussi. Et cependant, madame Naper demeurait pensive après ces entretiens, comme si elle eût prévu, pour la combattre, la réapparition de – Michel ou de Jacques.

Mais, s'il s'agissait de la comtesse de Breslac, elle la défendait toujours et absolument, avec des arguments qui ne variaient pas et n'étaient pas convaincants, avec une bonne foi qui concluait si aveuglément à l'innocence, qu'elle en devenait perfide. Le général n'avait pu être trompé ; la comtesse, par tout ce qu'il lui avait dit d'elle, était une femme sans tache. Quelles preuves avait-il, en somme ? Des lettres qu'il n'avait pas su lire, qu'il avait interprétées au gré de sa douleur et de sa colère.

M. de Breslac se brisait aux affirmations d'une inaltérable douceur que madame Naper formulait en faveur de la comtesse, tandis que ses yeux baissés et un imperceptible sourire semblaient démentir la sincérité de ses paroles. Il en vint à cette situation comique où Sganarelle est las d'être berné.

Jamais, par une sorte de pudeur conjugale, il n'avait montré à madame Naper les lettres qui compromettaient la comtesse. Un jour, il les lui jeta presque sur les genoux en lui disant :

– Tenez, lisez et jugez !

Cependant, avec un peu de honte, il lui avait tourné le dos et remontait au fond de la chambre. Il ne put donc voir le tressaillement qu'eut madame Naper en jetant les yeux sur l'écriture de ces lettres. La connaissait-elle donc ?

Elle parcourut avidement une ou deux pages, tressaillit plus fort, pâlit légèrement.

Le général, revenu sur ses pas, ne la regardait toujours point, continuait à se promener. La jeune femme s'était calmée, et, sauf un peu d'ironie qui se trahissait aux coins tombants de sa bouche, lisait tranquillement la correspondance que l'amoureux inconnu n'avait point signée.

– Qu'importe ! se disait-elle tout bas, tout cela est bien de lui, lui seul a pu le dire : mais il ne m'écrivait pas ainsi, à moi. Si je le revois jamais et s'il me tourmente, me voilà armée.

M. de Breslac, qui s'arrêta devant elle, lui vit remuer les lèvres.

– Eh bien ! fit-il, que dites-vous ?

– Je lis., répondit-elle.

Il attendit impatiemment qu'elle eût fini et répéta sa question.

– Mon ami, lui dit-elle gravement en lui tendant les lettres, je ne condamne ni n'absous votre femme. Je ne sais plus..., je ne dis rien.

Ce fut au tour du général de tressaillir. La blessure saignait toujours, et on venait d'y poser le doigt. Madame Naper se leva, marcha vers lui, et, d'une voix pleine d'harmonie et de noblesse :

– Laissons en paix les morts qui ont emporté leur secret dans la tombe.

Puis, plus doucement et plongeant avec caresse son regard dans le sien :

– Ingrat, est-ce qu'il ne vous suffit plus que je vous aime ?

Le général la prit fiévreusement dans ses bras et il ne fut plus désormais question entre eux de madame de Breslac.

Pendant ces trois années, madame Naper avait également pris peu à peu le gouvernement de la maison. Elle administrait déjà en partie la grande

fortune du général ; il était naturel qu'elle la dépensât. Elle le fit avec une admirable économie et avec une *maestria* superbe.

Sa domination s'imposa, tranchante et sans appel, aux serviteurs comme aux choses. Sa main fut à la fois lourde et légère. Elle frappa les fautes et récompensa les services. Il y eut péril et perte à ne pas être probe et fidèle, parce qu'il y eut de larges profits à l'être. On ne l'aima point, mais on lui fut dévoué, parce qu'on y trouva son intérêt. On la savait aussi toute-puissante.

D'ailleurs, elle avait l'entente innée du grand luxe ; elle connaissait ce qu'il lui faut, comme aux plantes exquises et rares des serres, d'engrais fécond et de chaleur. La prodigalité le tue, l'ordre, intelligent et rare, le vivifie et l'épanouit.

Le luxe de l'hôtel de Breslac devint célèbre. La table y fut sans rivale, et la correcte élégance des voitures et des attelages en fut citée comme une merveille. Le seul regret qu'on eût, que l'on témoignât parfois à madame de Frédilly, c'était que les magnificences intérieures de l'hôtel ne s'ouvrissent pas à de belles fêtes.

Madame de Frédilly avait alors d'aimables et vagues réponses pour les regrets qu'on lui exprimait, qui étaient des compliments et des désirs. Elle arguait, pour excuser le général, des incessants travaux de sa vie politique et militaire ; mais, en même temps, elle souriait. Le fait est qu'elle attendait.

Ses trois fils abordaient alors les carrières qu'ils s'étaient choisies. Oscar était reçu médecin. Léopold et Antoine, qui avaient fini leur droit, étaient avocats. Toutefois Oscar, qui n'eût été qu'un médecin sans clientèle, était attaché à la personne d'un illustre docteur, qui était aussi un chimiste remarquable et un maître en médecine légale. Cet aimable grand homme, qui ne se fût point autrement soucié d'Oscar, s'était pris à quelques sourires de madame Naper.

Antoine avait été nommé de prime-saut, par un ministre ami du général, substitut du procureur impérial dans une petite ville de Seine-et-Oise. C'était la résidence à Paris, où le jeune homme revenait chaque soir. Mais le rude et robuste Antoine justifiait déjà sa nomination en promettant d'être un magistrat d'une ambition âpre et zélée.

Quant à Léopold, il allait à son but, qu'il ne déclarait point encore, par un chemin détourné. Il était auditeur au conseil d'État. Il y avait en lui de l'homme politique occulte et du joli jeune homme. Sa vraie nature, disait son frère Oscar, à qui sa qualité de médecin permettait de s'exprimer ainsi, était de traiter les cas de conscience de la diplomatie. Pour cela, il était doué.

Léopold n'y contredisait pas, bien au contraire. Sa grande préoccupation, soit dans le monde, soit chez le général, était de se rencontrer avec le préfet de police et de lui faire sa cour. Cela lui réussit et, chose assez extraordinaire, sans que sa mère l'y aidât. Elle approuvait ses projets, n'avait point voulu s'en mêler. Elle avait peut-être, malgré elle, cette répugnance instinctive de la police, qu'ont les plus honnêtes gens.

Un soir, le préfet témoigna au général et à madame Naper le désir d'attacher Léopold à son cabinet.

Le général fit la grimace :

– Dans la police, alors ?

Le préfet se mit à rire.

– Eh bien, mon cher général ! et moi ?

– C'est pardieu vrai, s'écria cordialement le général en lui tendant la main. Prenez donc ce garçon-là, puisque tel est son goût !

Le préfet prit Léopold et n'eut point à s'en repentir. Le jeune homme, dès les premiers jours, montra les plus heureuses dispositions. Il avait le flair et la sagacité des voies souterraines. On eût dit qu'il chassait de race.

René, seul, continuait de ne rien faire. Il se livrait aux plaisirs de son âge avec une fougue extrême, presque maladive, et tombait ensuite dans une grande lassitude de corps et d'esprit. Il n'était ni très bien portant ni très heureux. Il avait fini par savoir ce que madame Naper était pour le général. Il conservait pour elle un reste d'attachement, mais il ne l'estimait plus.

De son côté, madame Naper, sans avoir ses effusions d'autrefois, se montrait envers lui d'une humeur toujours égale et prévenante.

A cette époque, le général fut nommé président du conseil d'avancement des officiers. C'était une haute distinction, car cette place est occupée d'ordinaire par un maréchal. C'était ce moment qu'avait attendu madame

Naper pour donner un plein essor à sa puissance mondaine. Elle pouvait désormais avoir un salon.

Elle savait à merveille qu'on ne viendrait d'abord que par ambition. Mais que d'ambitieux pour peu qu'on les retînt et qu'on leur versât l'espérance ! Et aussi que d'ambitieuses !

Et c'est vers elle, tôt ou tard, que les hommages se tourneraient. Les hommes verraient en elle, si elle s'y montrait favorable, la meilleure interprète de leurs désirs, et les femmes, dont les ongles roses ne pourraient rien contre la cuirasse du général, seraient bien forcées de faire amende honorable à ses pieds. Les mères, lui voyant de grands fils, la traiteraient en amie et en protectrice. Que de joies secrètes, que de jolis triomphes !

Elle avait depuis si longtemps et si bien préparé son terrain que tout lui réussit. Le général avait une réception par semaine. Ce ne fut point dans un salon officiel, mais dans un palais enchanté que l'on accourut. Les solliciteurs eux-mêmes s'y éprirent de jouissances et d'orgueil. Ceux qui étaient jeunes, hommes et femmes, menèrent de front, avec la danse et la galanterie, leurs ambitions diverses.

Les graves diplomates, les politiques soucieux, avaient un gai sourire dans cette belle demeure. Puis, en de courts instants, les mieux choisis, ceux où l'on se sentait heureux et confiant, on venait à madame Naper comme à la dispensatrice des faveurs que l'on rêvait. Ces faveurs, avec une grâce parfaite de séduction, elle les laissait entrevoir, les obtenait souvent, les promettait plus souvent encore. Nul ne s'en allait désespéré d'auprès d'elle, mais tous la quittaient enivrés de son charme et de sa beauté.

Le fait est qu'elle semblait épanouie de sève et de jeunesse. On l'eût prise pour une femme de trente ans. Elle en avait d'ailleurs l'audace de toilettes et d'allures, mais avec une bonhomie savante et redoutable qui désarmait ou effrayait toute critique. Puis, qu'aurait-on pu critiquer en elle ?

Au moral, elle ressemblait à une fée bienfaisante. Ses flatteurs, et pour cause, l'appelaient ainsi. Au physique, elle n'avait point de tare, si légère qu'elle fût. Sa poitrine et ses épaules étincelaient aux lumières ; son corps souple et rond, du plus voluptueux ressort, se dessinait de pied en cap sous son corsage et sous sa jupe.

Ses magnifiques cheveux, d'un blond fauve, se nouaient et se relevaient en torsades sur sa tête. Aucun diamant. Une rose entre les seins, une fleur dans la coiffure ; rien de plus.

Un jour, madame de Haubert se hasarda à lui dire :

– A quelle fontaine de Jouvence, ma chère, avez-vous donc puisé ce renouveau ?

Madame Naper de Frédilly regarda malicieusement cette honnête femme, qui n'avait peut-être connu que le devoir :

– Ma chère, lui répondit-elle, ma fontaine de Jouvence, c'est le bonheur !

Elle était, en effet, pleinement heureuse, même des sens. Il est vrai qu'en cela elle ne demandait rien à l'amour.' Ce n'est pas qu'elle n'eût pu lui demander beaucoup. Quelques hommes, la voyant si jolie, lui faisaient la cour. Les uns avaient peut-être une arrière-pensée d'ambition, les autres étaient enthousiastes et de bonne foi.

Elle ne se fâchait pas, accueillait bien ces soupirants, mais c'était tout. Depuis longtemps elle était trop au-dessus de ces puérilités pour y vouloir descendre encore. Elle était d'avis que les femmes, si victorieuses qu'elles soient dans les carrousels de l'amour, en payent le plus souvent les frais. Peut-être aussi avait-elle, en ce genre et à huis clos, un impôt qui lui était lourd à porter.

Non, ses sensations étaient d'un autre ordre, toutes de bien-être physique, de bonne chère et d'élégance. A ce point de vue, elle choyait amoureusement son corps, le nourrissait de gourmandises, le capitonnait d'un lit moelleux, de meubles où il s'enfonçait, le recouvrait de tissus souples, d'étoffes soyeuses, qui étaient une caresse.

Elle était de race féline. C'est par un ronron puissant, en étirant ses griffes et faisant le gros dos, qu'elle préludait à ses jouissances et s'y dodelinait, s'y installait ensuite. La bête ainsi délicatement repue, elle avait l'esprit très net et très vif, et assaisonnait d'orgueil et de volonté sa sensualité satisfaite.

Son avenir, à elle, la préoccupait sans cesse ; mais elle y marchait obstinément, sans secousses, avec une froideur résolue. Quand l'heure serait venue, elle épouserait le général et deviendrait comtesse de Breslac. Toutefois, René l'inquiétait ; il serait gênant alors et l'était déjà. N'était-il

pas l'héritier du général ? Que lui resterait-il, à elle, de cette fortune qu'elle s'était habituée à considérer comme la sienne ? Il faudrait aviser.

Mais cette échéance était loin encore et René était d'une faible santé. Il pouvait mourir ; tout arrive. Jusque-là, elle avait ses fils à pousser. Elle les pousserait. Ils lui étaient tout dévoués par intérêt et la reconnaissaient pour plus forte qu'eux. Elle était vraiment le chef de famille ; elle se servirait de ses fils.

Un matin qu'il déjeunait avec elle et René, le général lui dit :

– Ma chère amie, je n'ai plus pensé à vous parler d'une visite que j'ai reçue hier dans l'après-midi, pendant que vous étiez sortie. Je l'ai reçue pour moi, mais surtout pour vous ; car c'est à vous qu'on la faisait, en cérémonie.

– De quelle visite voulez-vous parler ? lui demanda-t-elle.

– C'est un très vieil ami à moi qui revient du bout du monde et qui voulait vous présenter sa nièce.

– Ah ! fit-elle, et quel est cet ami ?

– C'est le marquis de l'Estrolles, dit M. de Breslac.

Madame Naper eut un petit froncement de sourcils et sembla faire appel à sa mémoire.

– Je ne le connais pas, dit-elle.

– Cela n'a rien d'étonnant, reprit le général. Il y a bien quinze ou seize ans, sauf de très courts séjours qu'il y a faits par intervalles, que l'Estrolles a quitté la France. Et, quand je dis la France, je ferais mieux de dire l'Europe.

– Qu'est-il donc ?

– Un diplomate, qui a la spécialité des ambassades exotiques. Il a passé je ne sais combien d'années en Chine, au Brésil, et, en dernier lieu, sans être ambassadeur, au Mexique. Il y a rempli, – en même temps qu'aux États-Unis, une mission extraordinaire qui a duré trois ans.

– Et cette nièce qu'il nous amenait ?

– Ah ! c'est une belle et charmante personne, qu'il aime comme sa propre fille. Tu la verras, René, et tu auras plaisir à la voir.

– Je le veux bien, mon père, dit René en riant.

Madame Naper était une femme de précision qui, en toute chose, désirait savoir à quoi s'en tenir.

– Pourquoi l'aime-t-il comme sa fille ?

– Ah ! c'est son histoire, à lui, que vous me demandez. Je vais vous la dire en peu de mots. L'Estrolles a été autrefois, en 1830, ce que nous appelions un lion. Tu as entendu parler de ces animaux-là, René ?

– Oui, j'ai même beaucoup aimé Androclès et Néro.

– Ce n'est pas d'eux qu'il s'agit. Mais, à propos, comment vont-ils ? En as-tu des nouvelles ?

– Oui. Vous savez que j'ai envoyé Gourbi les voir.

– A Marseille ?

– A Marseille.

– Eh bien ?

– Gourbi m'a écrit. Ils l'ont reconnu et ont voulu le dévorer.

– Vieille rancune ! Alors, ils vont bien ?

– Oui, ils engraisent et ils vieillissent. Mais ils sont toujours très beaux.

– J'en reviens à ce que je disais, fit le général. Sais-tu – cette fois il s'agit des hommes – qui l'on appelait des lions en ce temps-là ?

– C'étaient les petits crevés d'aujourd'hui.

– C'étaient les grands crevés d'autrefois, mais crevés à coups d'épée, qu'ils recevaient pour de grandes dames et non pour des drôlesse, se ruinant en Mécènes ou en Alcibiades, mais non sur un coup de baccarat, et capables de boire, comme Bassompierre, à la santé de tous les cantons de la Suisse. Tiens, fit-il à son fils, en buvant à ces souvenirs un plein verre de madère, tiens, René, vous n'êtes que des pygmées auprès de ce que nous étions.

René se leva, prit la position du soldat sans armes et fit le salut militaire :

– Oui, mon général, dit-il gaiement.

– Gamin ! dit amicalement M. de Breslac à son fils. Je te disais donc que l'Estrolles était un lion de ce temps-là, mais avec un tempérament mélancolique. Nous l'appelions le Beau-Ténébreux. Il lui arriva je ne sais quelle aventure de femme, après laquelle il disparut. Quoique nous fussions très liés, je n'ai pu avoir son secret. Je l'ai revu de loin en loin, toujours fort à la hâte.

» Il arrivait à peine que déjà il était reparti. Cependant, sur le tard, il se maria. Cela ne lui réussit pas ; il perdit sa femme presque aussitôt. C'est alors, m'a-t-il dit, que son affection s'est reportée sur une jolie enfant qui était la fille de son frère. Après quelques années, ce frère étant mort, l'Estrolles prit sa nièce avec lui, l'emmena dans ses longs voyages, l'éleva et l'aima, ainsi que je vous le disais, comme si elle eût été sa propre fille.

» Elle le lui rend bien, et, par sa beauté et par son esprit, autant que j'ai pu en juger, elle lui fait honneur. Si tu m'en crois, René, tu tâcheras de lui plaire et qu'elle te plaise aussi, et tu en feras ta femme.

– Comme vous y allez, mon père ! Et le marquis ?

– Ce n'est pas l'Estrolles qui s'y opposera, car il m'en a presque touché quelques mots ; et, je viens de te le dire, ce ne sera pas moi. »

Il se tourna vers madame Naper comme pour la mettre de moitié dans son consentement :

– N'est-ce pas, ma chère amie ?

Le digne général n'imaginait pas que sa chère Marguerite pût voir le moindre obstacle à ce mariage.

En effet, elle n'en vit aucun.

– Si cela fait le bonheur de René, dit-elle gracieusement, vous avez raison.

– Et comment s'appelle ma fiancée ? demanda René en riant.

– Armande, dit le général ; un beau nom de fille quand il est bien porté, et il l'est bien par elle, je t'assure. Tu la verras.

– Et quand la verrai-je ? car voilà que j'ai hâte de la voir.

– Pas plus tard que ce soir. L'Estrolles, ma chère amie, dit-il à madame Naper, était désolé de ne pas vous avoir rencontrée et voulait vous faire, avec sa nièce, une seconde visite de cérémonie. Je lui ai dit que ce n'était pas la peine, que je l'invitais à notre réception de ce soir et que je vous le présenterais alors, ainsi qu'Armande.

– Vous avez bien fait, mon cher général.

C'était ce soir-là effectivement réception officielle chez M. de Breslac. Comme d'habitude, la fête était brillante et l'assistance nombreuse. Le général, à la porte du grand salon, recevait ses invités. Ceux-ci allaient ensuite saluer madame de Frédilly qui se tenait sur un canapé, près de la

cheminée, tout au fond de l'appartement ; c'était l'étiquette admise et consacrée.

Madame de Frédilly faisait asseoir, à tour de rôle, à côté d'elle et pendant quelques instants, si elle croyait devoir leur accorder cette faveur, les femmes et quelquefois aussi les hommes qui arrivaient. Quelques jeunes femmes, par un raffinement de flatterie, occupaient près d'elle de petites chaises basses. Elles formaient ainsi la cour d'honneur de la pseudo-générale.

Madame de Frédilly, ce soir-là, était extrêmement jolie, mais ne se ressemblait point tout à fait à – elle-même. Ses yeux, au lieu d'être un peu voilés par ses longs cils, s'ouvraient très grands et très clairs ; ses cheveux s'abaissaient sur le front et découvrant les tempes. Elle s'était mis, à gauche, au coin des lèvres, une mouche, qui donnait de la mutinerie à son sourire.

Ce sourire, qui cessait d'être coquet, était franc et très gai. Cette physionomie à l'évent, qu'elle n'avait jamais, la changeait assez pour que le général lui eût dit en plaisantant :

– Qu'avez-vous donc fait de madame Naper ? L'avez-vous escamotée ? Je ne la reconnais plus.

Cependant, en dépit de ce masque aimable et facile. elle était inquiète, un peu surexcitée, ne répondait point toujours à ce qu'on lui disait, et regardait involontairement vers l'entrée des salons. Elle entendit enfin l'huissier qui, d'une voix vibrante et bien timbrée, annonça :

– M. le marquis et mademoiselle de l'Estrolles !

A ce moment-là, elle porta son mouchoir à ses lèvres et le mordit.

Il se passa quelque chose d'inattendu. Mademoiselles d'Estrolles, au bras de son oncle, s'était à peine avancée de quelques pas dans la direction de madame de Frédilly, qu'il y eut un remous parmi les hommes. Ils se dérangeaient pour faire place à mademoiselles de d'Estrolles ; mais, d'un mouvement spontané, avec une curiosité vive, se formaient en une double haie qui ne lui livrait plus qu'un étroit passage. Il y avait en même temps un bruissement de voix confus, de surprise et d'admiration. Les femmes, dont les sièges étaient surélevés sur une plate-forme, se dressèrent debout pour mieux voir et dévisagèrent la nouvelle venue.

C'est que cette jeune fille, qu'on apercevait pour la première fois, était impérialement belle. Armande, vêtue de blanc, grande et svelte, portant haut la tête, avait une démarche gracieuse et fière. Ses traits purs et réguliers semblaient taillés par un merveilleux sculpteur dans un bloc de marbre. Bien que nuancés de rose par un peu d'émotion, ils restaient nobles et tranquilles.

Ses yeux et ses cheveux noirs servaient de saisissant contraste à la pâleur mate de son teint, à la neige de ses épaules et de ses bras. Mais les yeux avaient un feu limpide, et les cheveux abondants couronnaient d'une façon puissante un front intelligent et hardi. Le nez était droit, à narines frémissantes ; la bouche avait les lèvres larges et sincères, doucement appuyées l'une à l'autre. Le menton ne fuyait pas, comme à la plupart des femmes ; il était à l'aplomb des lèvres et asseyait bien le visage tout entier.

Cette jeune fille, en la splendeur de ses vingt ans, offrait la vivante image de la vaillance et de la bonté. Ces types, francs et d'une seule coulée, sont si rares dans une société pervertie et troublée, qu'ils étonnent à la fois le regard et la pensée. De là cet émoi qui accueillait mademoiselle de l'Estrolles à son apparition dans le monde.

Le marquis, lui, était mince et de haute taille. Ses cheveux, autrefois blonds, n'avaient pas entièrement blanchi. Ses yeux étaient d'un bleu pâle avec des lueurs soudaines d'énergie et de finesse. Il était, de toute sa personne, un diplomate et un gentilhomme.

Madame de Frédilly, seule, n'avait pu voir le marquis et mademoiselle de l'Estrolles. Le mouvement qui s'était produit les lui avait cachés ; mais ce mouvement avait cessé, et, maintenant, ils étaient en sa présence. Elle s'était levée pour les recevoir et les voyait venir en souriant. La beauté d'Armande l'avait frappée, mais elle était surtout préoccupée de M. de l'Estrolles. Celui-ci lui avait à peine adressé quelques mots de compliment, qu'il s'arrêta court. Malgré tout son empire sur lui-même il la regarda fixement, tressaillit, et, se penchant vers elle, ne put s'empêcher de murmurer :

– Vous ! Quoi ! c'est vous ?

Mademoiselle de l'Estrolles, qui achevait sa révérence, n'entendit point ce que disait son oncle ; elle s'aperçut toutefois qu'il était troublé, et se

troubla elle-même. Madame de Frédilly avait toujours son impassible et vague sourire. Le général, heureusement, arriva en ce moment. Il avait reçu de nouveaux hôtes, et n'avait pu suivre, aussitôt qu'il l'eût voulu, le marquis et sa nièce. D'ailleurs, il ne remarqua rien de ce qui se passait.

– Mon cher marquis et vous, mademoiselle, dit-il à M. de l'Estrolles et à Armande, permettez-moi de vous présenter à madame de Frédilly, ma parente et ma meilleure amie. Et vous, madame, laissez-moi vous présenter le marquis de l'Estrolles et mademoiselle de l'Estrolles, sa nièce

Puis, sans attendre de réponse, il prit gaiement le bras d'Armande.

– – Mon enfant, lui dit-il, nous allons faire ensemble le tour des salons et tout le monde enviera mon bonheur, et nous trouverons René, avec qui je veux vous faire faire connaissance.

Le marquis demeura seul avec madame de Frédilly. Il avait repris tout son calme.

– Madame, lui dit-il, je serais heureux que vous voulussiez bien me recevoir demain.

– Mais avec plaisir, monsieur le marquis, répondit-elle. Je vous attendrai à cinq heures.

Le lendemain, à cinq heures, madame Naper, seule dans son salon, attendait M. de l'Estrolles. Elle était assise sur un canapé, le buste droit, l'œil dur, la bouche hautaine et agitée d'un tremblement de colère, toute prête à lutter. On annonça le marquis. Elle le laissa venir jusqu'à elle, ne le salua point, et, brusquement, lui dit :

– Que me voulez-vous ?

Le marquis se plut à la regarder un moment avant de lui répondre.

– Ah ! fit-il avec amertume, j'aurais pu m'y tromper hier au soir ; mais, telle que vous voilà maintenant, vous êtes bien madame Jules.

En le voyant très calme, elle craignit qu'il ne fût plus fort qu'elle. Sa pose s'assouplit, ses traits se détendirent.

– Il eût mieux valu, lui répondit-elle d'une voix tranquille, que vous vous y fussiez trompé tout à fait hier au soir. J'avais fait pour cela ce qui m'était possible. Je vous croyais assez d'esprit ou de prudence pour ne point me reconnaître en madame de Frédilly.

– Je n’ai pas été le maître de mon premier mouvement, dit simplement M. de l’Estrolles.

– Eh bien, soit ! reprit-elle, je suis madame Jules. Après ?

Il s’était assis non loin d’elle, hésitait à parler. Une sorte de découragement et de tristesse le gagnait. Madame Jules s’en aperçut et s’en réjouit. Elle allait – du moins elle le croyait – dominer la situation.

– Je vous ai connue et revue en des circonstances diverses, madame, dit le marquis, mais toujours en lutte avec une destinée qui vous était contraire, et cependant n’acceptant rien de moi, parce que-vous vouliez me refuser obstinément ce que je vous demandais. Mais, si j’en juge par ce que je vois, par ce que j’ai pu savoir de vous, aujourd’hui, vous êtes heureuse.

– Aussi heureuse qu’une femme peut l’être.

– Le bonheur nous rend moins cruels dans nos résolutions, moins absolus dans nos projets. Cela n’est-il pas, Marguerite ?

Elle se dressa par un mouvement lent.

– Marguerite, avez-vous dit ?

– Oui, je vous appelais ainsi autrefois, pendant les quelques jours où vous m’avez aimé peut-être. Ce n’est pas moi qui vous ai abandonnée, vous le savez. Au nom de ce temps-là, je vous redemande ma fille.

– Elle est morte, monsieur, ne vous l’ai-je pas dit déjà à plusieurs reprises ?

– Ce n’est pas vrai, madame.

– Monsieur le marquis !

– Elle n’est pas morte. Si peu mère que vous soyez, vous ne le diriez pas, même après des années écoulées, avec cette voix indifférente et brève, avec ces yeux secs.

– Oh ! murmura-t-elle avec ennui.

– Et si elle n’est pas morte, elle est malheureuse ou fait le mal. Vous n’avez pu que l’abandonner ou la dresser aux embûches.

– Pardon, monsieur le marquis, fit alors madame Naper avec une douceur perfide, vous êtes vif, et je ne vois pas à quoi cette vivacité peut vous servir. Imitiez-moi plutôt, et restons polis vis-à-vis l’un de l’autre. Je suis, moi, de très bonne composition. Vous ne voulez pas que votre fille soit morte ? eh

bien, je vous l'accorde. Elle vit. Seulement, ainsi que tout à l'heure, je vous dirai : Après ?

– Je la veux.

– C'est une déclaration, ceci, ce n'est pas un argument.

M. de l'Estrolles jeta les yeux autour de lui, puis les reporta sur madame Naper. Celle-ci saisit sa pensée.

– Et vous n'avez plus même, dit-elle en souriant, la ressource de me l'acheter.

Le marquis se leva.

– Oh ! dit-il, vous êtes une infernale créature.

– Ceci, marquis, n'est pas une injure, c'est une phrase de roman. Et, comme cette phrase, dans les situations dramatiques, équivaut généralement à un aveu d'impuissance, je pense que vous allez vous retirer.

Elle se leva gracieusement, non sans un peu de fatigue. Elle était lasse de cet entretien ou tenait à le paraître.

M. de l'Estrolles se maîtrisa soudain.

– Je vous demande quelques instants encore, madame. Je me suis oublié. C'est ce qu'un diplomate ne devrait jamais faire. J'ai mon ultimatum à vous poser.

Madame Naper se rassit.

– A la bonne heure ! dit-elle, nous allons entrer dans les réalités.

– Si vous ne me rendez pas ma fille, je dirai au général qui vous êtes.

– Précisez, je vous prie.

– Je lui dirai que vous êtes une certaine madame Jules, femme d'un agent de police ; que j'ai été votre amant, et que, depuis, vous avez vécu d'aventures jusqu'au jour où vous êtes devenue sa maîtresse.

– Le général m'aime beaucoup ; vous lui ferez de la peine en lui disant cela. Mais il ne croira que ce que je voudrai qu'il croie.

– J'y souscris ; mais il y a une autre personne qui vous aime moins que le général et qui peut craindre, à beaucoup de points de vue, que vous ne vous fassiez un jour épouser par lui. J'apprendrai la vérité à René.

– Cela est plus grave et me gênera en effet ; je ne le nie pas.

Il y eut un léger silence que le marquis rompit en disant :

– Eh bien ?

– Mais, dit alors madame Naper, si vous faites cela, je ferai autre chose. Ce pauvre général, à ce qu’il m’a dit, n’a pas toujours été heureux dans son ménage.

– A ! fit seulement M. de l’Estrolles.

– A la mort de sa femme, il a trouvé toute une correspondance amoureuse adressée à la comtesse.

Le marquis ne savait rien de cela. Il devint si attentif, que cette extrême attention ressemblait à de l’anxiété.

– En outre, et par malheur, cette correspondance amoureuse lui donna des doutes sur la légitimité de la naissance de son fils aîné.

– De Jacques ! s’écria impétueusement et malgré lui le marquis.

– Comme vous prenez feu ! dit railleusement madame Naper. Oui, de Jacques, qui a été tué aux journées de Juin.

Madame Naper, avidement, interrogea de son regard celui de M. de l’Estrolles. Le marquis croyait-il, en effet, que Jacques eût été tué ou savait-il qu’il ne fût pas mort ? Mais le visage de M. de l’Estrolles accusait une tristesse vraie, recueillie, plongeant en quelque sorte dans le passé.

– Oui, fit-il gravement, il a été tué.

– Toutefois, cette correspondance n’était pas signée, de sorte que le général ne put savoir quel était l’homme qui avait porté atteinte à son honneur.

Là, elle fit une courte pause. M. de l’Estrolles attendait qu’elle continuât.

– Comme je suis la meilleure amie du général, il me montra, un jour, ces lettres adressées à la comtesse.

– Oh ! fit le marquis.

– Il eût mieux fait de s’abstenir, j’en conviens. Mais voyez comme cela se trouve : je reconnus tout de suite cette écriture, qui m’avait été familière. Cet homme, qui avait, fait la cour à la comtesse, que le général eût tué s’il l’eût connu et qu’il tuerait aujourd’hui, au bout de vingt ans, s’il le connaissait, c’était et c’est encore son meilleur ami ; c’est M. le marquis de l’Estrolles.

M. de l’Estrolles demeura impassible.

– Or, vous comprenez. Si vous disiez au général qui je suis, moi je lui dirais quel a été le secret correspondant de sa femme.

Le marquis ne répondit pas.

– Il ne s'ensuivrait qu'un duel, me diriez-vous, si vous me faisiez l'honneur de me répondre. Mais un duel avec un homme que vous aimez, avec le père de Jacques et de René, avec le mari de la comtesse ! Il vous est sacré à tous les titres, cet homme-là.

». Puis ce duel n'est pas votre affaire. Vous avez caressé la pensée de marier votre nièce à René. Le général me l'a dit. Quoique René doive être un jour immensément riche, vous êtes trop gentilhomme pour avoir vu dans ce mariage une question d'argent. C'est la suite simplement de l'amour singulier que vous portez à cette famille.

» Or, si vous tuiez le général, son fils n'épouserait pas votre nièce ; et, si vous étiez tué, votre nièce n'épouserait pas René. Tout cela est à considérer, et je suis sûre que nous voilà d'accord. Pour le moment du moins, nous ne parlerons ni l'un ni l'autre. »

M. de l'Estrolles se leva, et, sans dire un mot, salua madame Naper. Il la saluait parce qu'elle était femme ; mais il lui eût répugné de lui adresser la formule de politesse la plus banale.

– Décidément, je vous ai rendu muet, lui dit-elle. Je n'en voulais pas plus. Le silence est d'or, monsieur le marquis. Moi, je suis votre très humble servante.

Elle suivit M. de l'Estrolles des yeux, jusqu'à ce qu'il fût sorti.

– Il se taira, dit-elle alors ; mais c'est égal, le moment d'agir est venu, et le plus tôt sera le mieux.

VI

MÈRE ET FILLE

Le lendemain matin, aussitôt après son déjeuner, madame Naper sortit de chez elle, à pied, en toilette très simple et avec un voile assez épais sur le

visage. A quelque distance de l'hôtel, elle prit une voiture de place et se fit conduire au chemin de fer de Sceaux. Elle monta en wagon et descendit à Arcueil.

Là, après quelques minutes de marche, elle s'arrêta devant une grande maison blanche, que continuait un jardin soigneusement clos de murs élevés. C'était le couvent des Dames bénédictines. Elle sonna, se fit reconnaître de la sœur tourière et fut conduite au parloir. Un instant après, la supérieure arriva. Elle avait l'air fort agité et fort inquiet.

– Mon Dieu, madame, dit-elle à madame Naper, vous venez sans doute voir mademoiselle Éveline ?

– Oui, ma mère, répondit madame Naper.

– Il y a huit jours qu'elle n'est plus ici. Madame Naper ne s'alarma pas trop.

– Et qu'est-elle devenue ? demanda-t-elle.

– Ah ! je n'en sais rien, et c'est là ce qui me tourmente. Mais asseyez-vous, chère madame ; je vais vous raconter cela.

Elle approcha elle-même un fauteuil à sa visiteuse, qu'elle paraissait avoir en très haute estime.

– Vous savez, chère madame, dans quelles conditions vous nous aviez confié mademoiselle Éveline. Elle n'était que simple pensionnaire dans la maison et jouissait, par suite, malgré son âge et son état de fille, de tous les droits des pensionnaires. Elle pouvait sortir quand il lui plaisait, passer la journée dehors, et n'était astreinte qu'aux règles d'ordre du couvent, qui indiquent les heures de sortie et de rentrée. Peut-être, en cela, si vous me permettez de vous le dire, votre prudence a-t-elle été en défaut.

– Ma mère supérieure, répondit madame Naper, je vous ai dit dans quelles limites je m'intéressais à mademoiselle Éveline. C'est une jeune fille que j'ai trouvée flottant entre le bien et le mal, assez exaltée, manifestant, avec le désir du recueillement et de la retraite, celui d'entrer peut-être en religion.

» Je n'avais et ne voulais avoir d'autre droit sur elle que celui de favoriser ces intentions louables, et je m'en suis remise pour le reste à la Providence. Il paraîtrait, d'après ce que vous me dites, que la Providence

n'a permis à cette brebis à demi égarée de rentrer que momentanément au bercail.

– Oh ! fit la supérieure, ce n'est pas que nous n'ayons eu un moment d'espoir. Pendant quelques jours, mademoiselle Éveline a été presque édifiante. Malheureusement, cela n'a pas duré.

– Que s'est-il passé ?

– Rien d'apparent. Mais mademoiselle Éveline a reçu la visite d'une de ses amies, a-t-elle prétendu, qui, selon moi, lui a donné de mauvais conseils.

– Quelle sorte de femme était cette amie ?

– Une femme plus âgée qu'elle, très commune, haute en couleur. C'était, je crois, une vilaine femme. J'en ai fait l'observation à mademoiselle Éveline, et, sur son refus de cesser de la recevoir, j'ai donné l'ordre qu'on ne l'admît plus dans la maison.

– Et ce serait à l'instigation de cette femme qu'Éveline aurait quitté le couvent.

– Je le crains.

Madame Naper parut se recueillir un moment, puis elle se leva et dit avec assez de désinvolture à la supérieure :

– C'est un malheur, ma bonne mère, mais nous n'y pouvons rien.

– Le couvent priera pour elle, chère madame.

– Et moi aussi, fit madame Naper. Mais, ma mère, pardonnez-moi cette question, mademoiselle Éveline n'a-t-elle laissé aucune dette à la maison ?

– Aucune. Vous nous aviez payé sa pension pour un mois, et elle n'est restée ici que trois semaines.

– Cela est en sa faveur. Toutefois, ma mère, reprit madame Naper avec une humilité pleine de grâce dévote et en tendant une petite bourse à la supérieure, vous voudrez bien accepter cette faible offrande de vingt-cinq louis pour le couvent et pour ses pauvres.

La supérieure prit la bourse avec une dignité affectueuse.

– La maison et ses pauvres vous sont reconnaissants, chère madame, dit-elle.

– Ah ! fit madame Naper, Éveline ne vous a-t-elle pas dit le nom et la demeure de cette femme qui est venue la voir ?

– Oui, une fois. Cette femme s’appelle madame Bourgognon et demeure rue des Vinaigriers. Par exemple, je ne me rappelle pas le numéro.

– Merci, ma mère.

La supérieure et madame Naper prirent congé l’une de l’autre avec d’aimables sourires et de grandes révérences.

Madame Naper, une fois hors du couvent, regagna le chemin de fer et revint à Paris. Il n’était encore que trois heures de l’après-midi. Elle monta aussitôt dans une voiture et se fit conduire rue des Vinaigriers. Pendant le trajet, qui était long, elle mit le temps à profit et réfléchit. D’ailleurs, elle ne paraissait point mécontente de n’avoir pas trouvé Éveline. Elle se surprit même à dire :

– J’aime autant cela. Elle aurait pu être gênante avec ses idées de religiosité.

A l’entrée de la rue des Vinaigriers, elle fit arrêter sa voiture, la paya et la renvoya. Cette rue des Vinaigriers, derrière l’ancien boulevard du Crime et non loin du canal de l’Ourcq, est une des plus pauvres et des plus vilaines rues de Paris. C’est une double rangée de grandes maisons sordides, peuplées des plus humbles locataires.

A la plupart des fenêtres, du linge étendu sèche sur des cordes. A celles qui sont fermées, il y a sur les carreaux fêlés des taies en papier. Il s’agissait de savoir dans laquelle de ces maisons logeait madame Bourgognon.

Se rappelant ce que la supérieure lui avait dit de cette femme, commune et haute en couleur, madame Naper n’hésila pas et entra chez un liquoriste. Elle avait relevé son voile et avait l’air le plus tranquille.

– Pourriez-vous, monsieur, dit-elle au débitant, m’indiquer le numéro de la maison de madame Bourgognon ?

– C’est au 97, madame, répondit le marchand.

Elle avait donc été bien inspirée de s’adresser là.

– Je vous remercie, monsieur, dit-elle.

Et elle sortit aussi paisiblement qu’elle était entrée.

Arrivée au n° 97, madame Naper s’engagea dans une allée obscure où le sol était gluant et au bout de laquelle il y avait un escalier assez étroit. La loge du portier, un enfoncement dans le mur fermé par un vitrage, était à

l'entre-sol. La portière lui cria, sans quitter un pot-au-feu qu'elle surveillait, que madame Bourgognon demeurait au second étage, la porte à droite.

Madame Naper monta. Ce n'était point, au fond, une petite-maîtresse ; car, bien que l'odeur de cet escalier fût nauséabonde, elle ne respira pas son flacon de sels. La porte qu'on lui avait désignée était de sapin peint en rouge brun et il y pendait, en guise de cordon de sonnette, une corde éraillée, terminée par un pied de biche.

Madame Naper sonna, ni trop doucement, ni trop fort, en personne qui ne veut point qu'on l'éconduise.

Presque aussitôt, un pas traînant, mais point lourd, se fit entendre. C'était, à ne pas s'y tromper, celui d'une femme qui marchait dans des savates éculées.

La porte s'ouvrit, et, en effet, une femme parut. Cette femme, très sommairement vêtue d'une robe d'indienne à grandes manches, avait les pieds nus dans des pantoufles et les cheveux tout emmêlés. A peine eut-elle vu madame Naper, qu'elle s'écria joyeusement :

– Tiens, ma mère ! Et elle lui sauta au cou.

– Oui, Éveline, c'est moi, dit madame Naper.

De son côté, elle l'embrassa cordialement.

Elles entrèrent alors dans une grande pièce qui, avec un cabinet vitré sur la gauche, semblait former tout l'appartement.

Un feu ardent de charbon de terre y répandait une chaleur pesante. Cela expliquait la robe d'indienne, qui n'était pas de saison. Au milieu de la chambre, sur le plancher, il y avait un édredon, d'où Éveline s'était sans doute levée ; car il était affaissé et contourné. Près de l'édredon, il y avait un roman à couverture jaune et, tenant compagnie au roman, un petit verre à liqueur à demi plein.

Quoique le jour commençât à baisser, on distinguait l'ameublement banal de cette pièce : un grand lit défait, une commode chargée d'assiettes et de bouteilles, quelques chaises, une malle, des vêtements accrochés aux murs et une large bergère éventrée au coin de la cheminée.

D'un regard, madame Naper parcourut tout cela.

– Ah ça ! dit-elle à Éveline, tu es une singulière fille. Il y a quinze jours, je t'ai quittée au couvent d'Arcueil, sage et modeste, avec de belles ailes

blanches, comme un chérubin, et prête à entrer en religion, et, aujourd'hui, je te retrouve dépenaillée, dans un bouge. Chez qui sommes-nous, ici ?

– Chez madame Bourgognon.

– Je le sais bien ; mais quelle femme est-ce ?

– Ce qu'on peut dire de mieux d'elle, c'est qu'elle est marchande à la toilette.

– Tu loges chez elle ? Est-ce que tu n'as plus d'argent ?

– J'ai encore les derniers mille francs que vous m'avez donnés.

– Alors, quelle idée de vivre dans ce taudis avec une coureuse de bas étage ?

– Ah ! tenez, maman, le couvent m'a ennuyée. Je le rêvais avec toutes les Heurs de la Fête-Dieu, et nous sommes au mois de mars ; avec de beaux lévites, et il n'y a qu'un vieux prêtre cacochyme qui tremble devant la supérieure ; avec de saintes filles jetées par les douleurs de ce monde au pied de la croix, et il n'y a que des béguines. Les pensionnaires n'y sont que de vieilles femmes à catarrhe.

» J'y avais froid au corps et froid à l'âme. La Bourgognon était venue m'y voir. C'est une grosse commère réjouie, qui s'est vite aperçue que je n'étais pas heureuse et qui m'a conseillé tout net de planter là le couvent et de venir avec elle. Elle m'a dit qu'elle me tirerait les cartes, qu'elle me cuisinerait de bons petits dîners fins et que nous irions au spectacle avec des billets d'acteur. Le contraste de cette existence-là avec celle que je menais m'a semblé devoir être si drôle et si amusant que j'ai accepté.

– Et t'es-tu amusée, au moins ?

– Les trois premiers jours ; mais maintenant je m'ennuie ; aussi, pour me distraire, je ne m'habille plus, je lis des romans et je crois que je prends goût à un certain curaçao que la Bourgognon m'a choisi elle-même chez le liquoriste, et qu'elle m'a recommandé.

– Est-ce qu'il est vraiment bon ?

– Mais oui.

– Donne-m'en !

Pendant qu'Éveline préparait les verres, madame Naper fronçait légèrement les sourcils. Ce qu'elle voyait ne lui convenait sans doute pas de tout point. Cependant, quand Éveline revint, elle lui sourit.

– A ta santé ! lui dit-elle.

– A la vôtre, maman !

– Et maintenant, dit madame Naper, en la prenant par la main, viens près de la fenêtre.

– Pour quoi faire ?

– Pour que je te voie tout à mon aise.

Éveline sourit et se prêta complaisamment au désir de sa mère.

Le premier soin de madame Naper fut de lui soulever ses cheveux, qui la cachaient un peu. Ils étaient d'un blond pâle, très doux et très fins, plantés un peu bas, à profusion. Les tempes ainsi découvertes, fraîches et pures, agrandirent le front, qui, dans sa petitesse, légèrement bombé, avait des proportions exquises.

Les yeux bleus, avec une apparence enfantine, étonnée, avaient toutefois, en se concentrant, des reflets nets, absolus, qui se striaient de vert. Ils étaient alors inquiétants et charmants.

L'âme s'y montrait, non plus indécise, mais comme frappée d'un vertige d'amour ou de passion. Le nez se recourbait, frémissant et mobile. La bouche, d'une délicatesse sensuelle, s'infléchissait aux coins, s'y terminait à des fossettes roses.

Quant au corps d'Éveline, il s'accusait sous son vêtement en des contours d'une fierté juvénile, pareils à ceux d'une statue de Praxitèle, à demi courtisane, à demi déesse.

– Quand je pense, fit lentement madame Naper, qu'étant toute petite fille, tu me ressemblais. Je m'imaginais alors que tu serais, plus tard, mon vivant portrait. Cela n'est pas.

– Vous êtes plus belle que moi, ma mère, dit Éveline.

– Non ; ma beauté, si séduisante, et je la connais bien, si dangereuse qu'elle ait été ou qu'elle soit encore, peut cependant se classer et se définir. La tienne est troublante, avec l'étrangeté d'un rêve. Il vaut mieux, d'ailleurs, que tu ne me ressembles pas.

– Pourquoi ?

– Pour ce que nous avons à faire. Je te le dirai. Elle se remit à la considérer.

– Et, malgré l'existence bizarre que tu mènes, comme tu restes jolie !

– Mais, maman, dit naïvement Éveline, je ne me fatigue pas. Grâce à vous, je n'ai point de soucis matériels. Je vais où le hasard m'appelle, de branche en branche, comme un oiseau. C'est presque vous qui avez voulu que je vécusse ainsi. Si vous m'aviez gardée près de vous, j'aurais peut-être été tout autre.

– Cela ne se pouvait pas, je te le répète.

– Oui ; mais j'ai trop été livrée à moi-même. Souvent je m'ennuie ou je m'attriste, et la tristesse et l'ennui sont pour moi de mauvais conseillers. Ils m'entraînent plus loin que je ne veux. Je crois vraiment que je suis alors un peu folle. Il y a quelque chose qui me pousse au mal, à nuire aux autres, plus encore à moi-même. Je vais au danger, à l'inconnu, à la souffrance. Tenez, par exemple, ces deux hommes qui ont été mes amants.

Elle s'arrêta, non par émotion ni par pudeur, mais pour préciser ce qu'elle allait dire.

– Je dis mes amants, bien qu'ils l'aient été sans que je les aimasse : je ne sais pas ce que c'est qu'aimer. – Eh bien ! ces deux hommes, j'avais le furieux désir de les pousser, et moi avec eux, à quelque abîme. Lequel ? Je ne savais pas. Il eût fallu qu'on me dirigeât. Je crois que je vous ai déjà dit cela, mais moins franchement qu'aujourd'hui. Vous n'avez pas paru ou vous n'avez point voulu me comprendre.

– Et, en effet, je ne t'ai pas comprise. J'ai pensé que Lu marchais à quelque but d'amour ou de fortune, et, sachant bien que je ne t'arrêterais pas, je t'ai laissée faire. Mais je savais d'avance, pour toi, le résultat de ces équipées-là.

– Comment le saviez-vous ?

– Parce que les femmes comme nous, Éveline, à demi déclassées, quand elles n'ont que leurs vingt ans, leur cœur et leur beauté, n'arrivent à rien.

– Vous, cependant, ma mère, vous êtes arrivée à la fortune et à la puissance que vous poursuiviez.

– A quarante ans, ma chère, et après vingt ans de lutte. Et encore cela est-il si précaire et si loin du but définitif auquel je veux atteindre, qu'il me faut aujourd'hui tenter de nouveaux efforts, et les plus grands. Voyons, fit-elle d'un ton bref, causons de cela ; car, aussi bien, c'est pour cela que je viens te voir.

– Ah ! s’écria joyeusement Éveline, enfin !

– Tu attendais donc ce moment-là avec impatience ?

– Oui ; car je vais cesser de m’agiter, de me débattre dans le vide. Je vais me dépenser en quelque chose.

– Eh bien, assieds-toi près de moi et causons.

De rouge qu’il était, le feu du charbon de terre était devenu sombre et s’était presque éteint. On s’apercevait, alors, que, dans cette pièce si chaude peu de temps auparavant, le vent, par les fissures des murs et par l’entrebâillement des châssis des fenêtres, avait ses grandes et petites entrées.

Madame Naper se serra dans sa pelisse de fourrure et se plaça dans la bergère, Éveline remit dans la cheminée de pleines pelletées de charbon, puis elle roula en boule l’édredon étendu par la chambre, s’en fit un pouf, et s’assit dessus aux pieds de sa mère. Elle s’appuya des deux coudes aux genoux de madame Naper, joignit les mains, renversa un peu la tête en arrière, et, dans cette pose familière et caressante, se disposa à écouter.

Si différente des autres mères que fût la sienne, elle avait pour elle une affection qui se fondait sur une admiration de sa beauté, sur un respect tout particulier de sa force d’esprit et de caractère. Madame Naper était à ses yeux la femme forte d’un Évangile tout féminin. D’ailleurs, elle avait, avec une autre âme plus lumineuse ou plus obscure, le sang de ses instincts et de ses convoitises.

Madame Naper, la voyant ainsi, lui lissa les cheveux de ses doigts et lui sourit :

– Ma petite fille, lui dit-elle, il faut que tu te fasses remarquer d’un jeune homme sur le compte duquel je vais te renseigner.

– A ! fit Éveline attentive.

– Il a vingt-trois ans, il est d’une haute naissance, très à la mode, très bien de son visage et de sa personne, mais d’une santé assez délicate. J’irai même plus loin. Je ne serais point étonnée qu’il fût ou plutôt qu’il devint poitrinaire. Tu comprends que je dois tout te dire.

» Voilà pour le physique. Pour le moral, c’est un garçon romanesque, sentimental et rêveur. Il a besoin de se croire aimé, plus encore que de l’être. C’est une nuance que tu dois saisir.

» Il y a là matière à la plus rouée et à la plus exquise comédie que nous puissions jouer, nous autres femmes. Nous nous y réservons pour ne nous préoccuper que des émotions et aussi des sensations de notre public. Notre public, c'est cet homme-là tout seul, très capable de nous apprécier, mais, en même temps, de nous échapper. Tu m'as bien suivie ?

– Parfaitement, ma mère.

– Et maintenant je vais te dire le nom de ce jeune homme.

Elle le tint un moment en suspens sur ses lèvres.

– Il s'appelle. René de Breslac.

– Le fils du général ! s'écria Éveline, de votre.

Elle s'arrêta. Il y a des mots qui, même entre une telle mère et une telle fille, sont difficiles à prononcer.

Mais madame Naper sourit.

– Oui, dit-elle, lui-même.

– Ah ! reprit Éveline, je comprends à présent pourquoi il vaut mieux que je ne vous ressemble pas.

– Sans doute. Il me connaît et me voit trop pour s'éprendre d'une femme qui aurait mon genre de charme et de beauté. Je lui plaisais beaucoup autrefois sans qu'il s'en doutât ; mais, aujourd'hui, il n'est pas loin de me haïr.

– Parce qu'il vous redoute ?

– Non, car c'est à peine s'il soupçonne mes projets d'avenir, et, s'il les savait, cela lui serait presque égal. Il a un autre motif, plus sérieux pour lui : je lui ai pris l'affection de son père.

– Il n'a donc point d'amour de femme qui lui en tienne lieu ?

– Non, il a eu jusqu'ici la vie des jeunes gens riches. Il ne s'est occupé que de créatures. En ce moment, il est vrai, on veut lui donner pour femme une jeune fille d'une admirable beauté, et d'un cœur vaillant, d'une grande intelligence.

– Vous lui rendez justice, à cette jeune fille ? dit Éveline étonnée.

– Il faut toujours, à part soi, rendre justice à ses adversaires. Les mesurer à leur taille, c'est se préparer à les mieux abattre. Or, comme il ne nous convient pas que René devienne amoureux de cette femme, il faut qu'il le soit de toi.

– Beaucoup ?

Madame Naper regarda sa fille, et, d'une voix lente, un peu voilée, de façon à lui faire entrevoir qu'il y avait dans sa pensée quelque chose au delà des mois qu'elle prononçait, elle lui dit :

– Il doit t'aimer à ne vivre que pour toi, à ne respirer que par tes caresses.

– Jusqu'à ce qu'il en meure ? dit Éveline en riant.

Madame Naper ne rit pas.

« Oh !. » fit-elle seulement sans donner à cette exclamation de signification précise.

Éveline paraissait en train de gaieté.

– Et, continua-t-elle, s'il allait m'aimer au point de vouloir m'épouser, moi ?

– Ce n'est pas à cela que tu dois tendre. Il ne nous convient pas que René se marie jamais. D'ailleurs, avec toi, c'est une idée qu'il n'aurait point.

– Et pourquoi ?

– Parce qu'il est vicomte de Breslac, et que tu n'es que mademoiselle Éveline. Sa fierté se révolta.

– Je serais avant tout, dit-elle vivement, la femme qu'il aimerait.

– Oui, mais avec deux aventures dans ton passé qui refroidiraient cet amour, ou, tout au moins, empêcheraient ce mariage.

– Et comment les saurait-il ! Qui les lui dirait ?

– Moi, mon enfant, fit doucement madame Naper.

Éveline ne s'irrita point. Elle eut un mouvement de stupeur.

– Ma chérie, reprit madame Naper avec une affectueuse tranquillité, il ne me semble pas que tu comprennes bien ce qu'est, ce que doit être une famille comme la nôtre. Réfléchis qu'elle est partie de rien et qu'elle veut arriver à tout. Or cela ne lui est possible qu'à la condition de rester absolument unie.

» Tant que tu marcheras avec nous, comme c'est ton intérêt, nous serons tes meilleurs soutiens ; mais, si tu entravais nos projets, nous deviendrions, moi la première, tes plus implacables adversaires. Et tu succomberais comme sucomberait chacun de nous, s'il avait les autres contre lui. Tiens-toi donc tranquille, et, comme tes frères, laisse-toi guider par moi.

Elle s'arrêta, mais évidemment elle n'avait pas tout dit. Elle s'était assombrie et, les yeux baissés, réfléchissait.

– Nous sommes encore si loin du but ! reprit-elle. Il y a quelques jours à peine, je croyais y marcher sans obstacle. Mais les difficultés viennent : cette Armande, dont tu dois triompher, ce marquis de l'Estrolles, qui m'est un ennemi personnel à moi. Il peut arriver bien autre chose encore – elle songeait à Jacques – ... des gens qu'on n'attend pas.

» Il va falloir que je sois sur la brèche à tout moment. Dans deux ou trois ans, j'eusse épousé le général. Tout cela prenait fin. Mais ces luttes nouvelles peuvent avoir leur influence funeste. Le général peut mourir. Et alors nous retombons du haut de nos espérances et de nos ambitions dans je ne sais quoi de précaire, d'indécis, de ridi— cule.

» Tiens, Éveline, continua-t-elle avec un découragement brusque, réel ou simulé, je retire ce que je t'ai dit tout à l'heure. Fais-toi épouser de René, si tu peux. Ce n'est pas moi qui t'en empêcherai.

Elle se leva, et, très à la hâte, parut se disposer à partir.

Éveline aussi était debout, un peu pâle, très résolue.

– Ma mère, dit-elle, vous savez bien que je vous aime, et que, si vous comptez sur moi, je ne vous trahirai pas. Ce que vous voudrez que je fasse de René de Breslac, je le ferai.

– Vrai ? s'écria madame Naper.

– Certes ! dit Éveline avec un haussement d'épaules.

– Eh bien, fais-toi d'abord aimer de lui. Le reste viendra en son temps ; je te le dirai.

– Dans combien de temps voulez-vous qu'il soit amoureux de moi ?

– Le plus tôt possible.

– Je vous demande trois mois, dit Éveline ; mais, ajouta-t-elle en souriant, je me mettrai à l'œuvre dès demain.

– Et tu me tiendras au courant ? fit curieusement madame Naper.

– C'est René qui vous tiendra au courant, répondit Éveline. Ne le voyez-vous pas tous les soirs ?

– Oui.

– Vous n'aurez qu'à le regarder avec un peu de soin. Vous saurez vite ce qui se sera passé.

- Tu as raison.
 - D’ailleurs, je vous donnerai de mes nouvelles.
 - C’est cela. A propos, il te faut de l’argent. Je t’en ai apporté.
- Elle tira de sa poche un petit portefeuille.
- Il y a là dix mille francs. Est-ce assez ?
 - Pour mon entrée en campagne, oui.
 - Alors, je te dis au revoir, car il est tard. Bonne chance !
 - Je l’espère bien.

La mère et la fille s’embrassèrent tendrement en amies et se serrèrent la main en camarades. Puis madame Naper sortit.

– A ! dit alors Éveline, je vais enfin pouvoir leur montrer ce que je sais faire.

VII

LES AMOURS DE RENÉ

Le marquis de l’Estrolles, dans son entrevue avec madame Naper, n’avait plus prononcé un seul mot dès qu’il s’était agi de la comtesse de Breslac. Il eût regardé comme une profanation de compromettre, avec une pareille femme, le souvenir de cette Juliette d’Entraigues qu’il avait tant aimée. Il ne pouvait se dissimuler toutefois qu’il avait été battu par l’aventurière. Elle lui avait refusé de lui rendre sa fille et le tenait en échec par un secret redoutable, dont le hasard l’avait rendue maîtresse et qu’il eût tremblé de voir divulguer.

M. de l’Estrolles se demandait pourquoi dès à présent madame Naper de Frédilly, acceptée pour telle, et profitant de la situation qu’elle avait su se créer, n’épousait pas le général. Peut-être pensait-elle que ce fût trop tôt. Peut-être aussi son premier mari, l’honorable M. Jules, n’avait-il fait que

disparaître et n'était-elle point veuve. Quant à Éveline, il ne s'expliquait pas l'obstination mise à ne pas la lui rendre. A quoi la réservait-on ?

Maintenant qu'allait-il faire ? S'attaquer à madame Naper ? Ces fanges à remuer, cette lutte sourde à engager l'effrayaient un peu, lui répugnaient surtout. Qu'avait-il besoin d'affronter ces hasards ? N'avait-il pas Armande ? Il avait fini par l'aimer comme sa fille. Elle était aussi bonne que belle et le chérissait comme son père. A quoi bon rechercher Éveline, qu'il n'avait jamais connue et qui peut-être, avec une mère comme la sienne, avait été vouée au vice autant qu'au malheur ?

Pourquoi vouloir enfin qu'Armande épousât René ? Elle était assez riche par elle-même et par lui pour qu'une fortune, si grande qu'elle pût être, ne lui fût point un appât. Elle trouverait sans peine un autre mari que le vicomte de Breslac. Allons, la prudence avait parlé. C'est elle qu'il fallait écouter. M, de l'Estrolles ne s'occuperait plus ni des Naper ni des Breslac.

Pendant quelques jours, en effet, il ne songea plus à eux ou n'y voulut plus songer. Mais alors d'autres considérations se présentèrent à lui et l'agitèrent. N'avait-il pas vis-à-vis du général et de René un devoir d'honnête homme à remplir ? Ni l'un ni l'autre ne connaissaient madame Naper pour ce qu'elle était, tandis qu'il savait tout ce dont elle était capable.

N'avait-il pas à la déjouer, à l'empêcher de dépouiller René ? Si ce faible et charmant jeune homme, à qui le bonheur et les affections de la famille rendraient la santé, pouvait être sauvé, n'était-ce point par Armande ? Ainsi, malgré lui, il en revenait à ce mariage, dans lequel il avait entrevu le repos et la joie de sa vieillesse.

Un dernier sentiment, tout personnel, le sollicitait aussi. Le diplomate, dont la carrière était terminée, se réveillait à ces intrigues. Il aurait à y employer toute la sagacité et toute la fermeté de son esprit. Nul adversaire n'était plus redoutable et, par suite, plus intéressant, que celui qu'il se choisissait. Madame Naper et lui, ayant le secret l'un de l'autre, étaient également armés.

Toutefois, elle avait de plus ses fils, qui lui seraient un conseil et un appui et, le cas échéant, des complices ; car sa cause était la leur. En revanche, il avait pour alliées inconscientes Armande et sa beauté. La partie pouvait se jouer, à la condition de n'y rien précipiter, de la conduire pas à pas. Il y

avait enfin les incidents imprévus qui surgissent contre les aventuriers des ténèbres mêmes où ceux-ci s'enveloppent, tandis qu'ils ne se produisent guère au détriment des honnêtes gens, dont la vie s'est passée au grand jour.

Il résulta de ces réflexions diverses que le marquis de l'Estrolles retourna, en y conduisant sa – nièce, chez le général et chez madame Naper. Aller chez l'un, c'était aller chez l'autre, et il n'y avait point de distinction à faire à cet égard. Aussi, le marquis n'en fit-il pas. Ils se revirent, d'ailleurs, madame Naper et lui, comme si rien ne s'était passé entre eux. Madame Naper, néanmoins, tint à être surtout acceptée par lui comme madame de Frédilly, et M. de l'Estrolles, avec courtoisie, accéda à ce désir.

Il s'aperçut qu'elle n'avait point mis le général en garde contre lui ; car M. de Breslac fut le premier à se plaindre de ces quelques jours où ils ne s'étaient point vus. Quant à madame Naper, elle fit à Armande le plus gracieux accueil, quoique avec la plus parfaite réserve et sans forcer en rien son intimité et sa confiance.

Mademoiselle de l'Estrolles lui en sut gré. En peu de temps, les relations entre les deux familles devinrent intimes ; mais, précisément à cause de cela, les projets de mariage ne se brusquèrent point et se trouvèrent tout naturellement ajournés à l'époque où les jeunes gens seraient sûrs de se convenir.

Cette mesure, si sage et si convenable, avait été imposée par madame de Frédilly, dans l'intérêt même d'Armande, à l'impatience du général et du marquis. M. de l'Estrolles y avait aussitôt souscrit et ne s'en était point étonné. Il ne pouvait s'attendre, en effet, à ce que madame Naper prit par la main les deux fiancés pour les conduire à l'autel.

Cette mesure de prudence eut un corollaire qui lui plut moins. Toujours dans l'intérêt d'Armande, et d'après le conseil de madame Naper, il fut admis qu'on n'ébruiterait que le moins possible le futur mariage. Ce fut donc surtout à huis-clos que René fit sa cour à mademoiselle de l'Estrolles. Armande et René, en ce qui les concernait, n'avaient fait aucune objection à la façon dont on disposait d'eux. Ce mariage, loin de leur déplaire, leur convenait. René, libre de cœur, admirait Armande pour sa beauté, l'aimait pour sa grâce et pour sa bonté, avait d'elle un respect, vague pour sa force de caractère et sa virilité d'esprit.

La jeune fille s'intéressait à René. Son organisation poétique et tendre, les fugues de son imagination, ses élans nobles, ses découragements même l'attiraient et la captivaient. L'envie la prenait de mettre dans sa véritable voie d'efforts généreux et féconds cette âme vacillante et sensible. Sa protection juvénile, qu'il semblait accepter, s'exerçait déjà sur lui, et elle en était fière.

Un soir, – il y avait un mois que René faisait la cour à mademoiselle de l'Estrolles, – le marquis dit à madame Naper :

– Eh ! mais, ce mariage marche assez bien !

– Oui, répondit-elle ; mais ce n'est pas tout à fait de l'amour.

Elle commençait, au fond, à être très inquiète. Ce n'était pas de l'amour, mais ce pouvait en devenir. Même sans cela, les jeunes gens pouvaient tout d'un coup se décider à s'épouser. C'eût été sans remède. Que faisait donc Éveline ? – Madame Naper l'ignorait et s'impatientait de ne pas le savoir. Sa fille ne lui avait pas écrit.

Quant à se mettre à sa recherche, madame Naper ne le voulait point. Ses excitations ou ses conseils à Éveline n'eussent servi de rien. Une pareille fille, une fois sur une piste, agit par elle-même. La guider, c'eût été l'entraver. Chaque soir, avec anxiété, madame Naper – examinait le visage ou l'attitude de René, et n'y voyait rien qui pût lui donner quelque espoir.

Tout au contraire, la tranquillité d'esprit, la sérénité du cœur, les joies calmes et confiantes qu'il goûtait, donnaient à la physionomie de René une expression reposée, heureuse, à travers laquelle transparaissaient le bien-être et la santé du corps. Il se portait déjà mieux.

Sa fausse et cruelle belle-mère en concevait autant de colère que d'effroi. Cependant, un jour, il lui sembla légèrement préoccupé. Deux ou trois fois, pendant le dîner, il ne répondit pas à ce qu'on lui disait. Cela disparut. René eut même plus d'entrain que d'ordinaire. Ce qui ne lui arrivait guère, il plaisanta les Naper, surtout Antoine, qui se fit complaisamment son plastron.

Durant le restant de la soirée, "madame Naper remarqua de sa part une assiduité plus tendre auprès d'Armande. Mais, par moments, quand la jeune fille ne s'en apercevait pas, il la regardait avec une attention claire et

profonde, comme s'il eût cherché à se rendre un compte exact de sa beauté et d'elle-même.

Madame Naper ne se trompait-elle pas ? C'étaient là de si légers indices, que, dans son impatience et son désir, elle avait pu se les créer. Elle dormit mal. Elle eut le réveil le plus agréable. On lui apporta une lettre d'Éveline qui ne contenait que ces deux mots :

« Eh bien ? »

Ces deux mots, c'était la confirmation de ce qu'elle avait cru voir, de ce qu'elle avait bien vu. Donc, Éveline était à l'œuvre.

Dans le mois qui suivit, la préoccupation de René s'accusa, et, en même temps, on eût pu remarquer chez lui un parti pris de la vaincre. Il n'avait rien changé à ses habitudes et ne devait se rencontrer avec Éveline qu'en des heures rapides. Il était nerveux, tourmenté, avait des absences d'esprit et aussi de certaines extases de traits.

Certes, à ces moments-là, sa pensée était près d'Éveline, voyageait sur les ailes de la fantaisie et du rêve. Cela durait peu. Il se ressaisissait, parfois en rougissant, s'il arrivait que les regards d'Armande fussent fixés sur lui. La belle et fière jeune fille restait la même, ne témoignait pas qu'elle interprêtât contre lui les distractions de René.

Le soir, on eût dit qu'il se réfugiait près d'elle. Il causait avec Armande plus affectueusement, plus sérieusement qu'il ne l'avait jamais fait, sans gaieté toutefois, sans espérances mises en commun. Il ne semblait plus qu'elle fût sa fiancée ; il n'y avait entre eux que de très rares allusions à leur mariage. Il eût causé ainsi avec une sœur qui lui eût été chère, avec une amie à qui il eût demandé des conseils.

En supposant que mademoiselle de l'Estrolles se fût doutée de ce qui se passait, elle aurait pu, si elle l'avait voulu, amener René à des demi-confidences. Par contre, son affection pour René se mélangea d'indulgence, d'un peu de dédain. Elle sentait vaguement qu'il n'était plus à elle et ne voulait pas s'en émouvoir. En souffrait-elle ? non ; elle s'en attristait seulement. Sa beauté, que la moindre joie éclairait d'un vivant et radieux sourire, n'en gardait pas moins, plus correcte, mais plus froide aussi, la pureté de ses lignes.

Cela effrayait René, qui n'avait qu'à fermer les yeux pour revoir en sa fleur de grâce et de passion le doux visage d'Éveline. Malgré lui, il avait hâte que la soirée finît et, à son tour, se taisait ou se montrait indifférent à ce qu'Armande pouvait lui dire. Madame Naper se réjouissait de plus en plus de ce qu'elle observait et n'en laissait rien voir. M. de l'Estrolles en était désolé et se hasarda à en parler au général. Mais le général était optimiste.

– Brouille d'amoureux, lui dit-il. A quoi passeraient-ils leur temps, si ce n'était à se disputer et à se raccommoder ?

Le fait est qu'il tenait moins chaudement à ce mariage. Madame Naper, tout en ne cessant point de le lui vanter, lui en avait signalé quelques inconvénients. Elle craignait, et M. de Breslac le craignait comme elle, que René, dominé par sa femme, ne fût pas entièrement heureux.

Un de ces soirs-là, René rentra un peu de meilleure heure dans son appartement. Au lieu de s'étendre dans son fauteuil, à fumer, tout en rêvant, comme il le faisait d'ordinaire, il se mit à l'affût derrière un rideau. De là, il épia les fenêtres de l'hôtel et aussi la porte d'entrée sur la rue.

Il vit le marquis et sa nièce monter en voiture et partir. Il vit également, peu après, Léopold traverser la cour et s'en aller à pied.

Léopold, qui, par ses fonctions auprès du préfet de police, était appelé à remplir quelque mission à tout moment et à recevoir beaucoup de gens, quelquefois très connus, qui n'aiment pas à être rencontrés, Léopold demeurait en ville.

Oscar et Antoine logeaient encore à l'hôtel, sauf, pour Antoine, les jours où le jeune et digne magistrat résidait dans sa petite ville de Seine-et-Oise. René attendit que les lumières se fussent éteintes chez ses camarades, ainsi que chez le général et chez madame Naper.

Les soirées, surtout depuis que les fiancés ne tenaient plus à les prolonger, ne se terminaient jamais bien tard. A minuit, l'hôtel dormait. René descendit de chez lui et s'en alla frapper au pavillon du concierge.

Ce concierge n'était point un serviteur banal : c'était Gourbi. L'honnête soldat, en Afrique et pendant la guerre, avait fait admirablement son métier d'ordonnance auprès du général. Il lui fourbissait ses armes, pensait ses chevaux, l'aidait au besoin dans sa toilette. A Paris, il avait fallu à M. de Breslac, devenu très coquet de sa personne, non point un serviteur

plus.dévoué, mais un valet de chambre infiniment plus au courant de la haute vie que ne l'était Gourbi. Il avait donc échangé Caleb contre Frontin.

Cependant, comme on ne pouvait laisser Gourbi sans fonctions, on lui avait donné celles de concierge, et elles étaient faites pour lui comme il était fait pour elles. Les jours de gala, Gourbi était imposant.

Il s'était choisi, de l'assentiment de madame de Frédilly, un uniforme à peu près semblable à celui d'un suisse de cathédrale : un chapeau à plumes posé en bataille, un large baudrier avec l'épée en verrouil et des épaulettes à gros grains en or. La culotte en poulx de soie ponceau, les-bas blancs et les souliers à boucle l'humiliaient un peu. De la plante des pieds à la ceinture, il ne se dissimulait point qu'il était homme d'église ou l'arbin de haute volée ; mais, par le buste et par la tête, il se faisait à lui-même l'effet d'un général.

Aussi, était-il tout à la fois modeste, majestueux et solennel, ce qui peut passer pour l'idéal d'un suisse de grande maison.. Les jours ordinaires, en petite tenue, c'est-à-dire en livrée gros bleu à lisérés verts, le képi sur l'oreille, les cheveux coupés ras, le poil de la moustache hérissé, une grande pipe algérienne à la bouche, il était accessible et bienveillant même à la domesticité de l'hôtel, qui le craignait et le respectait à l'égal d'un Cerbère auquel on ne saurait jeter de gâteaux.

Tout au plus, se modelant sur la galanterie de son général, s'humanisait-il parfois pour les jolies femmes de chambre. Il leur accordait, hors tour, quand elles le cajolaient bien, une permission de dix heures. Aux hommes, en ses bons jours, il racontait ses campagnes.

René frappa donc, à petits coups discrets, à son vitrage.

– Qui va là ? s'écria Gourbi qui, se reposant des soirées de l'hiver, se couchait de bonne heure.

– Moi, répondit René ; mais parle moins haut et ouvre-moi.

– La porte de la rue, à cette heure-ci ! fit la voix étonnée de Gourbi.

– La tienne d'abord, celle de la rue ensuite. Gourbi avait sauté à bas de son lit. Il ouvrit à René.

Autrefois, le jeune homme sortait et rentrait à toute heure sans que Gourbi en fût surpris ; mais, depuis deux mois, il n'était point sorti le soir ou ne l'avait fait qu'en compagnie de de l'Estrolles ou de son père.

De plus, Gourbi savait que René devait épouser mademoiselle de l'Estrolles. La sortie de son jeune maître, cette nuit-là, avait donc quelque chose d'extraordinaire. René lui-même semblait embarrassé. Gourbi sourit pour le mettre à l'aise.

– Hum, lui dit-il, quelque adieu à la vie de garçon. Passe pour une fois !

René ne répondit qu'indirectement à l'insinuation du vieux soldat.

– Ce n'est pas seulement ce soir que je compte sortir ; mais demain, après-demain et les jours qui suivront. Seulement, je ne resterai que deux heures absent.

L'effarement de Gourbi l'empêcha de parler.

– Aussi, mon bon Gourbi, reprit René, je te prierai de veiller pendant ces deux heures-là, pour que je puisse rentrer sans faire de bruit et, par suite, sans qu'on s'en doute. Je n'ai pas besoin de te demander le secret.

– Mais c'est donc vrai, monsieur René, s'écria Gourbi, que vous ne voulez plus épouser mademoiselle Armande. Elle me plaisait pourtant, à moi ; elle est belle comme le jour.

– Ah ! vieux grognard, fit René impatienté, crois-tu donc que je vais te dire ce que je veux faire quand je n'en sais rien moi-même ? Fèras-tu ce que je te demande, oui ou non ?

– Eh ! parbleu, oui, je le ferai, monsieur René, répondit Gourbi.

– Alors, ouvre-moi et ne t'endors pas. A trois heures précises, je serai de retour et je frapperai très doucement.

Quand René se fut glissé dans la rue, Gourbi s'imagina être de grand'garde, et afin de veiller en conscience, il s'assit dans son fauteuil, et allumant sa pipe :

– A ! les jeunes gens ! soupira-t-il.

A quelques jours de là, au moment où l'on allait dîner, Léopold se trouva seul au salon avec madame Naper.

– Ma mère, lui dit-il en souriant, y a-t-il longtemps que vous n'avez eu des nouvelles d'Éveline ?

– Assez longtemps.

– Et seriez-vous aise d'en avoir de toutes récentes ?

– J'en serais très aise.

– Eh bien, écoutez celles-ci, qui vous intéresseront. Votre chère fille – dans les meilleures intentions, j’ai lieu de le supposer, – vous a reniée ainsi que mon père, et, du même coup, nous, ses frères, n’existons plus pour elle. Elle est orpheline et s’appelle mademoiselle Kermorvan, un nom qui a bon air, même sans particule ; car elle a jugé à propos de s’appeler Kermorvan tout court. Elle est la fille d’un honnête et intrépide capitaine au long cours, qui, il y a deux ans, à son dernier voyage, a sombré dans les flots avec son navire.

» Pendant les absences de son père, elle a été élevée au couvent de Sainte-Anne d’Auray, ce qui est la garantie d’une bonne éducation et d’excellentes mœurs. Son père, en mourant, lui a laissé une assez jolie fortune, une vingtaine de mille livres de rente environ. Mademoiselle Kermorvan, désormais seule au monde, très originale d’esprit, très curieuse, aventureuse aussi, a voulu voir Paris. N’était-ce pas, d’ailleurs, la Babylone moderne qu’on lui avait surtout recommandé de fuir ?

» Elle a réalisé son projet avec la candeur d’une ingénue de Bretagne et l’audace d’une Américaine. Elle a loué à Saint-James une toute petite villa embaumée de fleurs et à laquelle elle a donné un aspect virginal. Elle y vit seule avec une femme de chambre d’un âge tout canonique et qui a été quelque peu la cuisinière d’un évêque.

» Aussi, cette femme de chambre, qui s’appelle Sylvie, lui confectionne-t-elle de bons petits plats, ce qui n’est pas à dédaigner dans la solitude ; car, en effet, et jusqu’à ces jours derniers, mademoiselle Kermorvan ne semblait avoir d’autre distraction que de se promener au bois, en coupé de louage, de quatre à sept heures du soir.

Madame Naper joignit les mains en signe d’étonnement ; mais sa voix n’était point tout à fait dépourvue de malice quand elle dit à son fils :

– Eh ! bon Dieu, Léopold, comment sais-tu tout cela ?

– A ! reprit Léopold, ceci tient à un autre incident, très intéressant aussi.

– Lequel ? demanda madame Naper.

– Avant-hier soir, je vous ai dit adieu vers minuit environ, un peu plus tard que d’habitude. René n’avait pas été très aimable avec mademoiselle de l’Estrolles. Je l’avais remarqué, ma mère, et vraiment je crois qu’il n’est pas très prudent de se faire longtemps la cour avant de s’épouser.

– Va droit à ton récit, mon cher enfant, on peut venir.

– Mais j’y vais, ma mère. J’étais à peine sorti de l’hôtel, que la porte se rouvrit et se referma. Au bruit qu’elle fit et qui cependant était léger, je me retournai. Je crois même que je me retournai parce que ce bruit était léger et sentait ses précautions. Je reconnus René, qui ne me vit pas. Il avait pris une direction opposée à la mienne.

» Le hasard voulut que j’eusse donné rendez-vous à la porte de l’hôtel, sachant l’heure où j’en sortirais, à un des agents de la préfecture, que je devais charger d’une mission à remplir dans la nuit. Je dis à cet agent de suivre René et de savoir où il allait. Il l’a suivi et il l’a su.

– N’était-ce pas imprudent, et René ne s’est-il douté de rien ?

– René était monté en voiture, et il était si pressé d’arriver où il allait, qu’il n’a pas regardé une seule fois derrière lui.

– Et c’était chez Éveline ? dit en souriant madame Naper.

– Oui, et tout ce que j’ai su d’Éveline, mon agent l’a appris de Sylvie, la femme de chambre, qu’il a fait causer pendant la promenade de sa maîtresse.

– Comment as-tu pu savoir que notre demoiselle Kermorvan n’était autre qu’Éveline ?

– N’est-ce pas elle, en effet ? dit très simplement Léopold.

– C’est bien elle, répondit madame Naper, heureuse du petit triomphe qu’elle croyait avoir remporté sur son fils.

– Eh bien, ma mère, je ne le savais pas ; mais vous venez de me l’apprendre.

– Bah ! fit-elle, un moment interdite.

Léopold souriait à sa mère ; madame Naper lui sourit aussi.

– Comme on se fait battre par ses élèves, pourtant ! dit-elle doucement.

– Pourquoi les met-on à si bonne école ? répondit Léopold avec flatterie.

Madame Naper ne s’attardait jamais à rien.

– Oui, reprit-elle, c’est Éveline qui nous débarrassera de mademoiselle de l’Estrolles.

– En attendant que., commença Léopold.

Madame Naper leva vivement les yeux sur lui, et leurs regards se rencontrèrent. Celui de madame Naper était d’une expression incertaine. Il

n'encourageait pas Léopold à parler ; il ne lui commandait pas non plus de se taire. Le jeune homme n'acheva pas.

– Tu n'as rien dit de cela à tes frères ?

– Non, ma mère.

– Pourquoi ?

– Parce qu'aucun de nous ne doit rien apprendre que vous ne soyez la première à le savoir.

– Est-ce ton avis à toi seul, ou êtes-vous convenus de cela entre vous trois ?

– Nous en sommes convenus entre nous trois.

– Par égard pour moi ? demanda madame Naper.

– D'abord, par égard pour vous, ma mère, puis par principe. Le chef que l'on s'est donné, et vous êtes le nôtre, doit tout savoir et rester maître de ne dévoiler que ce qu'il veut.

– C'est d'une jolie force, dit madame Naper.

Elle se leva et serra cordialement la main de son fils.

– Aussi nous irons loin, mes enfants.

– Je l'espère bien, dit Léopold.

En ce moment, le général et René entraient. Madame Naper et Léopold allèrent amicalement à leur rencontre..

Ce soir-là, René sortit à minuit, comme d'habitude. A quelque distance de l'hôtel, il trouva la voiture qui l'attendait. C'était une voiture de louage, attelée d'un bon cheval et qu'il avait choisie lui-même. En moins d'une demi-heure, il était à Saint-James. Par cette belle nuit du mois de juin, la senteur des arbres et le parfum des fleurs se répandaient dans l'air. Le ciel, d'un bleu profond, était semé d'étoiles.

René s'approcha de la petite maison. Le cœur lui battait violemment et doucement à la fois. Au delà d'une haie d'aubépine, à la pâle clarté qui tombait du ciel, il aperçut une femme en robe blanche qui marchait vers lui en souriant. René courut à elle et la prit dans ses bras.

La jeune femme avait volé d'elle-même au-devant de cette étreinte et avait appuyé ses lèvres à celles de René. Après l'avoir serrée sur son cœur,

il la regarda, ou plutôt la contempla.

– Ma chère Éveline, lui dit-il, que je suis heureux de vous voir, et que ces instants de bonheur vont être courts !

– Et moi aussi, mon cher René, répondit Eveline, je suis heureuse de vous voir.

Elle lui prit le bras et se pressa languissamment contre lui. Ils marchèrent ainsi quelque temps, si profondément livrés à leur mutuelle émotion, qu'ils ne se parlaient pas. Éveline conduisit René à un banc de verdure. Il s'y assit près d'elle, et, comme accablé de ses sensations, laissa reposer sa tête sur l'épaule de sa compagne. Éveline alors le baisa au front et se mit à jouer avec ses cheveux, qu'il avait longs et bouclés.

– Oui, répéta René en soupirant, que ces instants de bonheur vont passer vite !

– René, fit simplement Éveline, il ne dépendrait que de vous qu'il en fût autrement.

Le jeune homme se redressa.

– Je le sais bien, dit-il avec une sorte de douleur.

Il y eut un moment de silence.

– Mon ami, reprit Éveline, notre situation nous est aussi cruelle qu'elle nous est chère. Vous m'aimez de toutes vos forces, je n'en doute pas, et moi aussi je vous aime. Et nous voilà réduits, par la fatalité, à nous lamenter autant qu'à nous réjouir, dans l'impuissance de goûter pleinement à ces joies qui pourraient nous appartenir et que nous rêvons tous les deux ; car, ajouta-t-elle en se penchant vers René et d'une voix plus basse mais vibrante de tendresse, ce que vous voulez, je le veux aussi.

René lui saisit brusquement les mains, l'attira vers lui, la couvrit d'un regard de flamme.

– Eh bien, alors ? s'écria-t-il.

– Ah ! fit-elle en se dégageant, je ne puis pas, et je vous en fais juge. Que s'est-il passé entre nous quand nous nous sommes rencontrés ? Je vous ai plu, sans doute, et vous avez songé à m'aimer. Moi, je ne le nie pas, mon cœur, du premier coup, s'en est allé à vous. Je vous ai dit comment j'avais vécu, sans aucune affection vraie qui veillât sur moi ; je vous ai dit qui

j'étais : une fille bizarre, indépendante, libre de son cœur et de sa personne et prête à se donner à celui qu'elle aimerait.

» Me suis-je, en effet, disputée à vous dans les mièvreries et les calculs de toutes les jeunes filles ? Ce que j'ai pu vous livrer de moi, je vous l'ai livré. Quiconque nous eût vus, tout à l'heure, à votre arrivée, quand, d'un élan, je me suis jetée à vos lèvres et à vos caresses, ne m'eût-il pas prise pour votre maîtresse ? C'est qu'à tort ou à raison je ne me soucie point des conventions sociales. J'ai à peine eu un père, je n'ai jamais eu de famille. Je ne m'inquiète que de moi, de mon amour, auquel je me sens égoïstement dévouée.

» Mais encore, René, faut-il que cet amour, qui est le vôtre, soit à moi seule et sans partage. Que deviendrais-je à mes propres yeux en me donnant à vous, si, dans deux heures, vous me quittiez ! si, dans un mois, vous me délaissiez pour épouser votre fiancée ?

– Ah ! dit assez naïvement René, pourquoi vous ai-je parlé de cela ?

Éveline ne put dissimuler un sourire.

– Mais, mon beau vicomte, répondit-elle, parce que vous êtes un loyal gentilhomme. Puis j'étais assez franche et assez sincère avec vous pour que vous ne pussiez vous dispenser de franchise à mon égard. Et même, vous avez trop tardé, et il eût mieux valu que nous ne nous fussions pas connus.

» Quand vous m'avez appris que vous n'étiez pas entièrement libre, j'en ai pâli d'angoisse. J'ai prévu tous nos chagrins, tous nos combats d'aujourd'hui. Et cependant je n'ai renoncé ni à vous, ni à vos caresses. Si incomplètes que fussent nos jouissances, elles m'enivraient, et je ne veux m'en séparer qu'au dernier moment. Quand ce moment-là viendra, ce n'aura pas été de ma faute.

– Ni de la mienne, s'écria René. Vous savez bien Éveline, continua-t-il avec passion, que je n'aime que vous.

– Et pourtant, vous épousez votre fiancée.

– Je ne l'aime pas, murmura René.

– Et vous baissez la voix pour me le dire. Ah ! René, vous sentez trop qu'elle a votre parole et que vous ne pouvez la lui reprendre.

Il s'attrista soudain.

– Non, dit-il, je sens seulement que je suis un faible cœur, et que je ne mérite d’être aimé ni d’elle ni de vous.

– René, dit vivement Éveline, mon cher René, ne soyez pas ainsi, je vous en supplie. C’est moi qui vous ai fait de la peine. Je ne recommencerai pas. Est-ce que nous n’avons pas encore du temps devant nous ? Et savons-nous même si ce mariage se fera ? Écoute-moi, dit-elle avec chaleur, je ne puis être à toi, cela est bien sûr ; mais donne-moi tes yeux, ton front, tes lèvres, que je les embrasse comme je les aime.

Et elle les lui baisa tout à son aise, avec un joli emportement de conviction et de plaisir. Elle s’arrêta comme honteuse. René était ravi.

– Vous me pardonnerez, lui dit-elle, de vous avoir tutoyé, c’est la première fois.

– Et ce ne sera pas la dernière, n’est-ce pas ? dit René.

– Je n’en sais rien. Et, maintenant que nous avons fait notre métier d’amoureux, à nous quereller et à nous embrasser, venez manger quelque chose, car vous en avez besoin. Est-ce qu’on ne vous nourrit plus chez votre père, mon cher René ? Vous maigrissez. On doit vous chicaner même vos sandwiches avec votre thé. Allons souper.

Elle avait une allure brusque et toute gaie de jeune fille, de bonne fille aussi. On l’eût crue de celles-là qui aiment maternellement leur amant.

Le souper, préparé par Sylvie, était servi au salon qui ouvrait sur le jardin. Il y avait quelque chaud-froid de volaille ou de gibier, avec une sauce savante, et une bouteille de bourgogne, sans toiles d’araignée et sans poussière vénérable, avec un cachet vert brillant. Elle était d’un vin excellent, mais on l’eût dite achetée pour la circonstance au cabaret voisin. Les femmes ne se préoccupent point de la mise en scène des grands crus.

Il y avait aussi des œufs à la neige ou quelque crème, car le souper finissait en dînette pour Éveline. René mangeait de bon appétit. Éveline becquetait le chaud-froid, buvait un doigt de bourgogne ; mais elle faisait honneur à la crème et aux gâteaux.

Quelquefois, quand René était parti, elle s’attablait sérieusement, comme une actrice après un rôle fatigant dont elle s’est bien tirée, et elle soupait pour son compte, à fond. Sylvie, ancienne cuisinière d’un évêque,

comprenait ces contrastes, et, en bonne casuiste, elle les expliquait et les commentait.

– Vous mangez bien, mademoiselle, disait-elle à sa maîtresse. Cela vient de l’air de la mer auquel vous êtes habituée.

Après le souper, et avant que René partît, un peu de mélancolie le reprenait, ainsi qu’Éveline. Les étoiles s’éteignaient au ciel, l’aube blanchissait l’épaisseur des arbres, le rossignol s’éveillait, chantant sa strette dans le feuillage.

Les adieux de Roméo et de Juliette commençaient. René n’avait pas d’échelle de soie qu’il fût lent à redescendre ; mais il hésitait longtemps à réveiller le cocher qui dormait sur son siège. Enfin ils échangeaient, Éveline et lui, un dernier baiser et se séparaient.

Toutefois, il partait content. Ces deux heures d’amour, le joli souper qui les terminait lui rendaient le courage et l’espérance. Il devenait optimiste. En somme, ce mariage n’était point fait encore. Ce mariage ! quelle idée il avait eue de s’y engager ! Mais c’est toujours quand il ne nous est plus permis d’y toucher que le fruit défendu se penche vers nous. En tout cas, cette situation indécise pouvait se prolonger, et, en se prolongeant, pouvait à l’improviste se dénouer selon ses désirs.

Ainsi que tous les imprévoyants, René, ne s’occupant plus que de l’heure présente, vivait au jour le jour. En quittant Éveline, il rentrait à l’hôtel, dont le fidèle Gourbi lui ouvrait la porte en grommelant. Il ne se souciait guère de ce que le brave homme lui disait. Il n’était rempli que du souvenir d’Éveline, et le sommeil la lui offrait encore dans la magie des rêves. En se levant toutefois, il était déjà moins confiant dans ce court avenir qu’il avait, quelques heures auparavant, arrangé à sa guise. Le grand jour dissipait les décevantes illusions de la nuit.

Le malaise et l’inquiétude s’emparaient de lui. Si, par hasard, le marquis de l’Estrolles et sa nièce ne dînaient pas avec le général, René avait un soupir d’allègement. Ce n’était qu’un sursis. Dans la soirée, sa fiancée viendrait, son inévitable fiancée, plus belle, plus impassible, plus redoutable que jamais. Armande était, pour ce faible don Juan, la statue du Commandeur. Lorsqu’elle entrait, il se sentait saisi d’un froid de glace. Que

lui dire pour l'abuser encore, ou plutôt, que lui dire pour le plus l'abuser, et que la cruelle vérité éclatât à ses yeux et fût acceptée d'elle ?

René n'en savait rien. Il se reconnaissait aussi impuissant à la ruse qu'à l'énergie. Alors, lâchement, il se faisait banal de paroles et de visage, et attendait que la soirée prît fin.

Un soir, Armande se montra pour René plus complaisante encore que de coutume, avec des nuances de caresse et d'enjouement tendre. Le marquis en reprit quelque espoir et en commit des fautes graves dans sa partie d'échecs avec le général. Madame Naper en mit un peu plus de temps à s'assoupir dans son fauteuil, ainsi qu'elle le faisait volontiers après le dîner, et peut-être même feignit-elle seulement de dormir. Cependant, vers neuf heures et demie, le salon avait son aspect habituel de repos et de silence. Tout d'un coup, Armande dit à René :

– Venez !

Elle l'emmena sur un large balcon de pierre qui s'ouvrait devant la principale fenêtre, au-dessus de la cour d'entrée. Ils étaient de la sorte isolés du salon, d'où l'on ne pouvait plus les voir ni les entendre.

René l'avait suivie avec un peu d'inquiétude. Que lui voulait-elle ? Allait-elle donc lui faire quelque ouverture au sujet de son mariage ? Le ton qu'elle avait pris, sa familiarité douce avec lui semblaient le présager. C'est presque de ce ton, de cette façon qu'Éveline, quand elle avait quelque confidence à lui faire, l'emmenait au banc de gazon, sous le berceau de verdure. Mais la scène n'était point la même. Le vaste balcon, avec sa balustrade en pierre sculptée, avait un aspect seigneurial.

Les vieux et puissants arbres de la cour agitaient leur feuillage à une brise légère et se tamisaient de lumière aux rayons de la lune. Mademoiselle de l'Estrolles ne souriait plus. Elle était en face de René, grave et recueillie.

– René, lui dit-elle, le rôle que nous jouons est indigne de nous.

– Que voulez-vous dire ? balbutia-t-il.

– Je veux dire que vous ne m'aimez pas.

Il baissa les yeux et chercha une réponse.

– Pourquoi, mon ami, n'avez-vous pas le courage de me l'avouer ? 1

René se taisait toujours

– Écoutez, reprit-elle en posant doucement sa main sur le bras du jeune homme ; je vais vous rendre ce courage facile. Depuis trois mois que nous nous voyons tous les jours, j’ai dû juger la sympathie que j’avais d’abord éprouvée pour vous. René – permettez-moi de vous appeler ainsi, car j’en ai pris l’habitude, qui m’est chère, – j’ai pour vous l’affection la plus tendre et la plus dévouée, une affection de sœur. J’appuie sur ce mot-là, qui vous peint tout entier l’état de mon âme. C’est vous dire que je ne saurais être votre femme. Je vous rends donc la parole que nous nous étions tacitement donnée. Et, maintenant que nous voilà redevenus libres tous les deux, qu’il n’y ait plus de malentendus entre nous. Soyons amis, René !

Alors, par un geste franc, elle lui tendit sa main, que René prit d’abord en hésitant, puis qu’il garda un moment dans la sienne. Pendant ce moment-là, il regarda mademoiselle de l’Estrolles. Elle était un peu pâle, ses yeux brillaient, un sourire plein de grâce entr’ouvrait ses lèvres. Cependant, elle se raidissait contre l’émotion qu’elle eût pu cacher ; car sa main, que tenait René, avait la froideur et l’immobilité du marbre. Le jeune homme eut un éclair de générosité et de raison. Il comprit, à l’aspect de cette belle et noble fille, que là était le véritable amour, le bonheur et l’honneur de sa vie et qu’il n’avait qu’un mot à dire pour ramener à lui sa fiancée. Mais, en même temps aussi, par un choc en retour de son autre amour, il eut la vision délicieuse et soudaine du jardin de Saint-James et d’Éveline. Il respira le parfum de l’auhépine et des roses, et celui-là, plus enivrant, qu’exhalait Éveline.

Il la vit, comme si elle se fût trouvée là présente et se blottissant contre lui, dans la transparente et dans la voluptueuse séduction de sa beauté. Il allait lui dire qu’il était libre ; et cette beauté serait à lui. Il défaillit de plaisir et aussi de honte. Il était vaincu et s’abandonnait, sans plus regarder en arrière, au vertige de son cœur et de ses sens. De nouveau il baissa la tête et laissa tomber de sa main celle de la jeune fille.

– Oui, Armande, murmura-t-il, votre ami et votre frère.

Il eût voulu dire ces mots-là d’une voix assurée, car, en les prononçant, il était sincère et reconnaissant. Mais cette sincérité et cette reconnaissance eussent été presque une injure à la femme dont il avait trahi la confiance et troublé le repos.

Il ne parla donc qu'à voix basse, et, tel qu'un coupable qui s'échappe, se hâta de rentrer au salon. Il le traversa sans bruit, et, n'attendant pas ce soir-là que l'heure habituelle eût sonné, il sortit de l'hôtel et courut chez Éveline.

Quant à Armande, elle demeura quelques instants sur le balcon. Elle n'avait point de désespoir, car elle n'avait jamais aimé René. L'amour lui fût venu peut-être, si elle l'eût épousé et surtout s'il l'eût aimée. Elle était, en effet, de ces femmes fortes et tendres qui s'éprennent du sentiment qu'elles inspirent. Mais elle avait un chagrin réel, amer et silencieux.

Ce qui venait de se passer, c'était sa première illusion perdue. Sa fierté souffrait, et avec sa fierté sa pudeur. Si innocents qu'eussent été son abandon et sa sympathie à l'égard de René, elle n'avait plus intact son trésor virginal de réserve et de pureté. Elle avait livré quelque chose d'elle-même à ces fausses et pénibles fiançailles.

Par degrés, elle s'appuya au mur ; ses yeux, qui brillaient, devinrent humides et se voilèrent. Le sourire avait disparu de sa bouche, qui se détendit et s'abaissa. Armande n'avait pas de témoins de sa faiblesse ; elle pleura.

Cependant, le marquis de l'Estrolles avait vu sortir René et ne voyait point revenir Armande. Il s'étonna, puis s' alarma et s'en fut au balcon. Dès qu'elle aperçut son oncle, mademoiselle de l'Estrolles essuya rapidement ses yeux et se redressa. Elle se douta qu'il pouvait l'interroger et se fit indifférente et calme.

– Qu'y a-t-il donc eu entre René et toi ? lui demanda le marquis.

Elle répondit d'une voix tranquille, un peu hautaine :

– Ce mariage que vous souhaitiez n'aura pas lieu : René et moi, nous avons rompu.

– Et pourquoi ?

Elle fit un très léger effort.

– René, mon oncle, aime une autre femme 1

M. de l'Estrolles ne lui fit pas d'autres questions. Depuis quelque temps, il avait observé René et il avait trop de raisons de croire qu'elle ne se trompait pas. En tout cas, il savait Armande inébranlable dans ses

résolutions. Il la ramena au salon, où il causa quelques instants avec le général et madame Naper. Armande se taisait.

Le marquis annonça qu'elle était un peu souffrante et demanda pour elle et pour lui la permission de se retirer.

Le général parut surpris de ce départ et s'étonna également que René ne fût plus là. Personne ne lui répondit. Armande s'était placée devant une glace et s'apprêtait. M. de l'Estrolles prenait congé de madame Naper.

– Il est probable, lui dit-il en l'examinant avec soin, que ce mariage que je désirais entre ma nièce et René ne se fera pas.

– Ah ! marquis ! s'écria-t-elle, que me dites-vous là ?

Elle n'avait point voulu donner de signification à ses paroles, et le ton, effectivement, en fut simple et d'un désarroi de bonne foi. Mais elle ne put ou ne voulut point réprimer un sourire qui attestait son triomphe et la défaite de son adversaire. Ce sourire fut si malicieux et si perfide, qu'il éclaira le marquis.

– C'est elle qui a tout mené, se dit-il, et cette femme, elle la connaît, elle l'a fournie peut-être. Instantanément il lui vint à l'esprit que cette femme pouvait être Éveline, que madame Jules n'avait pas voulu lui rendre, qu'elle réservait à ce métier. Il en tressaillit de crainte et de dégoût.

– Oh ! si cela était ! ne put-il s'empêcher de murmurer.

– Qu'avez-vous donc, cher marquis ? lui demanda doucereusement madame Naper.

Le marquis s'était remis.

– Rien, madame, sinon le regret d'une espérance qui ne se réalisera sans doute plus. Il la salua, dit adieu au général, et sortit avec Armande.

– Oh ! se dit-il en partant, je saurai quelle est la maîtresse de René.

VIII

RETOUR DE JACQUES

C'est environ dix-huit mois après ces événements que Jacques et Marengo s'embarquaient à la Nouvelle-Orléans pour revenir en Europe. La traversée se fit sans incident. Le quatorzième jour, vers la fin d'un bel après-midi du mois de janvier, la vigie annonça la terre.

Cette terre, c'était la France. Jacques et Marengo montèrent sur le pont et cherchèrent des yeux les contours brumeux de la côte. On les voyait s'estomper sur le ciel en lignes indécises qui s'accroissaient par degrés. Le ciel était d'un bleu-fluide, l'air vif, et le soleil, sans rayons, comme un globe d'un rose pâle, s'abaissait dans l'ouest, à l'horizon, et entra dans les flots.

L'émotion des deux exilés était profonde. Il y avait près de vingt ans qu'ils étaient partis. Qu'allaient-ils trouver sous cette brume qui leur cachait l'avenir comme elle leur dérobait la terre ? Et qu'y retrouveraient-ils de ce qu'ils y avaient laissé ? C'est peine s'ils descendirent un moment à l'heure du dîner. Cependant, le repas était bruyant et gai. Les passagers, se réjouissant, célébraient l'arrivée au port.

La nuit venue, les deux compagnons remontèrent. Le calme continuait ; la mer phosphorescente se recourbait en deux orbes argentés à la proue du navire. Les phares s'allumaient à la côte, surgissaient de l'eau les uns après les autres. Ils rayonnaient doucement. Ces feux amis et protecteurs signalaient les écueils et traçaient la route. Jacques les regardait, les appelait, les interrogeait peut-être.

Dans cette nuit propice, la dernière qu'il passât si loin, lui étaient-ils un présage de bienvenue, ou ne lui étaient-ils qu'une lueur trompeuse et décevante ? Entre eux et le navire, le vent n'allait-il pas gronder et la mer se soulever ? Non, le sillage était toujours favorable et rapide. Ce n'était point en naufragé qu'il aborderait ce jour-là sa terre natale.

Mais demain, mais plus tard, que lui arriverait-il ? Alors il s'humiliait en ses désirs, les élevait à Dieu, comme une prière, et, les yeux toujours fixés sur les côtes de France, se perdait dans une méditation sans fin.

Le lendemain matin, le bâtiment entra au Havre. Jacques et Marengo, n'ayant rien qui les retint au port, partirent pour Paris. Vers cinq heures du

soir, ils débarquaient à la gare Saint-Lazare. Leur premier soin fut de chercher un hôtel. Marengo en connaissait un dans la rue Saint-Nicolas. Il y conduisit Jacques. C'était un très petit et très modeste hôtel ; mais Marengo, qui était un garçon économe, l'avait choisi à dessein. Il convint à Jacques à cause de sa proximité de l'hôtel de Breslac.

Quand on leur eut donné une chambre et un cabinet qui communiquaient entre eux, – le cabinet était destiné à Marengo, – et que leurs bagages y furent déposés, ils se firent servir à dîner dans leur chambre.

Pendant le repas, Jacques parla peu. Aussitôt que la table fut enlevée, il se plaça dans un coin de la cheminée, dans un fauteuil, étendit ses pieds au feu et alluma un cigare. Il était sombre et préoccupé.

Cet énorme Paris, qu'il n'avait fait qu'entrevoir, l'écrasait. Cette civilisation, faite de tant de luxe et de tant de travail, pesait sur lui de tout son poids. En ses vingt ans de courses lointaines, il était, à son insu, devenu quelque peu l'homme des solitudes et des grands espaces. Dans cette ville, où tant d'êtres humains s'agitaient, il se sentait plus seul que dans ses forêts du nouveau monde. Il y arrivait inconnu à tous, étranger à tout, tentait de s'y ressaisir, n'y parvenait point. Il n'y avait d'autre ami et d'autre appui que l'humble compagnon de sa fortune, qui était là, devant lui, insouciant peut-être du lendemain.

Lui, bien au contraire, songeait à la tâche qu'il voulait accomplir, s'en effrayait, en désespérait à l'avance.

Comment s'y prendrait-il, si son père ne le reconnaissait point, pour le forcer à le reconnaître et à l'aimer ? Il n'en savait rien. Les armes habituelles, dont il s'était servi en pionnier et en soldat, le courage, la volonté et l'audace, lui semblaient devenues impuissantes. Il pressentait à ses projets des contre-mines de lâcheté, de ruse et de perfidie.

Aussi rêvait-il tristement, s'abandonnant pour l'instant à sa faiblesse d'esprit et de cœur, qu'il cherchait à user de la sorte, afin d'en triompher plus vite.

Marengo, qui, depuis quelque temps déjà, songeait aussi de son côté, l'interrompit dans ses réflexions.

– Monsieur Jacques, lui dit-il, si nous parlions un peu de l'état de nos finances !

Jacques, comme s'il n'eût pas compris tout d'abord, releva brusquement la tête.

– De quelles finances parles-tu ? fit-il. Que veux-tu dire ?

– Je veux dire que nous sommes loin d'être très riches !

– C'est-à-dire que nous sommes très pauvres ?

– Précisément ; seulement j'exprimais d'une autre façon cette réalité fâcheuse.

Jacques, au lieu de répondre, eut un soudain éclat de rire.

– Pauvres ! s'écria-t-il, nous ! Ce que c'est que le manque d'habitude. Vraiment, moi, je n'y pensais pas. J'eusse songé, au contraire, ami Marengo, que nous avons été, toi et moi, dans un pays plus riche et plus fécond que celui-ci, les seigneurs du mont et de la plaine ; que nous avons des troupeaux et des moissons, des serviteurs et des soldats ; que, plus tard, nous avons exploité des mines et frété des navires ; que, plus tard, enfin, j'ai commandé des armées et que nous vivions, coûte que coûte, toi et moi, de la solde ou des hasards de la guerre.

» Toutes ces fortunes, au jeu de la vie, s'en allaient de nos mains, y revenaient tour à tour. Mais, aujourd'hui, à ce qu'il paraît, nous sommes vraiment pauvres, là, pour tout de bon. Et nous le sommes à Paris, où le moindre des efforts que j'aurai peut-être à tenter voudrait une fortune. A ! fit-il en se levant violemment, c'est si bouffon, que cela prête à rire. Aussi j'en ris, et ce que tu as de mieux à faire, c'est de m'imiter.

Jacques, en effet, se reprit à rire, mais d'un rire strident et saccadé, tout de colère et de mépris. Ses souffrances, les regrets de son impuissance, ses révoltes d'âme se faisaient jour ainsi et se donnaient carrière. Quant à Marengo, il était tout ému de le voir en cet état, le regardait et ne riait pas.

– Mais, monsieur Jacques, lui dit-il, nous avons été dans des circonstances aussi critiques et nous en sommes sortis. Nous avons toujours rebondi de la mauvaise fortune à la bonne. Soyez-en sûr, nous rebondirons.

– Tu crois ? fit railleusement Jacques.

Cependant il se calma brusquement et se rassit.

– Il faut aller au fond des choses, dit-il à Marengo. Combien nous reste-t-il en tout ?

– Cinq onces, répondit Marengo.

Pourquoi des onces ? demanda Jacques.

– Parce que c’est un Espagnol qui a acheté nos harnais et qu’il les a payés ainsi.

– Et cela fait au juste ?

– A quatre-vingt-cinq francs l’once, cela fait deux cent vingt-cinq francs.

– C’est une jolie somme.

– Et c’est aussi une jolie monnaie, dit Marengo qui la soupesait dans sa main. Ces onces sont agréables à la vue et au toucher. Le malheur, c’est qu’il n’y en ait pas davantage.

– Donne-les-moi, que je les voie, dit Jacques.

Il les prit et les regarda. C’étaient de larges et minces pièces d’or, d’un jaune pâle, toutes sonnantes et trébuchantes. Jacques, de ses doigts souples et fins, se mit à les tordre et à les redresser,

– C’est étonnant, fit-il, comme je me sens fort. Je ne dis pas cela à propos de ce que tu me vois faire. C’est jeu d’enfant. Mais je t’assure que je me sens très fort.

Il y avait sans doute en lui, à ce moment-là et sans qu’il le sût, toute une puissance nerveuse qui l’oppressait.

– Mais vous avez toujours été très fort, monsieur, répondit Marengo.

– Jamais comme aujourd’hui, fit Jacques.

Et, se levant avec impétuosité comme s’il n’eût pu tenir en place, il ajouta d’un ton tout vibrant d’amertume :

– Et cela, vois-tu, mon ami, se trouve à merveille. C’est en somme avec des bras et des épaules qu’on bâtit ce nouveau Paris ; à défaut d’autre chose, nous nous ferons manœuvres pour gagner notre pain et nous porterons des pierres sur le dos.

– Oh ! monsieur, que dites-vous là ? fit Marengo.

– Cela ne te va pas ?

– Cela ne me va guère. Je vous avouerai que, pour ma part, j’aime mieux faire de la cuisine.

Ce mot naïf dérida Jacques. Il se mit à rire, mais cette fois sans amertume, en disant à Marengo : Et tu me nourriras ?

– Certes ! dit Marengo. Dès demain, continua-t-il en répondant sans doute à une pensée secrète, dès demain, je reprendrai ma jaquette et mon

béret blancs. C'est un costume que j'aime et qui me donne bon air. Je serai un honnête artiste en quête de la position sociale qu'il affectionne le plus et qui lui est familière. Et, s'il plaît à Dieu, je la trouverai.

– Et moi, dit Jacques lentement et sans répondre à Marengo, demain, j'irai chez mon père.

IX

JACQUES CHEZ LE GÉNÉRAL

L'hôtel de Breslac était toujours une somptueuse demeure, mais, dans une certaine mesure, le calme et le silence s'y étaient faits. Les trois années de présidence du général ayant pris fin, la foule des clients et des solliciteurs avait diminué. Dès lors, les salons ne s'étaient plus ouverts que de loin en loin pour ces belles fêtes dont ils avaient la célébrité et dont madame Naper voulait que le prestige se conservât intact.

Ces fêtes, longtemps à l'avance et longtemps après, étaient des événements consacrés de la haute vie parisienne. Dans l'intervalle, à part quelques grands diners qui avaient aussi leur renom, il n'y avait que des réceptions intimes. Le plus souvent, on vivait en famille ou dans le cercle très étroit des de l'Estrolles ou des de Haubert.

Le marquis de l'Estrolles avait conservé une grande amitié pour le général et pour René. Il avait pris l'habitude de venir dans cette maison, où de secrets pressentiments et l'attente d'événements imprévus l'attiraient malgré lui. Ces catastrophes possibles, dans lesquelles il se sentait appelé à jouer un rôle, étaient l'intérêt de sa vieillesse.

Il vivait avec madame Naper dans les termes d'une diplomatie parfaite. Ces deux esprits, l'un très honnête, l'autre profondément pervers, se touchaient par certains points. Ils avaient le même goût à la ruse, le même plaisir à l'intrigue. Cette parvenue et ce diplomate, tout disposés à se

frapper sans pitié quand le moment serait venu, armés, en attendant, l'un contre l'autre de secrets également redoutables, ne se lassaient point de temporiser et de s'observer.

Ils se savaient les dignes adversaires l'un de l'autre et se montraient avec courtoisie de beaux joueurs. A les voir, on les eût crus amis.

Armande, autant par désœuvrement que par affection, accompagnait son oncle. Elle s'était consolée facilement, bien qu'avec lenteur, de l'abandon de René. Elle lui avait gardé une sympathie indulgente et fraternelle avec une nuance de curiosité féminine, et la lui témoignait, quand, par hasard, elle le rencontrait chez le général.

René, en effet, de plus en plus épris d'Éveline, ne demeurait plus à l'hôtel. Du reste, Armande était toujours belle et toujours froide.

Quant aux de Haubert, c'était autre chose. Le colonel était non seulement l'ami, mais le camarade du général. Il faisait sa partie d'échecs, de whist ou de piquet, et ces deux vieux soldats, en de longs récits, revenaient sur les divers événements de leur carrière. Madame de Haubert, qui s'était inclinée sous la supériorité, d'ailleurs très affable pour elle, de madame Naper, était devenue l'amie de cette mère de famille si intelligente et si forte.

Elles étaient, toutes deux, dames patronnesses de leur arrondissement, et quêtaient à l'église ou faisaient ensemble leurs courses de charité. Madame de Haubert, que n'effarouchait plus la situation, si merveilleusement acceptée par tout le monde, de madame Naper de Frédilly auprès du général, n'eût point répugné au mariage de ses filles avec les fils de son amie. Ces jeunes gens étaient de parfaits sujets, auxquels le plus bel avenir était promis.

Léopold était toujours en grande faveur auprès de son préfet, qui ne l'estimait point, mais qui se servait de lui à outrance. Il venait d'être nommé maître des requêtes en service extraordinaire. Oscar, qui étudiait les poisons avec succès, était appelé, à titre officiel, dans les expertises de médecine légale. Il était question de le décorer.

Antoine avait fait son chemin. Il avait été nommé procureur impérial. C'était, au parquet, le parfait magistrat, d'un zèle à la fois austère et fougueux, Ce serviteur hors ligne était l'esclave de la loi et le séide du gouvernement.

Mesdemoiselles Honorine et Berthe de Haubert n'avaient donc qu'à choisir parmi ces prétendants ; mais elles ne se pressaient pas. Les trois Naper, malgré leurs grands mérites, n'avaient point un physique agréable. Ils étaient toujours, surtout pour des jeunes filles, le Chacal, la Fouine et le Hibou. Madame de Haubert, cependant, ne désespérait pas de convaincre ses filles. Madame Naper eût été satisfaite de ces mariages, qui auraient bien posé ses fils, mais elle se tenait sur la réserve.

En ce qui la regardait, elle se laissait vivre. Elle avait encore besoin de temps pour ses projets et ne hâtait point la destinée. N'était-elle pas, d'ailleurs, au sommet le plus apparent de sa fortune, de sa beauté, de son influence ? Sa liaison secrète était passée, dans l'opinion, à l'état d'un dévouement amical, qui se doublait de la plus respectable ambition maternelle. Ses grands fils la protégeaient comme autrefois, étaient une auréole à ses qualités de femme. Elle était d'un charme plus pénétrant que jamais, irrésistiblement jolie, provocante avec bonhomie, d'une conduite irréprochable et d'une suprême élégance.

Elle tournait dévotement dans le même cercle de charités et de plaisirs, invariablement calme et souriante, mais repliée sur elle-même et souple comme une panthère prête à bondir. On se la montrait au Bois et au théâtre.

– Voilà madame de Frédilly, se disait-on simplement.

Mais, dans ces seuls mots, il y avait un désir sans espoir chez les hommes, une envie contenue et presque respectueuse chez les femmes ; de l'admiration chez tous.

Le général, lui, continuait d'être le héros le plus amoureux et le plus heureux du monde. Toutefois, il avait changé, tant au physique qu'au moral. Comme la plupart des hommes qui n'ont plus rien à faire, en quittant la présidence du Conseil d'avancement, il s'était senti fatigué. En réalité, il avait vieilli.

N'étant plus en représentation forcée, son harnais de beau général et de bel homme lui avait pesé. Il s'alourdissait aussi, par degrés ; il avait moins coquettement effilé et ciré les pointes de ses moustaches, avait porté moins haut la tête et moins tendu le jarret ; ses cheveux, d'un noir beaucoup moins vif, avaient uniformément grisonné. Il avait ressenti quelques douleurs

névralgiques au cerveau, et Oscar, qui était devenu son médecin habituel, ne lui avait point caché que la teinture y était peut-être pour quelque chose.

Une fois là, le général s'était laissé glisser sur la pente. Pour un rien, il eût quitté la ceinture qui maintenait son embonpoint au majestueux, mais qui le gênait dans ses digestions. Ce rien-là, madame Naper l'avait déterminé. Elle avait dit à son ami qu'elle l'aimerait mieux dans sa belle et verte vieillesse, dépourvue des prestiges de l'art, que sous les apparences persistantes d'homme à bonnes fortunes, qui l'avaient toujours un peu froissée.

Le général, tout aussitôt, en avait cru sa chère Marguerite et s'était débarrassé de toutes ses bricoles. Il en était résulté un écroulement bizarre. Sans transition désormais, et du jour au lendemain, il était devenu gros et roulant, tandis que son visage, d'un rouge brique, s'était encadré de cheveux blancs. Néanmoins, cette démarche lourde était puissante encore, et les yeux, sous d'épais sourcils en broussailles, restés noirs par exception, avaient de temps à autre des éclairs de tendresse et d'énergie. C'était à coup sûr une ruine, mais une ruine imposante.

Le malheur, c'est qu'une certaine somnolence d'esprit avait suivi cet affaissement du corps. M. de Breslac, qui n'avait été, en somme, qu'un travailleur de parti pris, s'était surmené dans ces dernières années. Il le payait maintenant par une extrême indolence de pensée, qu'il attribuait à un besoin momentané de repos, qui ne l'inquiétait pas et à laquelle il se complaisait. Il entrait donc doucement dans son rôle de vieillard, et madame Naper, qui l'y guidait, qui se chargeait de penser et d'agir pour lui, toute parée qu'elle était des séductions de son éternelle jeunesse, entrait, pour sa part, avec une grâce inimitable et presque filiale, dans son rôle d'Antigone.

Le seul marquis de l'Estrolles, à l'affût de ces transformations diverses, se disait, à part lui, de madame Naper :

– Voilà sa dernière incarnation de vertu. La jolie panthère fait patte de velours pour la dernière fois. La proie est mûre. Les griffes vont sortir.

Tels étaient donc les changements survenus à l'hôtel de Breslac au moment où Jacques se disposait à s'y rendre. Il est vrai qu'il ignorait ces derniers événements tout autant que ceux qui les avaient précédés. Il en

était à vingt ans en arrière, quand il avait vu son père pour la dernière fois et lorsque son frère René n'était qu'un enfant.

Aussi, pendant toute la nuit, avait-il réfléchi et hésité. Au lieu d'aller ainsi de prime-saut chez le général, ne ferait-il pas mieux de se renseigner ? Mais auprès de qui ? Il ne connaissait plus personne. S'il se rappelait vaguement les noms de quelques amis de son père, qu'irait-il leur demander ? Aucun d'eux, le croyant mort, n'admettrait qu'il fût Jacques de Breslac, et alors à quel titre pourrait-il les interroger ? On l'éconduirait sans lui répondre. Il se heurterait, en d'inutiles efforts, aux premières difficultés de son entreprise.

Enfin, en dehors de tout cela, un mouvement de nature tout-puissant le poussait en avant. Il voulait voir son père, l'émouvoir de sa présence, se jeter dans ses bras. Quand il serait là devant lui, les mains tendues, tout frémissant, il était impossible que le général ne le reconnût pas. Et Jacques, se disant cela, tremblait de tout son corps. Certes il irait ; il fallait y aller ; il n'y avait que cela à faire.

Jacques ne voulait point se présenter à l'hôtel de trop bonne heure. La matinée lui parut longue. Marengo n'était pas là. Il était sorti pour s'engager, comme il disait. Pauvre Marengo ! Il respectait les espérances et sans doute les illusions de son maître ; mais, en serviteur dévoué, il s'en allait à ce qui pressait, au pain quotidien.

Cette idée toucha Jacques et l'assombrit. Cependant, il s'habilla ou plutôt se transforma : c'était le vicomte de Breslac et non le condottière d'Amérique qui devait se présenter au général. Il lustra ses cheveux, fit en partie tomber sa barbe. Il ne garda que ses moustaches telles qu'il les portait autrefois. Il eut à se procurer des vêtements et les choisit tout faits, avec cette sûreté d'élégance native qui était en lui.

Ces nécessités puériles de la vie sociale l'attristaient et l'égayaient à la fois. Il y avait si longtemps qu'il ne s'était costumé de la sorte ! Toutefois, il se plut. L'homme du monde se réveillait en lui, il recouvra tout de suite l'aisance de mouvements et de manières qui seyaient à sa tenue nouvelle.

– Allons, se dit-il, en souriant devant la glace, c'est bien ainsi, c'est aussi bien que ce peut être.

S'il se fût regardé plus longtemps, il eût peut-être changé d'avis, ou, du moins, n'eût pas souri. En ce moment-là où il allait voir son père, il y avait en effet, chez Jacques, du gentilhomme de race, mais trempé d'aventures et d'audace. Ses yeux, qui venaient d'avoir une gaieté passagère, étaient tristes et fiers ; sa bouche, qui avait souri, se plissait à ses deux coins, dédaigneuse et hautaine.

En même temps que l'émotion du cœur qui lui pâlisait le visage, il avait l'énergie sombre de la lutte, et la révolte anticipée de la défaite, si cette défaite s'abattait sur lui.

Il s'achemina lentement vers le parc Monceau, Il eût voulu hâter et retenir ses pas. A la porte de l'hôtel, il s'arrêta, embrassa d'un coup d'œil la façade et les grands arbres chargés de givre, fit un effort, puis entra.

Gourbi était alors au seuil de son pavillon, en petite tenue, le képi sur l'oreille et fumant sa pipe. Dans ces circonstances, il n'avait point son air imposant de général à hallebarde. Il n'était que ferme et bienveillant. Ce fut à lui que Jacques s'adressa.

– Le général de Breslac ? lui demanda-t-il. C'était la première fois que ce visiteur se présentait à l'hôtel, et Gourbi avait pour ces cas-là une consigne prudente :

– Qui êtes-vous, monsieur ? dit-il poliment à Jacques. On eût dit que Jacques ne s'attendait pas à cette question. Il tressaillit, mais il n'hésita pas.

– Je suis Jacques de Breslac, répondit-il d'une voix grave.

La légende de Jacques était connue des serviteurs de l'hôtel. On savait que le fils du général s'était fait tuer sur les barricades en sauvant la vie à son père.

On savait aussi qu'un aventurier qui ressemblait à Jacques avait cherché plus tard à se faire passer pour lui. De là des opinions diverses. Les uns soutenaient que le vicomte était bien mort, les autres qu'il avait seulement disparu, mais qu'on le reverrait tôt ou tard.

Gourbi, superstitieux comme un vieux soldat, était de ces derniers. D'ailleurs, par ses rapports intimes avec le général et avec René, il en savait plus long que ses camarades. M. de Breslac, il y avait bien longtemps, avait eu sur la mort de son fils aîné quelques doutes qu'il ne paraissait plus, il est

vrai, avoir conservés. Quant à René, il avait toujours pensé que son frère était vivant.

A ce nom de Jacques de Breslac, que se donnait l'inconnu, Gourbi ne put donc retenir un mouvement de surprise. Il regarda Jacques sans lui répondre. La tristesse et la noblesse répandues sur les traits du visiteur, son œil profond et fier, sa haute prestance, qui était celle d'un gentilhomme et d'un soldat, lui inspiraient à la fois le respect et la sympathie.

Mais, si Gourbi était superstitieux comme un vieux grognard, il était cauteleux comme un batteur d'estrade. Il avait vu bien des intrigants et des solliciteurs, ce qui pour lui revenait au même, franchir le seuil de l'hôtel. L'homme qu'il avait sous les yeux pouvait bien n'être, après tout, qu'un faux Jacques de Breslac. Il fallait se défier.

– Eh bien ? reprit Jacques.

– Monsieur, répondit Gourbi, mon général est chez lui, mais je ne sais pas s'il reçoit.

En même temps, il appuya sur un timbre qui correspondait à l'antichambre. Un valet de pied de grande taille, dont les mollets d'hercule étaient moulés dans des bas de coton blanc et dont les cheveux étaient poudrés, parut aussitôt sur les premières marches du perron. Gourbi l'appela d'un signe. Le valet arriva.

– Baptiste, lui dit-il en lui montrant Jacques, monsieur désirerait voir le général. Veuillez conduire monsieur à l'hôtel et vous informer auprès du général s'il peut le recevoir. Vous aurez à annoncer M. Jacques de Breslac.

Cela voulait dire évidemment : « N'introduisez ce monsieur qu'à bon escient. »

Mais, au nom de Jacques de Breslac, le valet de pied, dressant l'oreille, s'effara quelque peu. Il précéda cependant Jacques, qui traversa la cour et franchit les degrés du péristyle. Le valet de pied le conduisit alors au premier étage, l'introduisit au salon, le pria d'attendre et se retira.

Jacques fut heureux de ce répit. Le cœur lui battait si fort, qu'il avait eu peine à suivre son guide. Il jeta les yeux autour de lui et reconnut ce vaste salon au balcon de pierre où il jouait étant enfant ; mais il n'en reconnut pas l'ameublement, qui, de son temps, datait de l'Empire et de la Restauration. Les grands fauteuils dont les bras se terminaient en têtes de sphynx, dont le

siège et le dossier formaient un parfait angle droit et auxquels il s'attelait pour les traîner, n'étaient plus là. La pendule, de haut style Empire et d'un merveilleux bronze, où Phaéton, debout sur son char, précipitait aux vagues du ciel ses coursiers affolés, n'y était pas davantage.

Mais le nouvel ameublement, tout entier de la plus rare et de la plus exquise magnificence, ressuscitait ce salon Louis XV, dont le plafond s'arrondissait en voûte et dont les boiseries admettaient des trumeaux, dans tout ce qu'il avait pu étaler autrefois de luxe aimable et délicat. Les fauteuils et les canapés, en bois blanc doré, étaient recouverts de satin broché d'oiseaux et de fleurs. Des candélabres géants, où se contournaient à profusion des nuées transparentes et des déesses, tout un Olympe en porcelaine de Saxe, flanquaient sur la cheminée de marbre un énorme éléphant vert céladon qui supportait un cadre d'émail.

Un Breslac de 1760, lieutenant général des armées du roi, peint par Largillière, présidait à cette résurrection, et quatre pastels de Latour, représentant, en galants atours, de nobles dames de la famille, en faisaient avec lui les honneurs.

Ce salon, d'un goût si expert et d'une grâce si savante, était une des curiosités de l'hôtel de Breslac.. Il étonna Jacques et éveilla en son esprit une pensée qui ne lui était point encore venue.

Ce n'était pas le général qui avait eu l'idée de ces élégances artistiques. Le caprice d'une femme avait passé par là. Comme il réfléchissait à cette complication, qui était possible et qu'il n'avait pas prévue, il s'approcha vers l'une des faces latérales du salon, d'une glace sans tain, tout encombrée d'arbustes. A travers cette glace, on apercevait une longue galerie disposée en bibliothèque. Les livres étaient rangés de chaque côté sur des rayons que surmontait, à hauteur d'appui, un entablement de chêne.

De cet entablement jusqu'au faite s'étagaient des tableaux de maître ; de distance en distance, à des intervalles réguliers, se dressaient, sur des piédestaux à socle mobile, des statues de bronze ou de marbre. Dans le demi-jour, que tamisaient d'épais rideaux de damas de soie verte, l'alternance de ces tableaux et de ces statues était d'un charmant effet. Là encore, la main d'une femme se reconnaissait. Autrefois, cette galerie, d'un aspect simplement sévère, ne contenait que des livres sous des vitrines.

Au bout de la galerie était la chambre du général. La porte en était fermée, et c'était sur cette porte que se fixaient les regards de Jacques. C'est là probablement que se trouvait son père. Tout à coup, d'un enfoncement resté dans l'ombre à mi-longueur de la galerie, Jacques vit sortir un homme. Cet homme, de grande taille, mais voûté, marchait pesamment et se dirigeait vers une chambre du fond.

Jacques ne l'apercevait que de dos ; mais, à n'en pas douter, c'était le général. Il fut sur le point de l'appeler, de courir à lui, et n'en eut pas le temps ou ne l'osa pas. M. de Breslac, arrivé à l'extrémité de la galerie, ne revint point sur ses pas. Il ouvrit la porte de sa chambre et la referma sur lui.

En ce moment, le valet de pied rentra au salon.

– Monsieur, dit-il à Jacques, le général est souffrant et couché et a le regret de ne point être en état de vous recevoir.

– Pardon, répondit Jacques, le général n'est pas souffrant ou du moins n'est pas couché ; car je viens de le voir traverser cette galerie et regagner son appartement.

– Monsieur se sera trompé en croyant voir le général, reprit le valet.

– Ce n'est pas possible, fit Jacques ; mais je vais m'en assurer.

Et tout aussitôt il s'achemina vers la galerie, qui communiquait avec le salon par des portes placées de chaque côté de la glace sans tain.

Toutefois, le valet de pied le devança et se posa devant lui.

– J'ai eu l'honneur de dire à monsieur que le général ne pouvait pas le recevoir.

– L'avez-vous bien réellement prévenu que je demandais à le voir, et surtout lui avez-vous dit mon nom ?

C'est qu'un soupçon venait à Jacques. Si le général avait été averti, il s'en fût aperçu, puisque le général était dans la bibliothèque. Or il n'avait vu ni entendu personne. Il était donc bien plutôt probable que le valet avait été prendre d'autres ordres que ceux de son maître.

Et qui sait ? se disait Jacques : ceux peut-être de la femme qui demeure évidemment ici.

– Mais certainement, monsieur, répondit le valet, j'ai prévenu M. le comte et je lui ai dit votre nom.

– Eh bien, malgré cela, reprit doucement Jacques, laissez-moi passer, mon ami.

– Non, monsieur, mon devoir est de m’y opposer.

– Par la force, alors, si j’insistais ? demanda Jacques.

Le grand valet de pied commençait à s’échauffer. Il s’était mis sur la défensive, une jambe en arrière, les bras ballants, mais les poings fermés. Il se prit à rire avec une insolence un peu niaise.

– Oui, monsieur, par la force. »

Quant à Jacques, il sourit. Si le grand valet eût connu l’expression déjà menaçante de ce sourire, il eût été moins résolu. Ce sourire-là, Jacques l’avait appris en Amérique, dans le Texas. Il le tenait peut-être de West, auquel il l’avait vu. Il naît aux lèvres, de l’habitude des coups de surprise ou de violence. Quand il s’ébauche, c’est le prélude ; lorsqu’il s’achève, c’est l’éclat.

C’est en petit ou en grand, selon les cas, transporté sur la face humaine, le rictus de ruse et de meurtre des bêtes fauves. Pour le moment, en ce qui concernait le valet de pied, le cas n’était pas très grave ; mais il allait être pour lui plein d’imprévu.

Jacques, en effet, saisit de ses deux mains comme dans un étau les deux bras du bellâtre, les lui colla au corps, et, le rendant de la sorte impuissant et rigide, le souleva du parquet, l’attira un moment à lui en se courbant en arrière, puis, de ses deux bras se détendant comme des ressorts, le projeta brusquement dans l’espace. Le valet, ahuri, s’affaissa à quelques pas, avec un bruit que les tapis assourdirent, sur le rebord d’un divan.

Jacques, ayant le chemin libre, pénétrait dans la galerie, quand une voix de femme l’arrêta. Cette voix, qui tremblait moins d’émotion que de colère, criait :

– Que signifie un tel scandale ?

Jacques se retourna, se trouva en face de madame Naper et ne vit en elle qu’une femme irritée.

– Pardon, madame, lui dit-il tranquillement, j’ai absolument besoin de voir le général, et cet homme voulait m’en empêcher.

– Et qui êtes-vous donc, monsieur ?

– Je suis Jacques de Breslac.

– Le fils aîné du comte, peut-être ? fit railleusement madame Naper.
– Lui-même.
– Eh ! monsieur, ce Jacques de Breslac est mort depuis longtemps.
– Il paraîtrait que non, madame, puisque c’est moi, et que je suis très vivant.

Madame Naper haussa les épaules et fit quelques pas.

Mais alors, avec un soudain respect et avec une émotion qui n’était pas feinte, Jacques s’inclina devant elle.

– Est-ce que vous seriez, madame, lui demanda-t-il, la comtesse de Breslac ?

– Non, monsieur, répondit-elle.

Cette réponse le soulagea. La comtesse de Breslac, la femme de son père, eût été pour lui une ennemie d’autant plus redoutable qu’il lui eût fallu la ménager. Du reste, il n’avait jamais pensé, sans trop savoir pourquoi, que son père se fût remarié. Mais, si cette femme n’était point la comtesse de Breslac, qui était-elle ? Cette question que se posait Jacques, se formula par deux mots :

– Alors, madame ? reprit-il.

– Je suis une parente du général.

– Une parente ? répéta Jacques.

Madame Naper se sentit inopinément sur la sellette et elle eût préféré ne pas répondre. Mais le ton de doute et d’insinuation qu’avait pris Jacques ne le lui permettait pas.

– Je suis, dit-elle sèchement, madame de Frédilly.

– Jeanne-Victoire de Frédilly-Comore, en son château de Comore, près de Quimperlé ? demanda-t-il encore.

Il y avait un nouvel écueil. Jacques pouvait avoir connu cette madame de Frédilly, dont il savait bien les prénoms et qualités.

– Non, monsieur. Les Frédilly dont vous parlez, le mari et la femme, sont morts. Je suis leur cousine.

Jacques salua.

– Je ne leur connaissais pas de parents.

– Monsieur, fit, d’une voix brève, madame Naper, finissons-en, car je ne suppose pas qu’inconnus l’un à l’autre, vous et moi, nous ayons à nous réciter nos généalogies. Vous voulez voir le général, n’est-ce pas ?

– Oui, madame.

– Eh bien, pour que des scènes pareilles à celles de tout à l’heure ne se renouvellent pas, je vais le prévenir de votre visite. J’aurais voulu la lui épargner ; mais, en définitive, ce sont ses affaires.

Elle passa devant Jacques et se dirigea vers l’appartement du général.

Après ce qui venait de se passer, Jacques eût mieux aimé se présenter chez son père sans être annoncé. Madame Naper, évidemment, allait le dénoncer au général. Toutefois, il ne pouvait employer la force contre elle et il était contraint de la laisser agir. Au bout d’un temps qui lui parut assez long, elle revint.

– Monsieur, lui dit-elle, le général vous attend.

Et s’éloignant aussitôt, elle traversa le salon et sortit.

Jacques suivit la galerie d’un pas ferme, mais avec un grand trouble dans l’âme et la sueur au front. La porte de la chambre de M. de Breslac était demeurée entre-bâillée ; il la poussa et entra. Le général était juste en face de lui, debout et adossé à la cheminée. Ses yeux avaient des éclairs de courroux et de mépris. De la main droite, il tortillait sa moustache. Son visage, très rouge encore, pâlisait néanmoins. Il devait revenir d’une violente colère et s’efforcer au calme.

Jacques, pendant une seconde, le regarda. Il l’avait quitté dans tout l’éclat de sa maturité, il le retrouvait affaîssé, alourdi par l’âge. Mais c’était bien le même homme qui l’avait repoussé, qui s’apprêtait à le repousser de nouveau. Une tendresse désolée, une émotion suprême le saisirent, sa vue se voila, et, tendant ses mains vers le général, fléchissant le genou, il ne put que s’écrier :

– Mon père !

Le général n’eut qu’un geste d’impatience.

– Monsieur, dit-il, pas de sensibilité, je vous prie, pas de scènes de drame ou de comédie. Vous m’avez importuné plusieurs fois de vos démarches et de vos lettres et je m’attendais à vous voir paraître en personne un jour ou l’autre. Vous voilà ; parlons nettement.

» Vous n'êtes pas Jacques de Breslac. Mon fils aîné est mort, je l'ai conduit moi-même au cimetière et j'ai pleuré sur sa tombe. Vous êtes Michel, le fils d'un ouvrier avec lequel il s'était lié et à qui il ressemblait beaucoup, m'a-t-on dit. Pour ma part, je ne le trouve pas ; car, si fort que vos entrailles s'émeuvent à ma vue, les miennes, quand je vous examine, restent absolument paisibles.

» Vous tenez, des récits et des confidences de mon fils, des particularités et des détails qui vous ont donné l'imagination de vous faire passer pour lui. Le plus simple et le plus facile vous a paru de vous jeter dans mes bras. Vous devez être convaincu maintenant que c'est complètement inutile. Confessez-moi donc que votre existence errante ne vous a pas enrichi, et qu'un peu d'aide vous ferait du bien. Par égard pour la mémoire de mon fils et pour l'affection qu'il vous portait, je ne refuserai pas de vous secourir. Désignez-moi la somme qu'il vous faut ; je vais vous la compter.

Et, tranquillement, avec une bonhomie hautaine, le général fit un pas vers son secrétaire.

Il n'y avait pas de parti pris chez lui. A coup sûr, il ne reconnaissait pas Jacques. Celui-ci, d'ailleurs, devait apparaître, au bout de vingt ans, aussi changé aux yeux de son père que son père lui était apparu.

Jacques comprit cela ; mais, s'il était tenté de céder à sa douleur, son indignation et sa fierté s'éveillèrent en lui à l'offre de M. de Breslac.

– Général, lui dit-il, je ne vous demande rien. Gardez votre argent. C'est votre affection, c'est votre paternité que je voulais seules.

Il s'arrêta comme suffoqué. M. de Breslac, le sourcil froncé, l'observait.

– Que va-t-il essayer encore ? avait-il l'air de se dire.

– Mais, en dehors de cette affection que vous me refusez, reprit Jacques, j'ai envers moi-même et contre vous un devoir à remplir : c'est d'affirmer ici, en face de tous, en pleine clarté de mon pays, ce nom de Jacques de Breslac que j'ai toujours gardé, qui est le mien. Et cela, monsieur, quelles que soient les influences qui vous entourent, je le ferai.

C'était un mot malheureux que ce mot « d'influences » dont se servait Jacques. N'était-ce pas à madame Naper qu'il faisait allusion ? M. de Breslac bondit.

– Monsieur, fit-il en bégayant de fureur, sortez d’ici. Sortez à l’instant, je vous chasse !

– Ah ! s’écria Jacques, vous me chassez comme autrefois, du même ton ; ah ! vous êtes bien mon père. Et, si j’hésite à obéir, si je me révolte, vous allez courir aux épées. Et tenez, dit-il avec une froideur subite et effrayante, elles sont là, accrochées au mur, ce sont bien les mêmes.

L’évocation de cette heure funeste où Jacques avait voulu venger sa mère, la pensée que ce même Jacques avait pu livrer à l’aventurier un pareil secret, achevèrent d’égarer le général.

– Non, misérable drôle, s’écria-t-il, ce n’est pas à l’épée que j’aurai recours, c’est par mes gens que je te ferai chasser !

Et, se précipitant à la fenêtre qu’il ouvrit toute grande :

– Holà ! cria-t-il aux gens qui étaient dans la cour, holà ! vous autres, à moi !

Et, comme ils accouraient, et Gourbi avec eux, il cria à Gourbi :

– Non, pas toi ; reste là et dévisage bien l’homme qui va sortir, afin de ne lui plus jamais laisser franchir le seuil de ma porte.

Jacques avait quitté de lui-même la chambre du général. Dans la galerie, il rencontra les gens de l’hôtel ; mais Baptiste, qui les accompagnait, leur conseillait beaucoup moins l’audace que la prudence et les précautions. Ils s’abstinrent de toute démonstration.

Quand Jacques eut traversé la cour, il s’arrêta et, comme il l’avait fait en arrivant, se prit à regarder la façade de l’hôtel et les grands arbres. Gourbi s’était approché et le dévisageait, ainsi que le lui avait recommandé son maître. Il vit que deux grosses larmes coulaient des yeux de l’inconnu et roulaient sur ses joues.

Jacques, en se retournant, vit Gourbi, mais n’essuya point ses yeux.

– Mon ami, dit-il seulement au vieux soldat, il paraît que je m’étais trompé : je ne serais pas Jacques de Breslac.

X

CONFÉRENCE

Ce soir-là, précisément, le général dînait chez le ministre de la guerre. En revanche, les trois Naper, à qui leur mère avait envoyé un mot, dînaient seuls à l'hôtel de Breslac avec elle. La conversation, pendant le repas, en présence des domestiques, fut assez languissante. L'attente d'un entretien sérieux préoccupait les convives.

Après le dîner, madame Naper emmena ses fils chez elle, dans un petit salon attendant à sa chambre à coucher. Ce fut là que Baptiste servit le café. Baptiste, dont les allures étaient discrètes malgré sa grande taille, était évidemment le serviteur de confiance de madame Naper. En se retirant, il fit tomber à plis épais les portières du petit salon. Aussi Léopold se leva-t-il presque aussitôt pour s'assurer qu'il n'était point caché derrière.

Mais non, il étaient bien seuls et à l'abri de toute oreille indiscrete. Les murailles du petit salon étaient, en outre, capitonnées de soie bouton d'or, une couleur qui seyait admirablement à la beauté de la maîtresse du logis. Madame Naper, assise au coin du feu dans un fauteuil, buvait à petites lampées et avec gourmandise son café, qui était brûlant. Elle gardait encore le silence.

Entre elle et ses fils, il y avait un guéridon sur lequel ceux-ci se tenaient accoudés, serrés les uns contre les autres, très attentifs et regardant leur mère. Oscar, qui laissait voir ses dents aiguës sous ses lèvres entr'ouvertes, était sombre et paraissait inquiet. Antoine avait son visage d'habitude, placide et froid. Les yeux seuls de Léopold témoignaient quelque impatience. Madame Naper remit sa tasse sur le guéridon.

– Mes enfants, dit-elle, je vous ai conviés à cet entretien, ou plutôt à cette conférence, où chacun de nous donnera son avis, parce que les circonstances sont tout à coup devenues graves. Nous sommes menacés.

Elle fit une légère pause que les trois Naper n'interrompirent point.

– Jusqu'à présent, reprit-elle, vous avez bien voulu me considérer comme votre guide et comme votre chef, et j'ai pu ne confier à chacun de vous que ce qu'il était nécessaire qu'il sût pour concourir à la réussite du plan général. Aujourd'hui, je dois tout vous dire, afin que nous agissions tous les

quatre en parfaite connaissance de cause. C'est pourquoi, autant pour vous mettre au courant de ce que j'ai fait déjà que pour me le résumer à moi-même, je reprendrai les choses d'un peu haut.

Elle parut se recueillir un instant ; puis, tout d'un coup :

– Votre père, que vous avez peu connu, car vous étiez fort jeunes quand il nous quitta, était un homme sans principes.

Les trois Naper ne bronchèrent pas.

– Mais il était très intelligent, très hardi, et se décidait vite, trop vite même, à ce qu'il avait résolu. Je ne vous apprendrai pas qu'il était un agent subalterne et très apprécié de la préfecture de police. Par une prévoyance qui se réservait l'avenir et qui nous a été fort utile, il ne portait que le nom de M. Jules.

» Très persuadé que, malgré son mérite, il n'arriverait jamais à rien s'il ne forçait la fortune, il passa de la police ordinaire à celle des affaires étrangères. Il avait son but. C'était de voler le secret ou le chiffre de l'État, de le voler et de le vendre. Il le vola en effet et le vendit très cher.

– A qui ? demanda Antoine.

– Votre frère Léopold le sait et me l'a dit. Et, si vous le désirez, Oscar et toi, il vous le dira tout à l'heure. Pour le moment, ce serait une digression inutile. Je continue. Il le vendit donc très cher et toucha la somme. Malheureusement, il fut découvert, arrêté, jugé et condamné à vingt ans.

Elle s'arrêta, jetant les yeux autour d'elle.

– De prison ? demanda Oscar. Madame Naper baissa tout à fait la voix, tandis qu'Antoine et Oscar se penchaient vers elle à la toucher.

– De travaux forcés, dit-elle. Les deux frères ignoraient cela. Aussi, l'ayant entendu, ils essuyèrent une petite sueur froide, qui leur venait au front. Léopold, qui le savait pâlit cependant un peu.

– Cinq ans après, votre père s'évada et s'en fut à l'étranger. Il y trouva son argent sur lequel on n'avait pas mis la main et qu'il y avait fait passer. Voilà quatorze ans environ qu'il est en Allemagne.

– Sans être jamais revenu en France ? fit Antoine.

– Riche ou pauvre ? demanda Oscar.

– Attendez, reprit madame Naper, cela viendra en son lieu et place. M. Jules, au moment de consommer sa tentative, avait parfaitement admis

qu'elle pût échouer. C'est alors que, pour nous ménager dans l'avenir, à vous et à moi, une occasion de bien-être, de fortune, il m'entretint de la situation de la famille de Breslac.

» Ici, je serai brève, car je n'ai pas à m'étendre sur ce que vous savez tous. Le fils aîné Jacques passait pour mort et bien mort. Il n'était cependant que disparu, par les soins de M. Jules, et, s'il reparaisait jamais, ce qui était peu probable, il était moins probable encore que son père ajoutât foi à son identité.

» Le second fils, un enfant, était d'une santé si délicate, que sans doute il ne vivrait point. Votre père pensa que le général de Breslac aurait besoin plus tard, dans dix ans environ, et au seuil de la vieillesse, d'une affection de cœur qui lui fût chère et qui pourrait prendre sur lui un grand empire.

– Ses prévisions étaient justes, dit Antoine.

– Elles le furent, mon fils, grâce à moi surtout, grâce à vous aussi. Mais avec combien de peine elles se réalisèrent et quelle patience il me fallut avoir, vous le savez également. Je devins cette amie qui devait diriger sa vie et je la dirigeai, vous me rendrez cette justice, non point d'une manière égoïste et banale, mais dans les voies qui pouvaient nous grandir et nous sauver aux yeux du monde.

» Cette opinion du monde, il nous la fallait honorable quand même. Ce n'était pas facile, j'y parvins. D'ailleurs, vous me secondiez. Grâce à l'influence du général, à la mienne, qui commençait, et à vos efforts, vos carrières furent tracées, et s'ouvrirent chaque jour devant vous plus larges et plus fructueuses. J'entrevis pour moi la plus haute ambition à laquelle je pusse prétendre, ce fut de devenir la femme et l'héritière de M. de Breslac.

» Le hasard m'y encouragea. J'avais lu un jour qu'un certain Jules Naper – ces coïncidences de noms se rencontrent – avait péri dans un voyage en mer. On n'avait retrouvé que quelques débris du navire où il était embarqué. C'était un petit marchand de Paris, qui allait rejoindre sa femme dans l'Amérique du Sud, au bout du monde. Cette histoire, qui m'avait déjà servi auprès du général quand j'avais dû lui dire qui j'étais, me revint à l'esprit. Je la creusai, et il me sembla que – je n'avais qu'à la développer.

» Les dates étaient favorables. Ce Jules Naper avait épousé sa femme à peu près à l'époque où, votre père et moi, nous nous étions mariés. De plus

il avait fait naufrage à la fin de 1848. Si je me donnais pour sa veuve, je pouvais, dans les – cas prévus par la loi et les dispositions établies par elle, me remarier. Cette idée me vint il y a quatre ans environ. La longue période de temps écoulée depuis le naufrage me donnait toute sécurité dans le passé, et j'avais devant moi le temps nécessaire pour préparer l'avenir.

» C'est alors que je travaillai sans relâche, de toutes les forces de mon intelligence, de toutes les séductions de mon esprit, à devenir pour le monde la femme que je suis, à la fois futile et toute-puissante, l'arbitre de la mode, mais l'arbitre aussi des destinées de quelques-uns, hommes et femmes, qui me doivent déjà ce qu'ils sont et qui attendent de moi davantage ; irréprochable, enfin, de conduite aux yeux de tous.

» Je pensais donc au premier jour, en supposant que votre père ne reparût pas pour se jeter à la traverse, épouser le comte de Breslac. Ma situation de madame Naper était suffisamment légale et le monde ne serait venu ni chez le notaire, ni à la mairie pour s'informer de madame de Frédilly. D'ailleurs, le monde n'avait que faire de ces détails, et, à la rigueur, il est très indulgent et très indifférent quand il n'a pas d'intérêt à ne pas l'être.

Madame Naper s'interrompit et se tourna vers Antoine, qui se trouvait naturellement en cette circonstance le jurisconsulte de la famille.

– N'est-ce pas ton avis, lui dit-elle, que ce mariage aurait été sinon absolument très facile, du moins très possible ?

– Il n'y a, comme vous l'avez dit, ma mère, répondit sentencieusement Antoine, à creuser ces sortes d'affaires que ceux qui y sont directement intéressés. Ce mariage serait donc non seulement possible, mais facile ; ce n'en serait pas moins une supposition d'état civil, c'est-à-dire un faux, si l'on venait à savoir la vérité ; cependant, le fait accompli, on ne poursuivrait pour ce fait ni le comte de Breslac, général et sénateur de l'Empire, ni sa femme. Les gouvernements ne sont pas des ogres pour leurs partisans et leurs amis.

– Cela vient à l'appui de mes projets.

– Oui, ma mère. Mais, selon moi, il faut se préoccuper des intéressés, et il y en a trois.

Ce nombre de trois parut surprendre madame Naper.

– Lesquels ? demanda-t-elle.

– Le général d’abord, reprit Antoine. Oh ! je ne le compte que pour la forme. Cependant.

– Je ne le comptais pas du tout, dit madame Naper : il fera ce que je voudrai.

– Le second intéressé, reprit Antoine, ce serait René.

– Quant à celui-là, dit froidement Oscar, si Éveline continue à se laisser aimer par lui autant qu’elle le fait, il ne sera bientôt plus question de lui.

– Quoi ? fit Antoine avec intention.

– Mon cher Antoine, répondit Oscar, Millevoye a fait un petit poème sur la chute des feuilles, et Millevoye ne dit pas que son poète eût une amoureuse comme Éveline. Complication grave !

– Mortelle ! dit madame Naper.

Léopold était le seul à bien savoir que madame Naper avait livré René à Éveline.

– Ma mère ! lui dit-il, vous avez des mots d’une grande précision. Ils concluent.

Madame Naper regarda vaguement le feu, et ses sourcils se froncèrent. Peut-être en voulait-elle à Léopold, peut-être aussi n’était-elle point tout à fait sûre d’Éveline.

– En tout cas, fit-elle en relevant la tête, René ne s’opposerait pas au mariage en lui-même. Il ne pourrait s’y montrer contraire qu’en vue de ses suites. Or les questions d’argent lui sont indifférentes.

– Soit, ma mère, dit Antoine ; mais, puisque nous sommes menacés, ainsi que vous l’avez dit, je vois un dernier danger : mon père !

Madame Naper inclina légèrement la tête en signe d’assentiment.

– A le bien juger, continua Antoine toujours imperturbable, il a dû, en vous indiquant cette affaire de Breslac, y stipuler, en sa faveur et en cas de réussite, quelque profit éventuel. –

– Tu le juges bien. Il m’a dit que, s’il était pauvre au moment où cette combinaison aurait abouti, il viendrait me demander sa part des bénéfices et que je ne la lui refuserais pas.

– Une menace ?

– Évidemment.

– Cette somme d’argent considérable qu’il a touchée comme prix du secret dont il s’était rendu possesseur, vous en a-t-il jamais fait parvenir quelque chose ?

Madame Naper se contenta de sourire, et son sourire était une réponse.

Antoine fut alors tenté de lui demander de quoi elle avait vécu et avait fait vivre ses enfants pendant plusieurs années ; mais il crut plus prudent de s’abstenir. Ce fut madame Naper qui répondit en partie à cette question qu’il omettait.

– Aussi, dit-elle, avons-nous été par instants dans une grande détresse ; si grande, que, plusieurs fois, il y a heureusement des années de cela, nous avons été secourus par le père Huguenin, qui était mon parrain. Heureusement encore, il ne m’a jamais connue que sous le nom de madame Jules.

– Est-ce qu’Éveline, de loin en loin, n’a pas continué de le voir ? demanda Léopold.

– Elle l’a vu, en effet, dit madame Naper.

– C’est fâcheux.

– Sans doute ; mais le bonhomme s’était pris d’affection pour elle, et elle lui rendait un peu de son affection. Éveline, mes enfants, n’est pas comme vous, un instrument parfait. Elle a, « de naissance », – ce mot fut dit avec une intonation particulière, – des défaillances qui ne lui viennent ni de moi, ni de votre père. Mais c’est une fille qui m’aime, et dont l’intérêt est de ne nous point trahir.

Il y eut un silence. Les trois Naper se doutaient depuis longtemps qu’Éveline n’était point la fille de M. Jules ; mais leur mère ne le leur avait jamais dit aussi clairement.

Madame Naper se taisant, Antoine reprit la parole.

– Comment avez-vous su, ma mère, que M. Jules s’était évadé ?

Le parfait magistrat, à ces endroits tout à fait scabreux de la vie de son père, aimait mieux l’appeler M. Jules. Madame Naper, à ces mêmes endroits, se contentait de baisser la voix. Ainsi fit-elle en disant :

– C’est un employé des chiourmes, de passage à Paris, qui me l’a appris.

– De sa part ?

– Oui. Cet employé avait été, quelques années auparavant, un camarade de votre père à la Préfecture. Votre père cependant ne l’aimait pas, car il se sentait surveillé par lui dans son service et était gêné par cette surveillance. Aussi, afin de se débarrasser de lui, l’avait-il fait désigner pour le transport des déportés à Cayenne. A son retour de Cayenne, on l’avait employé à Toulon.

– Alors, remarqua Léopold, cet agent a peut-être été à Cayenne sur le même bâtiment que Jacques de Breslac.

Les yeux de madame Naper brillèrent aussitôt. Léopold, le premier, prononçait le nom de Jacques et flairait, là où il était, le véritable danger, dont elle n’avait point voulu parler encore. Décidément Léopold, qu’elle préférait aux autres, était le mieux doué de ses fils.

– Il a fait, dit-elle, ce voyage avec Jacques de Breslac.

– Vous rappelez-vous son nom ?

– Oui, il s’appelle Crèvelot.

– Et c’était un honnête homme ?

– Oui, à ce que me disait mon mari ; il était l’esclave de son service. Il eût arrêté son père et l’eût fait exécuter, s’il l’eût fallu.

– C’est ainsi, fit lentement Antoine, qui semblait réfléchir, c’est ainsi qu’il faut comprendre son devoir professionnel.

Oscar avait peut-être saisi le sens des réflexions d’Antoine.

– C’est aussi mon avis, dit-il avec un rire muet assez sinistre, bien qu’il cherchât à lui donner une expression gaie, surtout quand ce devoir professionnel s’accorde avec nos intérêts.

Léopold avait pris son carnet.

– J’écris ce nom de Crèvelot, fit-il, c’est important.

– Maintenant, ma mère, et avant de nous résumer, dit Antoine, j’ai à prier Léopold de répondre à ce que je vous demandais au commencement de notre entretien : A qui notre père a-t-il vendu le secret d’État ?

– A la Russie, répondit Léopold.

Directement ?

– Non, par l’intermédiaire d’une fort aimable femme, que ma mère connaît, la comtesse de Rysleff.

– La comtesse de Rysleff, dit madame Naper, qui chercha ce nom dans ses souvenirs et qui le trouva aussitôt. Oui, je me souviens : je suis allée à une soirée chez elle avec votre père. Elle était employée par la police de Saint-Pétersbourg. Mais je ne l’ai jamais vue que cette fois-là.

– C’est-à-dire, reprit Léopold, que vous êtes restée dix ans sans la voir ; mais, depuis que vous êtes devenue madame de Frédilly, vous la rencontrez assez souvent dans le monde, et elle est même un peu votre amie.

Madame Naper, tout à fait étonnée, regardait Léopold.

– La comtesse de Rysleff, dit-il, est aujourd’hui la baronne de Vallombras.

Madame Naper se mit à rire. Elle se rappelait ce qu’était le baron.

– Bah ! s’écria-t-elle.

Léopold sourit.

– Qui se ressemble s’assemble. Antoine, bien qu’il connût la valeur de certaines digressions, s’impatiait un peu.

– Et qu’a fait M. Jules en Allemagne ?

– Il s’y est soutenu aux villes d’eaux, ayant assez d’argent pour en gagner, et surtout pour en perdre.

– Et aujourd’hui ?

– Et, aujourd’hui, il a tout perdu ou à peu près. De sorte qu’il songe à rentrer en France pour exploiter le filon qu’il nous a ménagé.

– Il sait donc où nous en sommes ?

– Notre père est très fin, mon cher Antoine. Je le fais surveiller ; mais, à coup sûr, il sait maintenant ce qui nous arrive.

– C’est un forçat évadé, dit nettement Antoine. Puisque tu le surveilles, il n’y a qu’à le saisir au premier pas qu’il fera en France, et à le réintégrer au bagne. La procédure est simple et expéditive et je me charge de l’activer. Du bagne, on ne se fait pas aisément entendre et il faudra du temps pour que M. Jules trouve un écho à ses révélations, si intéressantes qu’elles soient.

» D’ailleurs, qu’y gagnerait-il ? De nous perdre. Ce n’est pas assez pour un homme d’esprit comme lui. Il n’a de chances que s’il pouvait traiter librement d’égal à égal avec nous, et alors il y aurait lieu de transiger. Mais

c'est là ce qu'il faut éviter, d'ici à quelques mois, jusqu'à ce que madame de Frédilly ait épousé le comte de Breslac,

– Avant le mariage, tout serait inquiétant, tout serait cher. Après, il n'y a plus de danger sérieux, et, s'il y a quelque transaction forcée, elle se fait dans des prix acceptables. Mariez-vous donc, ma mère, mariez-vous sans crainte. C'est là qu'est la vérité de la situation, c'est là qu'est le salut. Et tardez le moins possible.

Bien que son débit fût lourd et un peu solennel, Antoine s'était échauffé en parlant. Il termina en frappant du plat de la main sur le guéridon. Oscar l'appuya de sa voix brève et tranchante :

– Ma mère, dit-il, Antoine a raison.

Léopold ne dit mot, ce qui parut étonner ses frères.

– Mes enfants, dit madame Naper, cet entretien ne nous aura pas été inutile, même en vue de complications nouvelles. Nous nous sommes résumé notre position sous ses différents aspects et avec la solution à lui donner, en la supposant telle qu'elle était ce matin encore. Mais, depuis ce matin, tout a changé.

Madame Naper avait laissé de côté toute nonchalance. Sa parole avait une vibration sourde d'inquiétude et de colère. Ses trois fils se penchèrent vers elle, Oscar et Antoine avec une sorte d'avidité fiévreuse, Léopold avec plus de curiosité que de surprise. Elle continua :

– Le danger le plus grave, que nous reléguions au second plan, dont nous avons presque fini par ne plus nous préoccuper, nous arrive le premier. Jacques de Breslac est de retour.

Antoine et Oscar eurent une exclamation. Cependant Antoine voulut douter.

– En êtes-vous bien sûre ?

– Je l'ai vu moi-même, répondit-elle.

Elle raconta aussitôt, avec les divers incidents qui s'y rapportaient, la visite de Jacques à l'hôtel de Breslac.

– Est-ce bien lui ? demanda encore Antoine.

– Oh ! fit-elle, il y a des émotions auxquelles on ne se trompe pas. C'est bien lui, je l'ai senti là.

Elle mit la main sur sa poitrine.

– J’y ai reçu un coup. Et encore ne serait-ce rien si cet homme n’était d’apparence qu’un simple aventurier ; mais il est déjà, de pied en cap, le vicomte de Breslac, et, demain, le sera davantage.

– N’exagérez-vous pas ? dit Léopold.

– Je n’exagère rien, il s’est présenté ici avec la mise, le ton et le visage d’un homme du monde ; avec une énergie d’attitude et de traits froide et calme, et les violences mêmes auxquelles il peut se livrer ne viennent point d’un emportement brutal, mais sont préméditées et volontaires.

– De quelles violences parlez-vous ?

– Ne vous ai-je donc pas dit qu’il avait saisi aux poignets ce colosse de Baptiste et qu’il l’avait jeté à dix pas ?

– Oui, ma mère ; mais je n’y avais pas pris garde, car je ne voyais pas alors ce Jacques de Breslac tel que vous le dépeignez maintenant.

– Je lui en veux, dit faiblement madame Naper. Dès les premières paroles, il a pris avantage sur moi. Je me rappelle le ton dont il m’a dit qu’il ne connaissait point de parents à Jeanne-Victoire de Frédilly-Comore. J’ai brisé là, mais j’étais battue. Oh ! ces noms d’emprunt qu’on est forcé de prendre ! poursuivit-elle en crispant légèrement ses doigts. Il y a toujours un moment où ils se retournent contre nous !

– En somme, dit Antoine, le général l’a chassé.

– Oui, fit madame Naper, et, là encore, ce n’est pas le général qui m’inquiète, son fils ne se représentera plus chez lui, ou, s’il se présente, il ne le recevra pas. Ce que je crains, c’est que Jacques de Breslac ne se fasse reconnaître d’anciens amis à lui ou à son père ; que sa séduction ne s’exerce sur eux, qu’il ne leur impose l’indéniable autorité des souvenirs qu’il évoquera de son enfance et de sa jeunesse. De par l’opinion publique, de par la simple clarté des faits, en dehors même de la loi, il rentrerait dans son état-civil.

» Alors il le revendiquera auprès de la justice. Certes, il échouera si le général persiste à le désavouer. Mais c’est là que nous avons à raisonner froidement. Le général, en l’état où il est, ce n’est plus le comte de Breslac en pleine conscience de son intelligence et de ses actes. Derrière lui, il y a moi, il y a vous. Le monde, qui nous est indulgent et propice, aujourd’hui qu’il n’a point de prétexte à nous attaquer, nous sera contraire demain.

» S'il y a procès, ce n'est plus le général qui est en cause, c'est nous, la famille de lucre et de hasard, tandis que Jacques sera la famille légitime armée de ses droits. Nous pourrions ne point succomber légalement ; nous périrons de fait. Je ne serai plus qu'une intrigante, et vous, les fils et les complices de cette intrigante, atteints dans vos carrières d'une flétrissure latente, vous les perdez ou y êtes arrêtés net.

– Peste ! ma mère, s'écria Léopold, comme vous y allez !

– Oh ! murmura Antoine, je ne me laisserai pas faire si aisément.

– Ni moi non plus, ajouta Oscar avec son méchant sourire. Nous en découdrons avant cela.

– J'ai mis les choses au pis, reprit madame Naper. Tout va dépendre, au point de vue du temps dont nous pouvons disposer, de la position de Jacques. S'il a les millions dont il parlait autre fois à son père dans une de ses lettres, il sera, tout ensemble, plus influent et moins intéressant. Les honnêtes gens et la vraie grande société seront moins de son côté. S'il est pauvre, s'il ne retrouve, ce qui est possible, qu'un très petit nombre des amis de son père ou des siens, il est condamné à de longs efforts que nous rendrons plus longs encore, et nous avons le champ libre devant nous.

– Et que croyez-vous qu'il soit ? Riche ou pauvre ?

– Je l'ai jugé pauvre.

– A quoi ?

– A sa mise. Il avait des habits d'une coupe banale, élégamment portés.

Cette observation de détail fit sourire Léopold, et, dans ce sourire, il y avait un compliment pour sa mère.

– Mais, à propos, fit remarquer Antoine, M. Jacques de Breslac, qui n'est encore que Michel l'insurgé, est un évadé de Cayenne. C'est un gibier de police et de parquet.

– Non, répondit Léopold, il est couvert par l'amnistie.

– Comme insurgé, oui ; comme évadé, non.

– Nous sommes dans une époque troublée, mon cher Antoine, et il ne faut pas songer à un procès politique où ce Jacques se démènerait comme un beau diable, en pleine notoriété de presse et à notre détriment. Sans compter que le gouvernement n'a pas envie – et il a raison – de ressusciter, à la

lumière de la barre et du soleil, en chair et en os et glorifiés par vingt ans d'exil et de souffrances, les républicains des journées de juin.

» Non, non, point de bruit. S'il devient trop gênant, nous en ferons simplement un des obscurs républicains d'aujourd'hui, pris en flagrant délit de café de Madrid ou de vociférations sur la voie publique, et nous le mettrons à l'ombre pour quelques mois.

– Comme M. Jules, articula nettement Antoine.

– Comme M. Jules, répéta négligemment Léopold.

– Ainsi, ma mère, dit Oscar, ne changez rien à vos projets. Épousez le comte de Breslac.

Elle se leva un peu pensive.

– Oui, mais il me faudra quelque temps encore, un an peut-être.

– Mes frères et moi, dit Oscar, nous vous donnerons cette année-là.

Et, d'un mouvement spontané, les trois jeunes gens s'approchèrent de madame Naper et lui prirent les mains.

Cette unanimité pour la défense de leurs intérêts et des siens la fit sourire de plaisir.

– Mes enfants, leur dit-elle, la conférence est terminée, et je vous rends votre liberté. Ainsi, c'est bien convenu : attendre, surveiller – elle fit une pause – et frapper.

Ce dernier mot fut prononcé avec cette maestria que Léopold se plaisait à lui reconnaître.

– Oui ! firent-ils tous à la fois.

– A ! dit madame Naper à Léopold, je ne sais pas même où demeure Jacques de Breslac.

– Je le saurai, répondit Léopold.

XI

CAUSERIE

Jacques était sorti de l'hôtel de Breslac dans un état d'émotion extraordinaire. Tout d'abord il alla au hasard par les rues. Ses pensées confuses le ramenaient à une pensée unique. Il avait vu son père, et son père l'avait chassé. Son père, ce grand et lourd vieillard, de qui la vie se retirait, mais dont les yeux avaient eu pour lui des éclairs de colère et d'énergie, ne vivait-il donc plus que pour le haïr ? Comment le revoir, comment le persuader, comment le fléchir ? Hélas ! il ne fallait plus songer à franchir le seuil de cette maison.

Cependant, un homme ne l'avait ni mal accueilli ni menacé. C'était ce vieux soldat qui l'avait reçu le premier. Ce devait être un soldat, car il n'avait point ri en voyant couler les larmes de Jacques. Jacques, en effet, se souvenait qu'il avait pleuré. Il n'en avait point de fausse honte, il se fût plutôt senti prêt à pleurer encore. De sourds sanglots soulevaient sa poitrine ; il était plus faible qu'un enfant.

Par degrés, il se calma. L'ordre se fit dans son esprit. Ce fut alors qu'il se préoccupa de cette femme qu'il avait rencontrée chez son père. Du premier mot, elle lui avait menti. Ce n'était point une Frédilly. Elle semblait là toute-puissante. En se la rappelant, il s'aperçut qu'elle était jeune encore, au moins d'apparence, et qu'elle devait être pleine d'artifice et de séduction.

L'impression inconsciente qu'il avait eue d'elle se ravivait dans son cerveau, prenait une forme distincte. Elle devait être telle qu'il la voyait à présent. En ce cas, sa présence chez le général s'expliquait. C'était une intrigante qui circonvenait le vieillard. Pour elle, naturellement, il était l'ennemi. Elle le lui avait bien fait voir. Qui était-ce ? Il ne savait même pas son nom. Très vaguement, il lui semblait qu'il l'avait déjà vue. Où ? Il se le demanda et, machinalement, en marchant droit devant lui, où ses pas le portaient, chercha ce souvenir.

A coup sûr, et là il n'y avait pas de doute pour lui, ce n'était pas en Amérique. En conséquence, il sautait par-dessus ces vingt années, arrivait à sa jeunesse à Paris qui avait été si courte et où il avait connu bien peu de femmes. Il s'interrogea au sujet de celles dont il avait été amoureux, et les

revit une à une. Ce fut vite fait de ses amourettes, il ne l'y trouva pas. Ces temps évoqués le ramenèrent encore à son père, puis à sa mansarde chez Frégard et à sa convalescence.

Il ne songeait plus à la femme, quand tout à coup il tressaillit. Elle venait de lui apparaître à ce rideau de la mansarde d'en face qu'elle soulevait en lui souriant. C'était là qu'il l'avait vue. Il revit aussi l'homme qui se cachait derrière elle en cherchant à le voir. La pensée lui était souvent venue que cet homme l'avait livré et que cette femme l'y avait aidé.

Mais dans quel dessein avaient-ils agi ? Il lui fallait supposer, si ces deux femmes, celle d'alors et celle d'aujourd'hui, ne faisaient qu'une, que celle-là, vingt ans à l'avance, avait imaginé, en le faisant disparaître, de capter le général. Ce n'était guère croyable. L'homme et la femme savaient donc qu'il n'avait pas été tué, qu'il était Jacques de Breslac, et non Michel. Où l'avaient-ils su ?

Il est vrai que, sur cette voie des souvenirs, il rencontra l'homme dont Michel et lui se défiaient, et qui, dans la dernière nuit, avant le combat du lendemain, avait rôdé autour d'eux quand ils échangeaient leurs confidences, et que Jacques, avec le pressentiment qu'il serait tué, donnait à son ami les lettres de sa mère.

Cela, tandis qu'il marchait toujours, s'échafaudait dans son cerveau à la façon d'un cauchemar. Il ne raisonnait pas, il rêvait. Pourquoi, dans sa détresse actuelle, ces larves et ces fantômes, qui cherchaient à se rej oindre, se dressaient-ils devant lui ?

Ce ne pouvait être la même femme. Elle eût été beaucoup plus âgée. Puis, à quoi bon cette machination contre lui ? Est-ce qu'il n'avait pas un frère ? Est-ce que l'existence de ce frère n'écarterait pas la possibilité d'une spoliation !

Sa rêverie s'en fut vers René. Il ne s'était point informé de lui, n'avait point demandé à le voir. Et même, il ne tenterait pas de le voir. A quoi bon ? René le chasserait comme son père l'avait chassé. Chose singulière ! il ne se figurait point René devenu jeune homme. Il n'entrevoyait qu'un visage d'enfant avec des cheveux blonds et des yeux bleus.

Par degrés encore, Jacques ne pensa plus à rien. Il marchait toujours. Après avoir remonté toute l'avenue de Friedland, il était redescendu par les

Champs-Élysées et suivait les boulevards. L'obscurité s'était faite et une petite pluie fine tombait, qui pénétrait ses vêtements, sans qu'il s'en aperçût. Il ne voyait rien, n'entendait rien, ni des piétons, ni des voitures.

Les hommes obsédés d'idées funestes ou les malheureux atteints de découragement et de tristesse s'en vont ainsi, en somnambules, à travers la foule.

Il ne leur arrive rien, car rien ne leur pourrait arriver de pire que ce qui les torture. A la hauteur de la Chaussée d'Antin, Jacques eut un mouvement instinctif ; il prit à gauche et regagna son hôtel de la rue Saint-Nicolas.

Il monta aussitôt à sa chambre. Un feu vif flambait dans la cheminée et répandait seul sur les objets une clarté rouge. Jacques se laissa tomber dans un fauteuil.

– Ah ! dit-il, je suis las.

Au même instant, le garçon de l'hôtel entra.

– Monsieur, lui dit-il, M. Marengo vous prie de l'attendre pour dîner.

– J'attendrai, répondit Jacques. Et, tout seul, morne et fatigué, s'occupant à regarder la flamme du foyer, il attendit.

Vers huit heures, perdu dans une somnolence vague, il était devenu si fort étranger à toute chose qu'il n'entendit pas entrer Marengo. Le digne garçon, si strictement vêtu selon l'ordonnance de son art qu'il portait un large couteau de cuisine passé à sa ceinture, avait la face pourpre. Il s'approcha de Jacques et l'examina avec inquiétude.

– Eh bien, monsieur ? lui dit-il.

Jacques se retourna et, rappelé à la vie réelle, éprouva une répugnance douloureuse à avouer que son père l'avait chassé.

– Eh bien, mon ami, répondit-il, je n'ai pas eu le courage d'aller aujourd'hui à l'hôtel de Breslac. J'irai demain.

Il avait baissé les yeux et Marengo n'insista pas.

– Et toi ? reprit Jacques.

– Oh ! moi, monsieur, j'ai fait aujourd'hui bien des courses, et j'ai eu beaucoup d'aventures.

– Heureuses ?

– Diverses. Si vous le voulez, je vous les raconterai pendant le dîner, car nous allons dîner.

Le garçon apportait, en effet, le dîner, et allumait les bougies. Marengo s'employa avec lui à dresser le couvert. Quand cela fut fait et que les deux compagnons furent seuls, Marengo commença son récit :

– Je me suis, dès ce matin, mis en campagne.

– Armé en guerre, 'fit Jacques qui remarqua le grand couteau de Marengo.

Marengo rougit légèrement.

– Non, monsieur, dit-il.

Et il se débarrassa de son couteau.

– Non, j'étais en bourgeois et je cherchais un emploi. Je me suis adressé d'abord à un grand restaurant du boulevard, dont le propriétaire était autrefois un ami de mon père. Il n'était guère que huit heures du matin. La devanture était à peine enlevée : les garçons faisaient la salle, et le chef de cuisine causait auprès du poêle avec le sommelier.

» Il est certain, n'est-ce pas votre avis, monsieur ? fit Marengo en s'interrompant, que les gens du même art se reconnaissent entre eux. C'est de la confraternité d'instinct.

– De la franc-maçonnerie, hasarda Jacques, qui ne voulait pas laisser voir ses préoccupations à son ami.

– Non, monsieur. La franc-maçonnerie, au sens fraternel du mot, n'existe plus en France. Le fait est que ces messieurs, me voyant m'approcher d'un air à la fois digne et timide, me demandèrent avec affabilité ce que je désirais. Je le leur dis, je leur dis aussi que je comptais sur la bienveillance du patron qui avait d'excellentes relations avec mon père. Au nom du patron, ils se mirent à rire.

» – Le patron dont vous parlez est millionnaire depuis quinze ans. Le million ici se gagne en cinq ans. On pourrait aller plus vite, mais c'est une habitude d'honnêteté et une règle invariable dont la maison ne se départ point. Le propriétaire d'aujourd'hui aura prochainement son million. C'est M. Verguen. Le connaissez-vous ?

» – Non ; mais j'espère qu'il ne refusera pas de me donner audience.

» – Nous l'espérons aussi ; mais vous attendrez assez longtemps, car il a été au bal cette nuit avec madame Verguen, et ne nous réunira en conseil qu'à onze heures. Il nous en a fait prévenir. Mais comment se fait-il que

vous avez perdu de vue l'ami de votre père et que vous ne sachiez point la filiation des directeurs de la maison ?

» – C'est que je ne suis de retour à Paris que d'hier matin, et que je viens de passer vingt ans en Amérique.

» – Chez les Américains ? me dirent-ils.

» – Oui, répondis-je, mais aussi à Cayenne, au Brésil, au Texas, au Mexique, en Californie.

» – y trouve-t-on toujours beaucoup d'or ? demanda le sommelier.

» J'eus un sourire indécis qui était une réponse, et le chef la comprit.

» – Ce n'est pas une question à faire, dit-il au sommelier. Il n'y a jamais eu d'or en Californie. Autrement, ce garçon, qui est intelligent, cela se voit, en aurait rapporté.

» Le sommelier s'inclina.

» – Pardon, on l'a tant répété, que je le croyais, répondit-il avec simplicité.

» Je ne jugeai pas à propos de leur dire ce qu'il en était ; qu'il y a en effet de l'or, mais qu'on le gagne et qu'on le perd ; que nous avions exploité des mines et que nous n'avions pas réussi. Cela eût été fastidieux pour eux et leur eût peut-être donné mauvaise opinion de nous.

» – Et, reprit le chef, vous avez dû voir de bien drôles de choses dans ces pays-là, pendant ces vingt ans.

» – Ah ! m'écriai-je.

» Je ne sais pas, monsieur, de quelle façon je prononçai ce « ah ! », si je n'y rassemblai pas, à mon insu, toutes les émotions de l'existence que nous avons menée, mais il dut être bien éloquent. Les yeux de mes interlocuteurs pétillèrent de curiosité. Les garçons qui allaient et venaient, ne nous prêtant jusque-là qu'une oreille distraite, se rapprochèrent en cercle. Je fus assis, sans savoir comment, sur une table de marbre, et je vis bien qu'on s'attendait à ce que je parlasse.

– Et tu parlas ?

– Pendant deux heures, monsieur, je les tins sous le charme, et, le plus étonnant, c'est que je m'y tins moi-même. Je leur arrachai toute sorte d'exclamations de surprise, de terreur et d'admiration, et, aux endroits pathétiques, qui sont nombreux, je leur tirai des larmes. L'arrivée des

premiers consommateurs me força néanmoins, aux regrets de tous, de hâter et de terminer mon récit.

– Je compte bien que tu ne m’as pas nommée dit Jacques.

– Je ne me le serais pas permis ; mais vous avez plané comme un demi-dieu sur les scènes épiques. Je reprends. Il était dix heures et je ne devais voir le patron qu’à onze. On me donna trois brevas, qu’on me choisit, pour que j’attendisse plus patiemment en me promenant sur le boulevard.

» A onze heures et quelques minutes, on m’avertit que le patron pouvait me recevoir. Le sommelier et le chef de cuisine avaient dû lui parler de moi. C’est tout à fait un homme du monde. Il m’a accueilli avec un intérêt plein de bienveillance.

» – Mon ami, me dit-il aussitôt en me faisant asseoir, contez-moi donc quelque épisode de vos merveilleuses aventures.

» Je n’avais qu’à obéir ; je narrai quelques incidents en termes brefs, mais saisissants. A midi, j’avais fini. Je me hasardai alors à lui exprimer ce que je sollicitais de lui.

» – Ce sera avec plaisir que je vous emploierai, me répondit-il. Allez aux fourneaux et faites vos essais. Le chef est prévenu et me rendra compte.

» Le chef, plus grave que le matin, me laissa libre de tenter ce que je réussissais le mieux. Je lésignai naturellement le poulet à la Marengo. Il y en avait un justement qui était presque à point. Il n’y avait que la dernière main à lui donner. Je le croussai vivement, mais avec soin, à ma façon. Le chef, impassible, m’avait regardé faire. Il goûta. A peine avait-il goûté, que sa physionomie devint froide et s’attrista.

» – Mon cher monsieur, me dit-il, je ne puis pourtant pas vous offrir une place de marmiton.

» Marmiton ! Il avait dit marmiton. Ce mot-là me donna froid. Je devins très pâle.

» – Eh quoi, dis-je, aurais-je oublié quelque chose ? Ne serait-ce pas assez relevé ?

» – Pas assez relevé, grand Dieu ! s’écria-t-il ! Mais c’est épicé à emporter le palais de vingt Yankees.

» Je n’eus pas la force de protester.

» – C’est l’Amérique qui vous a gâté, me dit-ill ; mais ne perdez pas courage. Travaillez et revenez me voir. D’ailleurs, je ne suis pas inquiet de vous. Vous êtes un garçon de trop d’esprit pour ne pas vous tirer d’affaire.

» Je sortis navré. Il n’était encore qu’une heure de l’après-midi. J’allai à un des grands restaurants du Palais-Royal. C’était le moment, entre le déjeuner et le dîner, où l’on ne faisait rien. Les garçons vaguaient çà et là, le chef et le sommelier se délassaient, là comme au boulevard, par une causerie auprès du poêle.

– Ne va pas plus loin, ami Marengo : je parie qu’on t’a fait asseoir sur une table et que l’on t’a fait raconter tes voyages.

– On m’a fait asseoir sur une chaise, parce que le couvert était déjà mis pour le soir ; mais j’ai, en effet, en guise de bienvenue, raconté mes pérégrinations.

– Avec autant de succès que le matin ?

– Non, avec moins de succès ; je n’y allais plus d’aussi bon cœur, et je me paraissais à moi-même assez terne. Je n’en obtins pas moins de la gracieuseté du chef de descendre aux fourneaux et de faire mon essai. Ce fut encore un poulet à la Marengo.

– Et on le trouva comme l’autre trop épicé.

– Hélas !.non. J’y avais procédé avec beaucoup plus de timidité que d’audace. On le trouva banal et sans saveur. Je fus éconduit poliment, mais éconduit aussitôt. Que vous dirais-je, monsieur ? Il n’était que trois heures. J’eus le temps, de trois à six, de raconter encore deux fois mes voyages et de manquer deux poulets.

» Je suis revenu ici, méditant tristement, je l’avoue. Cependant, la bonté que vous avez eue de m’écouter et le repas que nous venons de faire m’ont un peu remis. Je me sens moins abattu. A propos, comment avez-vous trouvé le dîner ? Moins bon ou meilleur que celui d’hier ?

– Je ne sais trop. Je t’ai écouté d’abord et puis j’ai mangé pour manger.

– Mais encore ?

– Eh bien, console-toi de tes échecs. Ne fait pas de bonne cuisine qui veut. Le dîner d’hier n’était pas bon, mais celui de ce soir est très mauvais.

– Ah ! monsieur, que dites-vous là ? s’écria Marengo avec désespoir. Ce dîner, c’est moi qui l’ai fait.

– C’est toi ! Comment cela ?

– Quand je suis rentré à six heures, le cuisinier venait de se sauver avec la femme de chambre. J’ai proposé au patron de le remplacer, et il y a consenti. Je me suis mis à l’œuvre pour le dîner des habitués, puis pour le nôtre. Les habitués, eux, ne se sont pas plaints. Voilà pourquoi j’étais en retard, et pourquoi j’avais encore mon couteau de cuisine à la ceinture.

Il avisa le couteau qu’il avait placé sur la commode et le contempla d’un air sombre.

– Voyons, Marengo, dit Jacques, ne va pas te le passer au travers du corps, comme Vatel a fait de son épée.

– Oh ! ne craignez rien, répondit amèrement Marengo ; je n’ai pas le droit d’imiter ce grand homme, moi, qui ne suis plus qu’un marmiton. Et, d’ailleurs, la marée n’a même pas manqué. Il y avait du poisson à notre dîner, et, je m’en souviens maintenant, vous n’en avez mangé qu’avec dégoût.

Il restait debout, les yeux fichés en terre, avec un découragement mêlé de chagrin. Son orgueil ne souffrait pas seul ; il songeait aussi que cette ressource, sur laquelle il avait compté pour Jacques plus que pour lui-même, allait leur manquer.

A ce moment, il sentit que son maître lui passait le bras autour des épaules et l’attirait doucement à lui. Tout surpris, il leva la tête. Le visage de Jacques n’avait plus son expression de gaieté moqueuse ; il était empreint d’une douleur vraie.

– Mon bon Marengo, mon ami, lui dit affectueusement Jacques, ne te chagrine pas de ce qui t’arrive. Moi, poursuivit-il en baissant la voix, je ne t’avais pas dit la vérité. J’ai vu aujourd’hui mon père, et mon père m’a chassé.

En achevant ces mots, et sans attendre que Marengo lui répondît, il lui serra fortement la main et se promena silencieusement.

D’ailleurs, Marengo était si ému, qu’il n’eût pu répondre. Il se promettait seulement, à la première occasion qui se présenterait, et s’il le fallait, de se faire tuer pour Jacques. Il oubliait que, dix fois déjà il avait risqué sa vie pour lui. Les humbles cœurs comptent le passé pour rien et ne songent qu’à se dévouer encore.

XII

JACQUES CHEZ HUGUENIN

Quelques jours se passèrent. Marengo faisait la cuisine et obtenait, en retour, d'être nourri pour rien, ainsi que son maître. Ce n'était pas, dans la Situation précaire où ils se trouvaient tous deux, une économie à dédaigner. En ces quelques jours, il y eut un incident. L'agent de police, chargé de relever les noms des voyageurs sur le livre de l'hôtel, désira voir les deux compagnons. Il fut toutefois très poli.

– C'est vous, monsieur, dit-il à Jacques, qui êtes M. Jacques de Breslac.

– Oui, monsieur.

– Et vous, Marengo ?

– René Turiquet, dit Marengo, oui, monsieur.

Et ce fut tout.

L'hôte cependant parut étonné. Ce désir de voir les voyageurs en personne n'était pas habituel à l'employé. Cela ne se faisait que quand il y avait lieu de rechercher quelqu'un. Après tout, ces Messieurs arrivaient d'Amérique, et c'était sans doute à cause de cela qu'ils avaient été l'objet de cette mesure. Marengo ne s'émut guère de ce détail, mais Jacques s'en préoccupa davantage. Il avait eu affaire à la police, avait, à coup sûr, été livré par elle, et, involontairement, il songea à cette femme d'autrefois qu'il s'imaginait avoir retrouvée chez le général. Si c'était la même, il n'était pas surprenant qu'elle s'inquiât de lui.

Mais cette pensée ne le menait pas à grand'chose et il ne s'y arrêta pas outre mesure. Il était tombé dans un grand découragement d'esprit et dans une grande apathie de corps. Le plus souvent il passait son temps au coin du

feu, à fumer des cigares. Là, dans une rêverie vague, il se demandait ce qu'il pouvait faire, et, quoiqu'il ne trouvât rien, il sentait la nécessité d'agir. Avant peu, il serait absolument sans ressources.

Ce n'était pas là ce qui l'effrayait. Ainsi qu'il l'avait dit à Marengo, à défaut d'autre labeur, il gagnerait son pain à un métier de manœuvre, à porter des pierres sur son dos. Il était fort, ce pain-là lui était assuré.

Jacques, en effet, après toute son existence passée, jetée aux extrêmes, avait le profond dédain des conventions sociales et toute l'insouciance d'une âme de bronze. Mais, à s'employer de la sorte, il ne ferait pas autre chose, et c'est autre chose qu'il avait à faire. Pour redevenir Jacques de Breslac, il lui fallait sa liberté et son temps. Comment redevenir ce Jacques de Breslac qu'il était, réellement ?

Il y songeait sans relâche, dans cette indolence si prolongée aussi bien que dans de courts moments d'impatience où le sang bouillait dans ses veines. S'il était seul, il se promenait tout à coup à grands pas, tordait de ses mains nerveuses quelque ustensile de fer, se calmait par cet éclat, redressait la tige qu'il avait faussée et se rasseyait.

Si Marengo était là, il se contenait et s'amusait à le faire causer ou à lui répondre. Toutefois, Marengo ne se trompait pas à cette bonne humeur apparente : il connaissait trop bien Jacques.

– C'est le feu qui couve, se disait-il ; un peu plus tôt, un peu plus tard, la flamme se fera jour.

Jacques, à vrai dire, s'agitait dans le vide. Il ne voulait ni retourner chez son père, ni tenter de voir René. Quant à ses anciens camarades, il ne savait pas ce qu'ils étaient devenus. Du reste, il n'avait – jamais été assez intime avec eux pour qu'il pût espérer en être reconnu ou qu'il pût invoquer leur témoignage. Il n'avait eu qu'un ami : c'était Michel. A celui-là seul il s'était confié ; auprès de celui-là seul il aurait pu invoquer de ces souvenirs qui font la vérité et la lumière.

Or Michel était mort, et la proposition se trouvait renversée. C'est lui qui, irréfutablement, s'il l'eût voulu, eût pu passer pour Michel, tant l'enfance et la jeunesse de ce dernier lui étaient familières. Pourtant, en dehors de Michel, il y avait Dornès et Frégard. Tous deux l'avaient arraché à la mort, l'avaient soigné, l'avaient sauvé. Il savait de plus où les trouver. Il avait lu

leurs noms dans les journaux. Dornès était un médecin illustre, Frégard un avocat célèbre.

Malheureusement, il se rappelait ce qu'ils lui disaient en plaisantant pendant sa convalescence :

« Qui sait si ce n'est pas Michel et non Jacques que nous avons là devant nous ? Vous vous ressemblez tellement, que vos pères s'y méprendraient. Mais, en tout cas, – et là encore la plaisanterie, pareille à un doute, se continuait dans l'affection, – que tu sois Jacques ou Michel, nous t'aimons pour les deux. »

S'ils hésitaient en ce temps-là, quelle apparence y avait-il, au bout de vingt ans écoulés, qu'ils se décidassent aujourd'hui ! Jacques, plus que jamais, serait pour eux Michel ou Jacques, mais ne serait, d'une façon absolue, ni l'un ni l'autre.

Pourtant, il se résolut à aller voir Dornès ; Dornès de préférence à Frégard. Entre le médecin qui se dévoue et le malade qu'il sauve, il y a parfois d'étroites affinités physiques. Le médecin surtout, si ç'a été sa première cure, – et c'était le cas de Jacques pour Dornès, – se souvient mieux de ce corps qu'il a palpé, de ces yeux qui se sont tournés vers lui avec reconnaissance.

Donc, si Frégard et Dornès l'avaient aimé tous deux, Dornès devait l'avoir mieux aimé, se souviendrait plus vite, lui serait plus accessible et plus bienveillant. En outre, le praticien illustre demeurait rue de Tournon, tout près, pour Jacques, du Luxembourg et de sa demeure d'autrefois. Il y aurait, à l'aider, la mémoire des lieux. Ils iraient revoir ensemble la haute et étroite maison à cinq étages et la fenêtre en mansarde. Jacques, le premier, dirait :

– C'était là.

Et Dornès lui répondrait :

– En effet, c'était là. Quoique ce projet séduisît Jacques, il ne s'y résolvait qu'avec peine. Il était comme un homme encore tout meurtri et tout endolori de sa chute, et qui n'ose pas retourner à l'épreuve. Puis, tandis qu'à son arrivée à Paris, il voulait crier hardiment à tous son nom de Jacques de Breslac, il avait maintenant la pudeur de ce nom, la crainte de le compromettre et de l'amoindrir. Il ne voulait point que, peu à peu et par

suite d'imprudentes tentatives, il passât pour celui d'un aventurier ou d'un intrigant.

Il l'eût affirmé l'épée à la main ou dans un danger : il était de son devoir de le soustraire à des dénis banals qu'il ne pouvait châtier. Toutefois, dans le cas de sa visite à Dornès, c'était très simple. Il allait consulter un médecin et n'avait même pas à se nommer. Il serait reçu, verrait cet ancien camarade, agirait selon les circonstances. C'était donc très facile à faire, et, après une dernière incertitude, il le fit.

C'est alors qu'il lui arriva des déconvenues assurément fort ordinaires, mais qu'il n'avait point fait entrer en ligne de compte. A sa première visite, on le fit entrer dans un salon déjà rempli de personnes qui attendaient. La moitié au moins de ces clients ne purent voir le docteur Dornès. Jacques fut dans la moitié qui ne le vit pas.

La seconde fois, il prit mieux son heure et se présenta l'un des premiers. Mais, ce jour-là, il s'assura, ce qui n'avait rien d'étonnant, que des personnes privilégiées, réunies dans une autre pièce, prenaient tour avant lui. A sa troisième visite, il usa du moyen qui a généralement cours pour être au nombre des favorisés. Il est probable que, ce jour-là, une répartition plus équitable des admissions au cabinet du docteur se fit. entre le grand et Le petit salon ; car, bien que Jacques n'eût que trois personnes à passer avant lui, il ne put être admis.

C'était jouer de malechance : aussi le faux malade, ennuyé de ces contre-temps, fut-il plusieurs jours sans revenir. Quand il revint, il fut plus heureux. Il attendit à peine quelques minutes et fut reçu. Le cœur lui battait en entrant dans le cabinet de Dornès. Qu'allait-il se passer ? Marchait-il à une espérance ou à une déception nouvelle ?

A sa grande surprise, il ne reconnut point Dornès, ou plutôt ce ne fut point son ancien camarade qui le reçut. Dornès aurait eu au moins quarante ans et il se trouva en face d'un jeune homme de vingt-sept qui avait un nez mince, des dents aiguës sous ses lèvres rouges qu'entr'ouvrait un sourire, et des yeux d'un noir sombre sous des sourcils qui se rejoignaient. Ce jeune homme vint au-devant de Jacques :

– Vous pensiez, je le vois bien, monsieur, rencontrer ici le docteur Dornès.

– En effet, monsieur, répondit Jacques.

– Le docteur n'est plus à Paris. Il lui a fallu partir hier soir, d'une façon presque soudaine, pour Constantinople, où le sultan l'a fait demander. C'est une absence d'un mois ou de six semaines. Toutefois, monsieur, c'est moi, qui suis auprès de lui depuis longtemps, qu'il a chargé de le remplacer, et si je puis vous être utile.

– Je vous remercie monsieur, répondit Jacques ; c'étaient des motifs particuliers, autant que l'état de ma santé, qui m'amenaient chez le docteur Dornès.

Le jeune médecin n'insista pas et salua poliment Jacques, qui se retira.

Jacques était vivement contrarié. Ainsi, rien ne lui réussissait. Il avait perdu près de trois semaines à cette démarche inutile, et il ne verrait plus Dornès avant deux mois. D'un autre côté, le remplaçant de Dornès ne lui avait pas plu. Comme il était dans une disposition d'esprit à se laisser aller aisément aux soupçons, il regretta, bien qu'il ne l'eût fait que par politesse, d'avoir dit à ce jeune homme que des intérêts, autres que celui de sa santé, l'avaient conduit chez Dornès.

Enfin, le célèbre médecin était-il vraiment parti ? Jacques n'eut point de longs doutes à ce sujet. Le premier journal qu'il ouvrit lui apprit le voyage de Dornès en Turquie.

– Allons, se dit-il, je ne fais décidément rien qui vaille et, de plus, je suis un visionnaire.

Marengo, qui était au courant des visites infructueuses de Jacques, hocha la tête. C'était un garçon plein de finesse que Marengo, et qui réfléchissait en tournant ses saucés.

– Je ne trouve pas naturel, dit-il à Jacques, que vous n'ayez pu parvenir, en quatre fois, à être reçu par le docteur. Je serais plutôt d'avis qu'on vous a lanterné jusqu'à son départ afin de vous empêcher de le voir.

– Je le verrai toujours à son retour.

– Oui, mais c'est trois mois qu'on vous aura fait perdre. Si vous voulez, je saurai quel est ce jeune médecin qui le remplace.

– Comme tu voudras.

Marengo, qui se regardait un peu comme partie intégrante de son maître, et qui se savait très reconnaissable avec ses jambes de basset, son ventre

rondelet et sa figure épanouie et rubiconde, n'alla pas, de sa personne, rue de Tournon. Il y dépêcha un commissionnaire qui s'informa du jeune médecin.

– Le suppléant de M. Dornès, dit-il à Jacques, le soir même, est le docteur Oscar Naper.

– Ce nom-là, fit Jacques, ne signifie rien pour nous.

– Pour le moment, non. Mais qui sait ? attendons, monsieur.

Ils passaient, le plus ordinairement, leur soirée à causer, à étudier la situation, à se mettre en quête de projets.

– Vous pouvez en appeler à si peu de gens à Paris, dit un jour Marengo à Jacques, que le plus humble d'entre eux n'est pas à dédaigner. A votre place je verrais le père de Michel. Celui-là vous a connu et bien connu, vous étiez le grand ami de son fils. Il ne peut vous vouloir que du bien.

– Oh ! fit Jacques, ce que tu me conseilles est inutile. Huguenin ne doit plus être de ce monde ; ce serait aujourd'hui un vieillard de plus de quatre-vingts ans.

– C'est un grand âge assurément ; mais on peut y atteindre. Huguenin n'était-il pas forgeron de son état ?

– Oui.

– Eh bien, c'est une garantie de longévité. Le fer conserve. Il est bon à la respiration et à la circulation du sang.

Jacques sourit.

– Enfin, reprit Marengo, pourquoi n'y pas aller ? Nous sommes dans une sorte d'impasse à laquelle il faut chercher une issue et le moindre renseignement peut nous y aider. Ce Huguenin doit être certain aujourd'hui de la mort de son fils. On s'obstine à vous prendre pour l'aventurier Michel. S'il est prouvé que ce Michel-là est bien mort, vous avez au moins quelques chances de plus de redevenir par vous-même Jacques de Breslac.

Jacques crut Marengo et s'en alla, dès le lendemain, au faubourg Saint-Antoine. La vieille forge de Huguenin était encore debout.

Jacques, avec un secret espoir, d'un pas confiant, entra dans l'atelier. Ce lieu d'énergie et de travail allait à ses instincts de force et de vaillance. Comme il s'était vêtu de ses habits de voyage, son entrée n'attira l'attention de personne. Les marteaux retentissants continuèrent leur œuvre, la flamme

continua de s'aviver sous le soufflet. Une vingtaine d'ouvriers, rudes compagnons, au mâle visage, aux bras nus, abattaient la besogne, épars çà et là dans une fumée rougeâtre. Un contre-maître vint au-devant de Jacques, et familièrement lui dit :

– Que désirez-vous, mon garçon ?

– Je voudrais, répondit Jacques, voir M. Huguenin.

– Le patron est chez lui, venez avec moi.

Il le conduisit à la petite maison, poussa, au rez-de-chaussée, la porte de la salle à manger et dit à haute voix :

– Monsieur Huguenin, voilà quelqu'un qui demande à vous voir.

Et, cela dit, il fit à Jacques un geste amical et se retira.

Cette salle à manger était à demi disposée en salon. Elle avait un petit canapé et deux fauteuils. La cheminée, qui se trouvait en face de la porte d'entrée, supportait une pendule et deux candélabres en bronze. A côté des candélabres, il y avait deux flambeaux destinés à l'usage quotidien et dont les bougies venaient d'être allumées, car la nuit s'était faite.

A l'annonce d'un visiteur, M. Huguenin, assis alors auprès du feu, s'était levé. Il ne voyait point encore Jacques, qui était dans l'ombre, mais Jacques le voyait très bien. Ces vingt années avaient pesé sur le grand vieillard, dont les cheveux étaient d'un blanc de neige. La figure, d'une carnation brune et sèche, avait, par endroits, les rides lourdes et pendantes de l'âge, mais l'expression était d'une sérénité grave et bienveillante.

Les yeux restaient vifs et la haute taille du forgeron ne se voûtait que légèrement. Le travail et l'honnêteté avaient, en somme, gardé debout ses quatre-vingts années.

Toutefois, au fur et à mesure que Jacques sortait de l'ombre et s'avancait dans le cercle de lumière, un changement étrange se faisait chez le vieillard. Son corps se penchait en avant, ses yeux s'agrandissaient, ses traits exprimaient une effrayante stupeur, et ses mains, qui tremblaient, se tendaient vers Jacques.

– Grand Dieu ! s'écria tout à coup le vieillard, est-ce que c'est toi, Michel, que je revois après tant d'années ? est-ce toi, mon fils ? Réponds, Michel, réponds !

Jacques s'arrêta. Il lui arrivait ce qu'il n'avait pas prévu. Il était venu là pour que son identité s'affirmât, s'attestât par les yeux de cet homme qui l'avait connu, et cet homme, abusé par sa tendresse de père et par ses souvenirs lointains, croyait revoir en lui le fils qu'il avait perdu et qu'il attendait toujours. Un découragement mêlé de pitié s'empara de Jacques.

– Hélas ! dit-il, vous vous trompez, je ne suis pas Michel.

– Ce n'est pas Michel, reprit le vieillard, et cependant c'est sa voix, c'est son air, c'est son visage. Ah ! s'écria-t-il avec un élan soudain et comme s'il trouvait l'explication de cette énigme, tu es bien Michel, mais tu veux m'épargner. Va, ne crains rien, mon fils : la joie ne tue pas les pères qui ont pleuré leur enfant, elle leur donne des forces et les fait vivre.

– Je ne suis pas Michel, monsieur Huguenin, dit encore Jacques. Je suis Jacques de Breslac.

– Mais Jacques de Breslac a été tué. Je l'ai eu mort, et bien mort, devant les yeux.

– Non, ce n'est pas lui qui a été tué.

M. Huguenin, sans parler cette fois, fit un pas en avant, et, attirant Jacques à lui avec une sorte de violence, se mit à le regarder. Son regard, avide et fixe, plongeait dans celui de cet homme en qui il s'était imaginé retrouver son fils, en parcourait le visage et la personne, allait de sa tête à ses pieds avec une anxiété sombre.

Il y eut un moment où ses mains palpèrent le corps de Jacques. Il ne voulait point ne pas croire. Puis, comme, en somme, rien de cet étranger n'émouvait ses entrailles, il posa la main sur son propre cœur. Ce cœur, qui, tout à l'heure, avait battu si violemment, s'était refroidi maintenant, battait à peine. Le vieillard laissa tomber ses bras et s'affaissa dans son fauteuil.

– Non, en effet, dit-il, ce n'est point mon fils.

Et, presque aussitôt, se ranimant dans un trouble plus grand, dans une douleur nouvelle, il ajouta :

– Mais alors, celui que j'ai vu, dont le visage était mutilé par les balles, celui-là, alors, celui-là c'était ?

Un sanglot l'empêcha d'achever, et sa tête tomba sur sa poitrine. Jacques, profondément ému, plia le genou devant le vieux forgeron et lui prit doucement les mains.

– Celui-là, monsieur Huguenin, dit-il en baissant la voix, était Michel, votre fils vaillant et bienaimé, mon ami à moi, plus que mon ami, mon frère.

– Comment cela s’est-il fait ? demanda faiblement le vieillard.

Jacques le lui expliqua. Il lui dit sa dernière nuit avec Michel, les papiers qu’il lui avait confiés et la méprise que ces papiers, trouvés sur le jeune homme, avaient pu causer. Il fit ce récit le plus long qu’il put, l’entremêlant de ses témoignages d’affection pour Michel, des regrets qu’il lui portait. Ces paroles soulageaient le vieil Huguenin. Il laissait dire Jacques, ne l’interrompait pas, ne se lassait pas de l’entendre. Et, tout en l’écoutant, il répandait les larmes brûlantes et rares de la vieillesse. Mais, avec ces larmes, son chagrin s’écoulait et s’apaisait. Ayant dégagé ses mains de celles de Jacques, il les laissait, distraitement, avec un instinct de tendresse, errer sur les épaules et sur les cheveux de ce compagnon, de cet ami de son fils.

– Oui, dit-il, quand Jacques eut fini, vous l’aimiez bien, mais il vous aimait bien aussi.

– Pauvre Michel ! murmura Jacques.

Le vieillard se leva avec effort et fit signe à Jacques, qui restait encore à genoux, de se lever.

– Monsieur Jacques de Breslac, lui dit-il alors avec une dignité singulière, vous avez été l’ami de mon fils ; quelle que soit la cause qui vous amène vers moi, soyez le bienvenu dans ma maison.

– J’y viens, comme autrefois, répondit Jacques, cruellement frappé, pauvre et malheureux !

– Cependant, si je ne me trompe, dit Huguenin, le général est encore vivant. Vous avez votre père, monsieur Jacques. Ne l’êtes-vous pas allé voir ?

– J’y suis allé, répondit sourdement Jacques, et, comme autrefois, monsieur Huguenin, il m’a chassé de sa présence. Il me croit mort et ne m’a point reconnu.

– Mon Dieu, s’écria le vieillard, y a-t-il donc des pères qui ne reconnaissent point leur fils ? Jacques, mon enfant, continua-t-il, j’ai cru un instant que vous étiez Michel et ne m’y suis pas trompé longtemps. Mais

vous lui ressemblez, et nous l'avons tant aimé tous deux ! Je n'ai plus que peu de jours à vivre ; pendant ce peu de jours, voulez-vous le remplacer près de moi ? Jacques, voulez-vous être mon fils ?

Le vieil Huguenin lui ouvrit ses bras.

– Oui ! répondit Jacques en s'y jetant.

XIII

JACQUES ET RENÉ

Il y a des bienfaits qui ne se refusent pas. Le vieux forgeron offrit l'hospitalité à Jacques, qui accepta. Il avait dit à M. Huguenin dans quelle situation il se trouvait, et le vieillard s'en était peut-être réjoui. Il allait garder près de lui cet ami de son fils, qui ressemblait tant à son fils. Quant à Jacques, il avait pour le père de Michel une sympathie reconnaissante et forte. Il sortait ainsi de la position précaire où il se débattait et des efforts vulgaires et sans doute impuissants auxquels il eût été bientôt condamné.

Cet asile qu'il rencontrait allait lui être un répit et une espérance. C'est de là qu'il agirait et qu'il combattrait. Marengo quitta également l'hôtel de la rue Saint-Nicolas et vécut chez Huguenin. Il s'y rendit utile à sa façon, fit la cuisine de la maison et tint les comptes de l'atelier.

Ces nouveaux hôtes plurent aux ouvriers. Marengo les égayait de ses saillies, les charmait par sa belle humeur. Jacques, dont ils apprirent les aventures, leur inspirait l'admiration et le respect, Ils l'aimèrent bientôt, quand ils le virent partager leurs travaux, y devenir aussi habile et aussi fort qu'aucun d'eux.

Jacques, en effet, se fit forgeron. Il disait en riant à Huguenin qu'il voulait gagner son pain. La fatigue physique le délassait de ses agitations

d'âme. Il disait encore qu'il forgeait le fer et ses projets.

Un soir, au moment de se mettre à table avec Jacques, le vieil Huguenin, qui s'était absenté dans l'après-midi et qui venait seulement de rentrer, avait un air joyeux et préoccupé.

– Je vous-apporte, dit-il à Jacques, des nouvelles qui vous intéresseront.

– Lesquelles ?

– Ah ! voilà, il faut que je commence par Le commencement. Je vous dirai d'abord que je viens du Jardin d'acclimatation.

– Vous ? fit Jacques en souriant.

– Moi-même. J'avais déjeuné avec un vieux compagnon qui demeure à l'avenue de la Grande-Armée, et, pour nous distraire, nous avons été passer là notre après-midi. Les vieilles gens et les bêtes, ça se comprend. D'ailleurs, c'est un joli jardin. Mais il n'y avait pas que des grognards et des bêtes. C'était aujourd'hui je ne sais quelle fête, il y avait du beau monde, des équipages, des jeunes femmes et des enfants. Bref, j'y ai rencontré Éveline.

– Éveline ? demanda Jacques.

– C'est vrai, vous ne la connaissez pas, et je vois bien qu'il faut mettre de l'ordre dans mon récit. Je ne vous ai que rarement parlé de moi ; c'est qu'en somme il y avait bien peu de chose à en dire.

» J'avais perdu mon pauvre Michel ; j'espérais toujours qu'il reviendrait ; je l'attendais et j'ai travaillé. Voilà toute ma vie, sauf un incident que je vais vous conter.

» J'avais autrefois une filleule, qui était une jolie fille. Quand elle eut dix-huit ans, elle épousa un employé dans les bureaux d'un ministère. Lequel ? je ne l'ai jamais su. Nous autres ouvriers, nous ne nous occupons guère de cela. Il s'appelait M. Jules. Avait-il un nom de famille ? c'est ce que j'ignore, et, par discrétion, je ne le lui ai pas demandé.

» D'ailleurs, je ne fus pour rien dans son mariage. Il m'amena simplement sa femme en visite de noces. Michel et moi, nous les vîmes de temps en temps. Les enfants arrivaient chaque année à ce petit ménage, qui ne semblait pas très à son aise. Ce M. Jules, qui était un petit homme chétif et pourtant râblé, aux yeux perçants, à la figure rusée, se disait républicain. Pourquoi pas ?

» Je fus cependant un peu surpris qu'aux journées de Juin, il fût des nôtres, au Panthéon. Il avait même un endiablement qui ne me parut pas de bon aloi. Si ce n'était pas là, pour vous qui ne le connaissiez pas, un souvenir qui a dû vous échapper, vous vous rappelleriez ce petit homme qui se démenait comme la mouche d'un coche. Il vous a parlé plusieurs fois, à Michel et à vous.

Depuis qu'il se doutait que son arrestation et son envoi à Cayenne avaient pu être machinés contre lui, Jacques avait la mémoire très alerte au sujet des moindres particularités de cette époque. Aussi eut-il un léger soubresaut.

– Pardieu ! oui, dit-il à Huguenin, je me souviens de cet homme-là.

– Depuis, reprit Huguenin, j'ai quelquefois pensé qu'il jouait un rôle et qu'il était dans la police.

Jacques rapprocha aussitôt dans sa pensée cet homme des barricades de la femme de la mansarde, et, par une subite association d'idées, de l'agent de police venu à Brest pour constater son identité. Il était fort naturel que l'homme qui l'avait arrêté l'eût fait partir.

Cet homme et cette femme, il les avait déjà évoqués dans sa douloureuse rêverie en sortant de l'hôtel de Breslac ; et voilà qu'il les retrouvait dans le récit d'Huguenin.

Cette madame Jules pouvait être la femme qu'il avait rencontrée chez le général. Ces suppositions, qu'il avait écartées et qui prenaient actuellement toute l'apparence de la vérité, l'absorbèrent si visiblement, qu'Huguenin s'en aperçut et lui dit :

– Qu'avez-vous donc ? vous ne m'écoutez plus ?

– Si fait, repartit vivement Jacques, si fait, monsieur Huguenin. Je vous écoute, au contraire, de toute mon attention et de toutes mes forces. Continuez, je vous en prie.

– Quand Michel eut disparu, reprit Huguenin, je ne vis plus personne. Je n'avais plus mon fils, j'avais depuis longtemps perdu ma femme, j'étais sans parents, je vécus tout seul. Cela dura plusieurs années, quand, un beau matin, ou plutôt un vilain soir, car c'était en novembre, et il était tombé de la neige fondue pendant toute la journée, je vis entrer chez moi cette madame Jules, ma filleule, avec ses quatre enfants, trois garçons et une

filles. L'aîné des garçons avait neuf ans ; la petite fille en avait cinq. La mère et les enfants étaient trempés d'eau, moins habillés qu'ils n'étaient couverts de loques, et maigres à faire pitié. –

» Madame Jules me dit que, depuis trois ans, son mari les avait plantés là, les laissant sans ressources ; qu'elle avait lutté tant qu'elle avait pu ; mais qu'elle en était arrivée, elle et ses enfants, à n'avoir plus un sou ni un morceau de pain ; qu'alors dans cette extrémité, elle avait pensé à moi et qu'elle était venue.

» Je lui dis qu'elle avait bien fait, et je me chargeai de tout ce petit monde-là. Ce fut avec plaisir. Faire du bien, ça raccommode avec la vie et ça chasse la tristesse. Je les nourris, je les nippai, je les consolai, je les amusai. En peu de temps, ma filleule redevint une jolie femme, les garçons se remplumèrent et la petite fut charmante. C'était ma préférée, car les garçons, méchants ou sournois, ne m'allaient guère. Ah ! mon cher Jacques, elle était bien gentille, ma petite Éveline.

– C'est la jeune femme que vous avez rencontrée aujourd'hui ?

– Et dont je vous parlerai tout à l'heure.

– Et les garçons, comment s'appelaient-ils ?

– Je ne sais plus guère. Attendez, je crois bien qu'ils s'appelaient., oui, c'est cela, Antoine, Léopold, et. je ne trouve pas le nom du dernier. Je vous l'ai dit, ils ne me plaisaient pas. Je n'en avais pas moins une sorte de famille à laquelle je m'attachais : Ça ne dura pas longtemps. Ce fut madame Jules qui partit la première, . Elle était, redevenue si avenante et, grâce à ma bourse, où elle puisait volontiers, si élégante, que cela ne m'étonna pas.

» Mais, en partant, elle avait chargé Éveline de me dire qu'elle me la confiait elle et ses frères. Elle était bien sûre que je les garderais tous les quatre. Quelques mois plus tard, cependant, elle me reprit un des garçons pour le mettre au collège. Elle me dit que sa position était changée, qu'elle ne voulait pas que ses enfants, surtout ses fils, me fussent encore à charge, et qu'elle reprendrait bientôt les deux autres ; ce qu'elle fit, en effet, à une année d'intervalle.

» Je les laissai partir sans regret, ayant accompli mon devoir à leur égard, c'est-à-dire leur ayant administré assez de calottes pour leur faire comprendre ce que c'est qu'un honnête homme, et, peut-être aussi, hélas !

pour leur en donner l'horreur. Je suis certain que ce sont aujourd'hui des bandits, mais, par les soins de leur mère, qui s'y. entend, des bandits bien élevés.

– Et que sont-ils devenus, eux et madame Jules ?

– Ah ! je n'en sais rien, et je vous dirai tout à l'heure comment il se fait que je n'en sache rien. Quant à Éveline, je continuai de la garder avec moi. De ses six ans à ses quinze ans, elle ne me quitta pas. Je puis dire qu'elle fut toute la joie, mais la joie inquiète de ma vieillesse. Elle était délicieusement jolie, frêle et mignonne, mais ce n'était point une enfant ordinaire.

» Elle était fantasque, bizarre, se réjouissait et s'affligeait à l'excès, et cela tour à tour, sans transition. Je me trompe, elle avait des intervalles de mélancolie gracieuse et touchante, ou sombre ou irritée. Quand je lui demandais ce qu'elle éprouvait, elle me répondait qu'elle ne savait pas, ou, mettant la main à sa tête, ajoutait :

« C'est là que je souffre. »

» Je pensai que cela venait de son organisation, qui est très nerveuse ; elle est très intelligente, avec beaucoup de suite dans ses idées, quand elle en a, et de fermeté dans ses desseins. Elle n'avait pas, d'ailleurs, et je ne pus lui en donner, de notions du bien ou du mal. La conscience n'existait point pour elle. Le sentiment, la sensation étaient tout. La crainte de me déplaire l'arrêtait seule, je ne dirai point dans ses penchants mauvais, mais dans ses tendances naïves vers tout ce qui flattait ses désirs, quels qu'ils fussent.

» J'aurais voulu me faire illusion sur son compte ; je ne le pouvais pas. Je prévoyais qu'elle serait aussi séduisante que perfide, dangereusement livrée à ses passions, toute prête d'instinct à faire du mal aux autres et à s'en faire davantage peut-être à elle-même.

– La vraie fille de sa mère ! dit Jacques.

– Non. Sa mère a l'ambition, les projets, le cerveau d'un homme, tandis qu'Éveline est, aux hasards de la vie, aussi flottante qu'une fille d'Ève. On l'a bien nommée. Quand elle eut seize ans, madame Jules, qui venait quelquefois la voir, voulut me la reprendre. Elle la jugeait sans doute à point pour ce qu'elle se proposait d'en faire.

» Elle avait, du reste, sur elle une influence extrême. Éveline m'aimait, à coup sûr, mais elle adorait sa mère. Cela venait de ce que madame Jules,

tout en la dominant de sa supériorité d'esprit, n'avait pour elle que des complaisances et des flatteries. Comme je refusais de la laisser partir, madame Jules n'y alla pas par deux chemins ; elle me la vola.

» Un jour que j'étais sorti, elle vint dans un brillant équipage chercher sa fille pour la promenade et ne me la ramena point. Ce que j'ai encore à vous dire est triste et sera court. Éveline, depuis six ans, a vécu dans le désordre, quelquefois riche, le plus souvent pauvre. Je sais bien que c'était là sa destinée, mais elle me fait pitié et j'ai encore de l'affection pour elle.

– L'avez-vous donc revue pendant ces six années ?

– Une première fois, au bout de deux ans. Elle n'était pas heureuse, mais ne se plaignait pas. Sa mère, me dit-elle, lui réservait un bel avenir. Seulement, le temps n'était pas arrivé, il fallait attendre. Elle venait me voir parce qu'elle avait besoin qu'on l'aimât un peu. Sa mère l'aimait beaucoup, mais la voyait rarement. Comme je l'interrogeai sur ce que faisaient sa mère et ses frères, elle prétendit l'ignorer. C'était sans doute convenu entre elle et madame Jules. Je n'insistai pas. J'avais du chagrin et de la joie à la revoir. Pouvait-elle ne pas être pour moi l'enfant que j'avais gardée, dont les yeux m'avaient souri, dont j'avais si souvent caressé la tête blonde ?

» A partir de cette fois-là, elle revint de loin en loin, ce qui ne m'étonna pas alors, car je n'y voyais qu'une simple curiosité ; mais ce à quoi j'ai réfléchi, depuis votre retour, mon cher Jacques, c'est qu'elle me questionnait assez souvent sur le compte de votre famille. Elle savait que mon pauvre Michel avait été votre grand ami, que vous aviez vécu chez moi. Je lui disais ce que je savais de votre père et de votre frère. Peu de chose en somme. Ce peu de chose l'intéressait.

» Elle me demanda un jour si j'étais bien certain que vous fussiez mort, si vous ne vous étiez pas plutôt échappé. Pourquoi me demandait-elle cela ? Avait-on donc eu de vous quelque nouvelle ? Moi, je croyais alors que c'était Michel qui avait disparu, mais qui vivait. Cependant, sa question m'avait troublé. Elle me dit qu'elle me l'avait adressée sans motif et me pria de la lui pardonner. A présent que j'y songe, c'est bizarre.

– En. effet, dit Jacques, à qui sa conversation avec Huguenin suggérait des suppositions diverses. Toutefois, si, comme je le pense par moments, cette madame Jules est la femme que j'ai vue chez mon père, cela

s'explique. Le général lui aura montré les lettres que je lui ai écrites, qu'il a tousjours attribuées à Michel, et c'est elle qui vous aura fait interroger par Éveline.

– C'est possible, fit Huguenin ; mais j'en viens à ce qui s'est passé cet après-midi et qui vous intéresse directement. J'ai donc rencontré Éveline. Elle était en jolie toilette et visitait le jardin. Elle m'a aperçu et est venue à moi. Nous avons causé quelques instants. C'est alors qu'une voiture s'est approchée de la grille. Il y avait dedans un grand jeune homme blond qui a fait un signe à Éveline. Elle lui a répondu par un geste amical, m'a dit adieu et est allée le rejoindre.

» Pendant que je la regardais s'éloigner, deux jeunes gens causaient à côté de moi. « Comme cette victoria est correcte ! disait l'un. – Laquelle ? – Celle du vicomte de Breslac. Ne la voyez-vous pas, et ne voyez-vous pas le vicomte lui-même ? – Oui ; il est pâlot. – Parbleu ! répondit le premier en riant, quand on a une aussi jolie maîtresse, ce n'est pas étonnant. »

» A ce moment-là, Éveline montait à côté du grand jeune homme blond et la voiture s'en allait.

– Ainsi, fit Jacques, cette Éveline serait la maîtresse de René ?

Puis, sans transition et avec une émotion vive :

– Et comment est mon frère, monsieur Huguenin ?

– Je vous l'ai dit, autant que j'ai pu le voir : grand, mince, blond, avec de fines moustaches, un air de douceur et assez pâle. C'est un joli homme, mais qui n'est point solide comme vous, monsieur Jacques.

– René, répéta lentement Jacques, René ! Il m'aimait bien quand il était enfant. Ce pauvre et cher René, il me semble que je l'aimerais aujourd'hui comme je l'aimais autrefois.

– Pourquoi n'allez-vous pas le voir, puisque c'est ainsi ? répondit brusquement Huguenin.

– Pour qu'il refuse de me recevoir, ou, s'il me reçoit, pour qu'il me chasse ainsi qu'un imposteur, comme a fait mon père. Non, mon vieil ami, on n'affronte pas deux fois une douleur et une humiliation telles que celles-là.

– Et qui vous parle de les affronter ? Est-ce que cela ne vous ferait pas plaisir de voir votre frère, de le voir simplement, de lui parler, sans même

qu'il sût qui vous êtes ?

– Ah ! certes, s'écria Jacques, si cela se pouvait !

– Mais cela se peut.

– De quelle façon ?

– En ne vous présentant pas chez lui comme Jacques de Breslac, mais comme Michel Huguenin.

– Oh ! fit d'abord Jacques.

– Et que vous importe ? Ce qu'il faut, c'est que vous le voyiez. Une fois en présence l'un de l'autre, qui sait ce qui se produira. Une émotion inattendue, un souvenir évoqué, une circonstance heureuse, peuvent jeter René dans vos bras.

Jacques se taisait. Certes il lui répugnait de ne point se présenter sous son propre nom. Ne pourrait-on pas, plus tard, faire de cet artifice un argument contre lui ? Mais aussi le temps ne s'écoulait-il pas sans qu'il tentât rien, sans que rien lui vînt en aide ? N'y avait-il pas lieu d'agir, fût-ce par ruse, contre les ennemis dont il se sentait environné et qui, peut-être, préparaient sa perte ?

En même temps, le condottiere d'Amérique se réveillait en lui. C'était une reconnaissance qu'il allait faire, et, si elle réussissait, c'était un frère qu'il allait conquérir, un pas décisif qu'il ferait vers le succès. Puis, cette pensée de voir René dominait tous ses scrupules.

– Mais, dit-il à Huguenin avec une dernière hésitation, pour que j'aille chez mon frère, il me faut au moins un prétexte.

– Il est tout trouvé. C'est Éveline que vous demanderez. Vous lui direz que c'est moi qui vous envoie, que je suis souffrant et que je désire la voir. Elle vous accueillera bien, j'en suis sûr. Quant au reste, livrez-le au hasard et, mieux qu'au hasard, mon cher Jacques, à la Providence, qui veille sur les causes justes.

– Encore faudrait-il savoir où demeure mon frère, car je l'ignore.

– Oh ! cela, dit Huguenin en riant, sera l'affaire de ce paresseux de Marengo.

Justement Marengo entra et il entendit les derniers mots du forgeron.

– Comment, s’écria-t-il, de ce paresseux de Marengo ! Je n’ai pas un instant à moi entre la maison et l’atelier. C’est à ce point que j’en maigris.

– Et que tu respirez comme un soufflet de forge, reprit amicalement Huguenin. Viens ici, mon garçon, que nous te mettions au courant.

Il ne s’agissait pour Marengo que d’aller demander à l’hôtel de Breslac l’adresse de René. Mais il fallait le faire avec sagacité et ne point éveiller de soupçons. Marengo, dès le lendemain matin, s’acquitta de sa commission à merveille. Levicomte demeurait à Saint-James. Marengo n’avait vu que Gourbi, mais Gourbi lui avait plu, et, ce qui valait mieux, il avait plu à Gourbi.

Le vieux soldat lui avait même raconté une de ses, campagnes, et, Marengo, bien que la langue lui démangeât, n’avait point sonné mot de ses prouesses d’Amérique. Ce mutisme, qui ne pouvait provenir que de l’admiration et qu’avaient agrémenté des gestes louangeurs hasardés à propos, avait complètement séduit Gourbi. Du reste Gourbi n’avait point caché à Marengo ses dispositions bienveillantes à son égard.

– Vous ne trouverez point à vous placer chez le vicomte, lui avait-il dit. Sylvie, pour la cuisine, n’a pas sa pareille, même en homme. Mais revenez me voir, et, peut-être, à ma considération, le chef vous emploiera-t-il ici comme gâte-sauce.

Ce mot seul, dans l’entretien, avait été amer pour Marengo. Heureusement, ce n’était qu’un soldat ignorant qui l’avait prononcé et, encore, sans aucune espèce de raison.

– Aussi l’ai-je dédaigné, dit-il à Huguenin et Jacques, et, l’ayant dédaigné, il me sera facile de l’oublier.

– Si bien, dit Jacques, que, le cas échéant, tu consentiras à entrer à l’hôtel de Breslac ?

– Oh ! de grand cœur, et, si gâte-sauce il y a, ce sont les sauces de la cuisine qu’on mitonne contre nous que je surveillerai et que je ferai tourner au besoin, je vous l’assure.

Huguenin fut seul à rire de la saillie du digne garçon. Jacques était vivement préoccupé de cette idée d’avoir Marengo au cœur même de la place ennemie. Il connaissait le dévouement, la finesse et le courage de son compagnon.

– Merci, Marengo, lui répondit-il ; nous en reparlerons.

Dans l'après-midi, il se mit en route pour Saint-James. Le printemps commençait, le soleil brillait, les feuilles poussaient aux arbres. Bien que Jacques fût ému, il avait au cœur une secrète espérance qu'il ne s'expliquait pas.

Qu'allait-il se passer ? Il ne le savait pas et, pourtant, ne redoutait rien de funeste. Il s'applaudissait de son incognito qui lui avait pesé d'abord, qui lui faisait maintenant sa démarche légère. Il ne s'en allait point, comme à sa visite chez son père, à un choc plein de menaces, à un bouleversement d'âme irréparable peut-être. Chez René, il restait maître de son terrain, n'était forcé de rien implorer, ne se livrerait que s'il le voulait, battrait en retraite au besoin.

Le pis qui pût lui advenir, c'était de faire une tentative inutile et de ne pas voir René. Mais il aurait un pied dans sa maison, et, tôt ou tard, il le verrait. Quant à Éveline, il ne songeait pas plus à elle que si elle n'eût pas existé. Cependant, en arrivant à la villa, il fallut bien qu'il y songeât, puisque c'était elle qu'il devait voir la première.

Il resta quelques minutes en suspens devant la grille. De chaque côté, les haies d'aubépine étaient en fleur, au-dessus d'un petit mur très bas. La grille, bronze et or, était un chef-d'œuvre de serrurerie élégante. Sauf une allée sablée, qui se bifurquait en deux demi-cercles pour que les voitures pussent tourner jusqu'au perron, le jardin commençait tout de suite des deux bords en corbeilles de fleurs et en massifs odorants.

La villa se perdait au fond dans le feuillage de grands arbres. Ainsi, c'était là. Les insectes, en bourdonnant, troublaient le silence. Jacques sonna. Au bruit du timbre, un valet de pied, en bas blancs, en culotte de poulx de soie, en livrée brune rehaussée d'aiguillettes d'or, et poudré, descendit du perron et vint à la grille, qu'il ouvrit. Cela fait, il attendit que Jacques s'annonçât et lui dit l'objet de sa visite.

Mais Jacques avait eu le tort de ne point assez songer à Éveline, et une difficulté se présentait pour lui. Il ne savait sous quel nom la demander. Aussi pensa-t-il se tirer d'affaire en disant gravement.

– Madame est-elle chez elle ?

Le valet de pied parut étonné.

– Quelle dame, monsieur ? répondit-il,

– Mais, dit Jacques, non sans un certain embarras, mademoiselle Eveline.

Et il prolongea un peu le mot, comme s’il eût cherché à y joindre un nom de famille.

– Monsieur, dit le valet très sérieux, et très respectueux, non pour Jacques, mais pour Éveline, monsieur veut dire sans doute mademoiselle de Kmorvan ?

Jacques se sentit pris d’impatience. Décidément, il n’était pas heureux dans ses relations avec les valets de pied. Cependant, il se contint.

– En effet, reprit-il, c’est mademoiselle de Kmorvan que je désirerais voir.

– Qui annoncerai-je, monsieur ?

– Michel Huguenin.

A ce nom roturier, le valet de pied eut un imperceptible haussement d’épaules. Toutefois, il ne fit point d’objection. Tout au contraire. Ce nom-là lui expliquait les hésitations ou le peu de savoir-vivre du visiteur. Le haussement d’épaules se traduisit par une nuance dans son langage. Il cessa de s’adresser à Jacques à la troisième personne, et il lui dit simplement :

– Si vous voulez me suivre.

Et, le précédant sans autre cérémonie, il se dirigea vers la maison.

Jacques avait vu à l’hôtel de Breslac le grand luxe d’une grande maison ; il rencontrait à la villa le luxe, aussi coûteux, plus raffiné, absolument féminin d’une bonbonnière exquise. Au delà du perron, un escalier de marbre blanc conduisait au premier étage. La rampe en était recouverte d’une étoffe de soie de Chine, brochée d’oiseaux et de fleurs. Au mur étaient appendus, pressés les uns contre les autres, des tableaux de prix. Ce fut dans un salon du rez-de-chaussée que le valet de pied introduisit Jacques et qu’il le pria d’attendre. Ce salon était tendu ou plutôt capitonné de satin bleu dont les losanges étaient arrêtés par des boutons noirs. Quoique les fenêtres, grandes ouvertes, laissassent pénétrer l’air pur et les senteurs du jardin, il y régnait un parfum particulier, momentanément affaibli, mais néanmoins subtil et pénétrant. Jacques s’en apercevait et, jusqu’à un certain oint, s’en étonnait.

Le calme extérieur était si grand, que les moindres bruits se percevaient. Jacques entendit le valet le pied qui traversait les appartements supérieurs et la vague rumeur d'une courte conversation qu'il eut avec une autre personne, une femme le chambre sans doute. En effet, le domestique lescendit, tandis qu'un pas plus léger s'éloignait dans une direction opposée. La femme de chambre allait prévenir sa maîtresse.

Il y eut de petits coups discrètement frappés aux vantaux d'une porte, et, peu après, cette porte s'ouvrit ou plutôt se referma assez violemment. Cette jolie maison, sans qu'il pût s'en rendre compte, parut mystérieuse à Jacques.

Tout à coup la portière du salon se souleva, et une femme entra. Sa démarche était vive et précipitée. Elle ne distinguait pas très bien Jacques dans la demi-obscurité où il se trouvait, et elle allait à lui un peu au hasard. Ses traits étaient agités ou gardaient l'animation de quelque incident qui venait de se passer.

Ses yeux bleus avaient les éclairs, ou de la curiosité, ou d'une émotion antérieure. Ses cheveux blonds, sans apprêt, comme au matin, se nouaient sur sa tête en une seule torsade, épaisse et lourde. Sa toilette même avait du désordre. Son peignoir de mousseline brodée, à traîne, découvrait quelque peu de ses épaules et de sa poitrine. Enfin, elle vit Jacques, s'arrêta, sembla revenir à elle-même et se rajusta.

– Vous êtes Michel Huguenin ? lui dit-elle et clignant des yeux pour le mieux voir.

– Oui, mademoiselle.

Elle le regardait avec une fixité extraordinaire. En même temps, elle rougissait, et, par un mouvement de pudeur et de coquetterie, s'enfermait plus étroitement dans son vêtement, et, de la main gauche, relevait ses cheveux au-dessus des tempes,

– Vous avez demandé à me voir, que me voulez-vous ?

– Vous êtes, dit Jacques, mademoiselle Éveline ?

– Oui, répondit-elle.

– Eh bien, mademoiselle, je viens de la part de M. Huguenin.

Elle l'arrêta d'un geste et s'approcha d'un pas.

– Et vous, dit-elle, vous êtes bien le fils de M. Huguenin ?

– Oui, fit Jacques.

– Ce fils disparu depuis vingt ans et qui, alors, – elle couvrait Jacques de son regard plus encore qu’elle ne l’interrogeait – et qui, alors, est revenu ?

Jacques s’apercevait de la curiosité et du trouble de la jeune femme et ne savait point où elle en voulait venir.

– Cet homme-là, disparu depuis vingt ans et qui est revenu, c’est moi, en effet, mademoiselle.

– En ce cas, répliqua-t-elle après avoir hésité, pourquoi, en parlant de M. Huguenin, ne dites-vous pas simplement mon père ?

Elle le regardait toujours, ce fut à son tour de se troubler. Cependant il fit un effort.

– Vous avez raison, mademoiselle ; je venais oncle de la part de mon père.

– Pour quoi faire ?

– Parce qu’il est souffrant et désirerait vous voir.

– Et vous ne venez dans aucun autre but ?

Elle était très émue, avec un ton de raillerie, se contenant pourtant.

– Non, mademoiselle.

A ces mots, subitement, elle éclata.

– Ce n’est pas vrai, s’écria-t-elle. Quel misérable rôle jouez-vous donc avec moi ? Vous n’êtes pas Michel Huguenin, vous êtes Jacques de Breslac. Jacques tressaillit, se remit aussitôt.

– C’est vrai, dit-il, je suis Jacques de Breslac, et je vous demande pardon, mademoiselle, de vous avoir trompée.

Il prononça ces paroles avec une dignité simple presque triste. Il était honteux de son subterfuge qui n’avait pas réussi, et s’attendait désormais aux scènes pénibles qu’il avait voulu éviter. Quant Éveline, elle examinait Jacques avec une sorte d’admiration naïve ; puis ses yeux se baissèrent, son sein battit avec force, et elle se fut.

– Mademoiselle, dit encore Jacques, j’ai eu tort de venir ici. Je vous demande la permission de me retirer.

Elle releva les yeux sur lui, presque timidement et, d’une voix très douce, elle lui dit :

– N’était-ce pas surtout pour voir votre frère que vous êtes venu ?

– Oui, répondit Jacques.

En ce moment, René entra. Il s'avavançait lente ment, cherchant Éveline.

– Eh bien, le voilà, dit Éveline à Jacques.

Et, courant à René :

– Mon cher René, vous m'avez souvent parlé d votre frère que vous ne croyiez point mort et qu est vivant, en effet. L'homme que vous avez devan vous, c'est votre frère, c'est Jacques de Breslac !

René, profondément surpris, s'arrêta. Jacques, incertain de ce qui allait avoir lieu, ne sachant poin lans quel sentiment la jeune femme avait parlé, avait croisé les bras sur sa poitrine et demeurait mmobile. Toutefois, il regardait René avec autant le tendresse que de crainte. Éveline, alors, écarta brusquement les rideaux des fenêtres, et le grand jour pénétra dans le salon.

– Il faut que vous vous voyiez bien, dit-elle aux deux frères.

Ils étaient à trois pas l'un de l'autre, s'observaient, ne se décidaient point. La stupeur retenait René ; le doute, le chagrin et l'espérance se partageaient Jacques et l'enchaînaient.

– Eh quoi ! s'écria encore Éveline, n'y a-t-il point entre deux frères, à défaut de la nature qui se tait ou qui hésite, de tout-puissants souvenirs qui les attestent l'un à l'autre ? Si vous êtes son frère, dit-elle à Jacques, que ne le lui prouvez-vous ?

Jacques, à ces mots, voyant d'ailleurs que René n'avait à son égard ni répulsion, ni colère, décroisa ses bras, prit son frère par la main, le mena vers un divan, où ils s'assirent tous les deux, et, là, d'une voix basse et vibrante, se déterminant à parler le premier, lui dit :

– René, te souviens-tu ?

Et ce fut, pendant quelques minutes, ces souvenirs – auxquels Éveline avait fait aallusion – d'enfance et de famille, que Jacques évoqua près de René. Le jeune homme l'écoutait, tout agité de frissons, à demi convaincu déjà par cette éloquence mâle et attendrie qui, du cœur de Jacques allait au sien, prêt à se livrer, comme autrefois à ce grand frère qu'il avait aimé et qui lui était rendu.

Éveline, de loin, les contemplait tous les deux si différents d'aspect et de visage : René, frêle et courbé sous les atteintes du mal secret qui le minait ; Jacques, au contraire, étincelant, en la maturité de sa jeunesse, d'énergie et de force. Et ses yeux se détournaient de René pour n'admirer que Jacques.

Soit que cet événement se fût produit trop violemment pour René, soit que les confidences de son frère lui causassent une impression trop vive, il pâlit tout à coup et sembla défaillir.

– Qu’as-tu, René ? lui demanda Jacques.

René, sans répondre d’abord, mais par un geste d’abandon et de gracieuse faiblesse, passa son bras au cou de son frère et appuya sa tête sur son épaule. C’est ainsi qu’il faisait quand il était petit.

– Rien, mon bon Jacques, lui dit-il. Seulement, je t’aime et je suis bien heureux de te retrouver.

– Et moi, mon René ! s’écria Jacques.

Il n’en dit point davantage, car il sentait que sa parole se fût terminée par un sanglot, et il ne voulait point ajouter à l’émotion de René. Mais il le prit à son tour, presque maternellement dans ses bras et le baisa au front.

Ils commençaient à peine à se calmer quand le valet de pied entra et annonça :

– Le docteur r !

A cette annonce, René s’éloigna brusquement de Jacques. En même temps, Éveline et lui mirent à la fois un doigt sur leurs lèvres pour lui recommander la discrétion et la prudence. Jacques, à tout hasard, se leva et prit, à l’autre côté du salon, une attitude indifférente.

Cependant, le docteur entra : c’était Oscar. Il vint, de biais, sans voir Jacques, au canapé où était René. Il serra la main au jeune homme et à Éveline. René lui souriait.

– Comment vont Antoine et Léopold ? lui demanda-t-il.

– Très bien, répondit Oscar.

– Et madame Naper ?

– Elle va très bien aussi.

Alors seulement, en se retournant, Oscar aperçut Jacques, et, véritablement, s’y prit à deux fois pour le reconnaître. Il ne pouvait en croire ses yeux. Mais sa puissance sur lui-même était très grande et il ne manifesta qu’un léger étonnement qui allait s’expliquer.

– Monsieur, dit-il à Jacques, il me semble que j’ai déjà eu l’honneur de vous voir.

– Monsieur, répondit Jacques, nous nous sommes, en effet, rencontrés dans le cabinet du docteur Dornès. Vous êtes le docteur Oscar Naper ?

– Lui-même, monsieur. Oscar s'était incliné, mais il ne jugea pas nécessaire de demander à Jacques de quel nom il s'appelait.

– Et M. Dornès, reprit Jacques, est-il de retour de son voyage à Constantinople ?

– Depuis quinze jours. Ainsi, monsieur, vous pourrez le voir dès que vous le désirerez.

Les deux hommes se saluèrent et Oscar se retourna vers René. Le jeune homme s'était à demi renversé sur les coussins du divan et pâissait à vue d'œil.

– Oh h ! fit Oscar, mais c'est une syncope.

– Faut-il appeler ? dit Éveline.

– Non, répliqua-t-il ; j'ai sur moi ce qu'il faut. Il tira un flacon de sa poche et se disposa à le faire respirer à René.

Quoique très inquiet, Jacques affecta de ne se point douter de ce qui arrivait. Il regardait un tableau et tournait le dos à la scène ; mais une grande glace qu'il avait devant lui la lui refléta tout à coup dans ses moindres détails.

Oscar débouchait le flacon, et ses yeux allèrent par deux fois d'Éveline à René, et de René à Éveline. Ils s'arrêtèrent sur cette dernière avec une expression singulière, mais en l'interrogeant d'une façon très nette et très précise. Ce qu'ils ne disaient point tout à fait, un léger sourire d'Oscar l'achevait pour eux – le sourire du faune sur les lèvres d'Esculape.

A cette question, Éveline rougit, ce qui parut surprendre Oscar. Peut-être rougissait-elle parce qu'elle savait que Jacques était là. Elle répondit par un froncement de sourcils, par un pli de dédain qui lui vint à la bouche, mieux encore, par un obscurcissement de tout son visage où se peignait un ennui irrité. Elle eut aussi, de haut en bas, un mouvement imperceptible de la tête.

– Eh ! oui, semblait-elle dire.

Quant à Oscar, il eut alors un second sourire, celui-là sans finesse, mais satisfait, et il fit respirer les sels à René.

Les sels agirent presque aussitôt.

– C’est donc encore une faiblesse que j’ai eue ? dit René en revenant à lui.

– Ah ! dame, répondit Oscar.

Éveline s’était furtivement approchée de Jacques.

– Vous reviendrez le voir, lui dit-elle ; mais, pour aujourd’hui, partez ! Et, ajouta-t-elle, soyez sur vos gardes !

Jacques n’eut pas à lui répondre ; elle s’était aussitôt éloignée et aidait Oscar à soigner René.

Jacques s’assura par un dernier coup d’œil que René allait mieux, et il sortit. Il était bouleversé. Ainsi, cette visite qu’il faisait un peu au hasard, dont il n’osait rien espérer, avait eu pour lui les résultats les plus imprévus et les plus décisifs. Elle] ui avait rendu son frère.

Cette pensée d’abord absorba pour lui toutes les autres. Il avait quitté la villa à la hâte et marchait à grands pas. Le soleil lui apparaissait plus radieux, le jour plus brillant. Comme le printemps dans la nature, l’espérance était en germe dans son cœur. René lui était rendu, lui appartenait par sa douceur, par sa tendresse, par sa faiblesse elle-même.

Ici, les idées de Jacques prenaient un autre tour, lui apportaient une certitude qui éclairaient sa situation, lui creusaient un doute qui l’effrayait. Les noms d’Antoine et de Léopold qu’avait prononcés René étaient ceux des frères d’Oscar et des fils de madame Naper. C’étaient ceux aussi des fils de madame Jules. Madame Naper et madame Jules n’étaient autres que la femme qu’il avait rencontrée chez le général, que celle qui l’avait autrefois livré. Son mari, disparu, était cet agent de police qui avait épié ses dernières causeries avec Michel, qu’il avait revu à Brest, qui avait tramé ce plan de perfidie et de lutte que, lui, Jacques, avait confusément entrevu, dont sa déportation avait été le premier épisode et qui s’était déroulé plus tard.

La seule objection que Jacques y avait faite, c’était, puisque René restait vivant, l’inutilité de ces tentatives de fortune chez ceux qui s’y hasardaient. Mais, maintenant, cette objection tombait. Éveline, la fille de madame Jules, la digne sœur de ses trois frères, avait eu, dans le but poursuivi, sa part de complot et de crime. Jacques se disait en frissonnant qu’il avait été réservé à cette fille de se faire aimer de René et de le tuer.

Il revoyait dans la transparence de l'air, comme dans la glace qui l'en avait fait témoin, la scène où le frère et la sœur, auprès de René défaillant, s'étaient interrogés l'un l'autre et s'étaient répondu. Ce n'était plus son nom seul qu'il avait à reconquérir ; c'était son frère, qu'il avait à sauver d'Éveline ; son père, qu'il avait à arracher des mains toutes-puissantes de madame Naper. Sa tâche s'agrandissait, et, en s'agrandissant, lui suscitait des forces qu'il ne s'était point connues quand il ne s'agissait que de lui seul.

Ce n'était plus désormais contre ceux qu'il aimait, c'était pour eux qu'il allait combattre.

XIV

ÉVELINE.

C'était un mouvement spontané, tout irréfléchi, qui avait poussé Éveline vers Jacques. Mais ces coups de foudre du cœur, ces explosions de sentiment n'ont qu'une soudaineté apparente. Ils couvent longtemps, ont leurs circonstances qui les préparent, leur accumulation de forces latentes, et, s'ils éclatent, à l'insu pour ainsi dire de la conscience et de la volonté, c'est que leur heure est fatalement venue.

Eveline, dont la jeunesse en désordre n'appartenait qu'aux sensations, devait être entraînée vers le premier homme qui lui causerait une impression maîtrisante et profonde. Cet homme-là fut Jacques, et il arrivait à l'instant précis où elle avait l'envie et le besoin de le subir.

Depuis deux ans, elle menait une existence où elle s'était d'abord ardemment jetée, dont elle s'était lassée par degrés, et qui lui était devenue singulièrement à charge. Quand madame Naper lui avait dit de se faire aimer de René, elle avait vu là un but au désœuvrement de son âme, au

vagabondage de ses désirs. Elle avait réussi, et, passagèrement, avait eu l'enivrement du succès.

Elle avait goûté du même coup à toutes ces jouissances du luxe qu'elle avait enviées comme un cadre à ses passions et à sa beauté. René lui-même avait eu pour elle un certain charme. Elle ne l'avait pas aimé, mais il lui avait plu. Il était jeune, ardent, mélancolique, avec les rêveries d'un poète et les façons d'un gentilhomme. Il tranchait ainsi sur les hommes à demi vulgaires qu'elle avait connus. Peu à peu elle s'était sentie trop aimée, élevée trop haut dans l'esprit de son amant, point assez libre. Cette merveilleuse villa, transformée en thébaïde de l'amour, lui avait paru fade.

Il y avait chez Éveline deux femmes différentes, qui ne se mêlaient point, mais qui se succédaient volontiers ou, pour mieux dire, impérieusement l'une à l'autre. Elle avait pu savourer avec délices, pendant huit jours, la retraite du couvent d'Arcueil et se jeter de là, avec un frisson malsain, au bouge de la Bourgognon. Elle avait tour à tour le goût de l'encens et celui de la fange. Tout en elle était extrême et sans règle. Si elle l'eût pu, elle s'en fût allée, de loin en loin et pendant quelques heures, à de grossiers et bruyants plaisirs, et, pendant des mois eût vécu, simple et tranquille, au milieu de ses fleurs et de ses oiseaux, de l'amour de René.

N'ayant point ces soubresauts d'existence, religieusement et passionnément aimée, elle s'était ennuyée, puis attristée, effrayée parfois. Elle savait quel était, dans sa liaison avec René, le terrible sous-entendu sur lequel comptait sa mère. Quand le jeune homme défaillait entre ses bras, elle le regardait avec un mélange de colère et de pitié. Elle ne songeait, le plus souvent, ni à lui résister, ni à lui céder. Il allait de lui-même à sa destinée. Rien ne tressaillait en Éveline qu'un peu d'horreur et une certaine répugnance qui s'accentuait lentement. En des moments de vertige, elle songeait à étouffer René. Il avait des instants d'énergie, à la fois surexcitée et débile, où cela était facile. C'eût été plus vite fini pour lui et pour elle.

Parfois aussi, elle eût voulu s'enfuir, n'importe où. Si sa redoutable mère ne l'eût maintenue par sa volonté froide et par ses conseils, ne lui eût montré en perspective la misère et l'abandon, elle eût mis ce projet à exécution. Mais elle avait peur de la détresse et de l'isolement. Elle avait besoin d'obéir à quelqu'un, d'être guidée. Jusque-là, elle avait aimé sa

mère ; maintenant, elle la craignait plus que par le passé, mais l'aimait encore.

Elle ne pensait pas qu'il lui fût possible d'aimer un homme et croyait cependant que cela la sauverait d'elle-même et des autres. Mais ceux à qui elle s'était donnée étaient indignes d'elle, et René n'était qu'un malade qui se tuait et à l'agonie duquel elle assistait. Ce qu'elle eût rêvé dans un amant, c'était la force morale et physique, le despotisme dans l'amour qu'il eût inspiré, le dédain même de cet amour. Affadie d'être aimée et de faire naître des transports, elle voulait pour elle ces transports, les solliciter, s'y humilier, s'y rassasier. Elle avait soif de servitude et de dévouement.

C'est là qu'elle en était quand elle vit Jacques. Aussi, du premier abord, prit-il possession d'elle. Elle s'était d'ailleurs, par avance, préoccupée de lui. Elle savait qu'il était vivant, qu'il était revenu et se cachait sous un faux nom. On le lui avait peint sous les traits d'un aventurier ne reculant devant rien, capable de tout. On l'avait presque effrayée de lui.

Or c'était là l'homme qu'il lui fallait ; aussi, prévoyant bien qu'un jour ou l'autre elle aurait affaire à lui, avait-elle eu la curiosité, l'impatience, l'anxiété de le voir. Ses pressentiments le lui avaient annoncé tel qu'il était, fait pour la séduire et pour la dominer. Instantanément elle fut sous le charme, ne se disputa pas, se livra. Elle se reconnut son esclave, et n'eut d'autre espérance et d'autre désir que de l'avoir pour maître.

Elle n'eut toutefois la pleine conscience de ce qui venait de se passer en elle que lorsque Jacques fut parti. A ce moment, elle éprouva un grand vide ; elle eut vaguement peur pour lui, pour elle-même, pour René. Qu'allait-elle dire à Oscar ? Celui-ci, ne recevant point les confidences de René, n'était pas homme à les provoquer, mais il interrogerait Éveline. C'est ce qu'il fit quand elle l'accompagna dans le jardin jusqu'à la grille.

– Sais-tu, lui dit-il, quel est l'homme qui était là tout à l'heure ?

– C'est Jacques de Breslac, répondit-elle hardiment.

Elle lui raconta comment Jacques s'était présenté, ce qu'ils s'étaient dit, ce qu'elle avait fait.

– René entrait, ajouta-t-elle ; ce Jacques était là encore, je l'ai démasqué.

– Oh h ! fit Oscar, démasqué ? voilà un mot singulier. Tu l'as démasqué en le jetant dans les bras de René ?.

– Pouvais-je faire autrement ? reprit-elle. René a toujours cru à l'existence de son frère, il eût voulu l'entendre, l'eût écouté. Jacques lui eût appris tout ce qu'il sait de moi, de notre mère et de nos frères par le vieil Huguenin. Où en serions-nous et où en serais-je ? J'ai joué le tout pour le tout. Où Michel Huguenin eût parlé, Jacques de Breslac se taira, pour le moment du moins, car il a ce qu'il veut : il est reconnu par son frère, et ne portera point, de gaieté de cœur et sans profit immédiat, la douleur et les soupçons dans l'âme de René. René, d'ailleurs, tu l'as vu, est bien malade.

– Il pourrait l'être davantage, répondit froidement Oscar, en regardant sa sœur.

C'était de sa part, en raison de son ton et de son regard, moins une assertion qu'une remarque.

Éveline réprima un tressaillement de colère et de révolte. Oscar restait silencieux. Les arguments de sa sœur étaient plausibles ; il n'y croyait pas. Il l'avait vue en présence de Jacques, et se doutait de ce qu'elle lui cachait. Il prit congé d'elle et se rendit aussitôt chez madame Naper. Il mit celle-ci au courant de l'incident de la villa.

– Éveline, dit-il en terminant, est amoureuse de Jacques de Breslac, et une fille de sa sorte et de son tempérament est amoureuse jusqu'à la folie. Elle vient de nous trahir et elle nous échappera.

– Tu as raison, dit madame Naper, qui l'avait attentivement écouté ; mais si Éveline est amoureuse, le mal a son remède en lui. J'aviserais. Merci mon cher Oscar, dit-elle après une pause. Voici pour tes frères et pour nous, le combat qui s'approche.

Les trois Naper s'étaient formés aux belles façons Oscar baisa la main de sa mère.

Dès le lendemain, Jacques revint à la villa. Il fut affectueusement reçu. René allait mieux. L'incertitude, cependant, ne s'établissait point tout d'un coup entre les deux frères. Ils restaient hésitants, un peu timides. Ils étaient tout disposés à s'aimer ; mais après tant d'années de séparation et avec la distance d'âge qui existait de l'un à l'autre, ils avaient besoin de se retrouver, de se connaître.

Jacques avait à raconter sa vie entière, si extraordinaire et si confuse. René, dont la nature était rêveuse et l'imagination active, ne se lassait point

de l'entendre. Éveline, le front muet et le cœur ému, assistait à ces récits. Jacques, s'échauffant par instants, se montrait ce qu'il était réellement, impétueux, généreux et fier, avec une teinte de mélancolie et de mépris des hommes et des choses. Même quand il racontait son mariage et son affection pour ses enfants, quand il se reportait aux deuils qui les avaient suivis, Éveline devinait que ce cœur d'acier n'avait jamais ressenti les émotions et les sensations souveraines de l'amour. Elle en frissonnait de joie et d'espoir, n'en laissait rien paraître.

René, lui, ne racontait que son enfance heureuse, sa jeunesse frivole et sa passion pour Éveline, Celle-ci pâlisait et souriait. Jacques, également, avait un vague sourire, ne voulant point accuser la jeune femme, ne voulant point surtout détromper René. Il essayait pourtant de l'arracher à cette existence de mollesse et de volupté où il s'étiolait.

Chose assez étrange pour lui, Éveline ne s'y opposait point et l'y aidait. Par les belles soirées, ils sortaient, tous les trois, en voiture ou à pied. Parfois même ils montaient à cheval. René se fatiguait, mais d'une fatigue qui lui faisait du bien. Alors, Éveline regardait Jacques d'un air d'intelligence qui le surprenait. Elle semblait lui dire : « Je veux, comme vous et à cause de vous, qu'il en soit ainsi. »

Au bout de quelque temps, René voulut faire, en faveur de Jacques, une démarche auprès du général. Il était bien sûr, lui, que Jacques était vivant, qu'il était son frère ; il ferait passer cette conviction dans l'esprit et dans le cœur de M. de Breslac. La chaleur des sentiments se communique, toute-puissante surtout quand il ne s'agit que de toucher le cœur d'un père. Jacques hésitait. Il se rappelait trop la visite qu'il avait tentée, la déception cruelle qu'il avait subie. René échouerait. Madame Naper, aux aguets, ne devait-elle pas avoir pris ses mesures, armé le général contre cette seconde attaque ?

Et, si René échouait, quelle serait la situation de Jacques ? Madame Naper ne tarderait pas sans doute, par une hardiesse même qui serait de la prudence, à ébruiter son retour, à le signaler, sous le nom de Michel Huguenin, comme un aventurier sans frein et sans vergogne, qui, n'ayant pu s'emparer du père, avait surpris la faiblesse du fils. René n'était ni de taille ni de position à le défendre. Tout à l'amour d'une femme, il vivait avec elle

dans une retraite absolue, n'avait plus de relations, et, pour ainsi dire, point de considération dans le monde. On y devait, déplorer sa jeunesse perdue, son beau nom compromis, sa vie sans dignité. Jacques passerait pour le parasite de René, peut-être pour celui d'Éveline. Madame Naper le tuerait sous le mépris public, et, d'avance, lui rendrait presque impossible sa revendication d'état.

Ces réflexions., il ne les confiait point à René ; il le détournait seulement d'agir avec précipitation. Il eût souhaité, ce qu'il ne lui disait pas non plus, que René, auparavant, revînt à la santé, à la virilité de corps et d'esprit de son âge, échappât enfin à Éveline, et fût un homme. Par instants, il l'espérait.

René, distrait par la présence et les causeries de Jacques, hors des courants habituels de sa passion, avait de belles heures d'activité et de lucidité intellectuelles. Il formait alors des projets d'avenir et de carrière. Éveline elle-même, à l'étonnement de Jacques, l'y encourageait. Elle se faisait l'amie de René. Trop peut-être. Il pouvait craindre qu'elle l'aimât moins et recherchât plus avidement, pour s'y plonger sans retour, les jouissances de cet amour qui lui était fatal.

Toutefois, le mal dont souffrait René était déjà si profond, que les légers palliatifs de son existence nouvelle n'y apportaient point un suffisant remède. Il avait des jours de faiblesse et d'abattement extrêmes. C'est alors qu'il pressait le plus vivement son frère de le laisser tenter sa démarche auprès du général.

– Ne vois-tu pas, lui disait-il, qu'il m'en reste à peine le temps, et ne faut-il pas que le nom de Breslac me survive en toi ?

– Ne nous hâtons point, lui répondait Jacques en souriant, nous le porterons longtemps ensemble.

Cependant, René insista tellement, que Jacques consentit à ce qu'il voulait. Après tout, le général, qui aimait René, pouvait céder à ses prières, revoir Jacques et l'écouter. S'il le recevait, ne fût-ce que comme un suppliant, ce serait à Jacques de plaider sa cause et de la gagner.

René, en allant chez son père, n'était ni sans inquiétude ni sans émotion. Ils ne se voyaient plus que rarement, et cela tenait à des causes semblables. Bien que le général eût encore des fougues de prétendue jeunesse et

d'énergie physique, il ne quittait guère l'hôtel. Madame Naper, tout en l'y entourant de soins, l'y maintenait en chartre privée. René avait Éveline. D'ailleurs il était lui-même souffrant.

Ce jour-là, il l'était plus que d'habitude et le paraissait. Le père et le fils déjeunèrent en compagnie de madame Naper, et il ne fut question de rien pendant le repas. Ils passèrent alors dans le cabinet du général, se placèrent silencieusement au coin du feu, bien qu'on fût au commencement de juin, et allumèrent des cigares. M. de Breslac, légèrement soucieux, regardait son fils.

– Tu as quelque chose à me dire ? fit-il.

– Oui, mon père, répondit René.

– Je sais ce que c'est. Tu as à me parler de l'aventurier, de Michel Huguenin.

– Non, mon père, dit simplement René, j'ai à vous parler de Jacques de Breslac.

Le général haussa les épaules.

– C'est la même chose. Il est venu, et je l'ai chassé. Il est allé chez toi, et tu l'y as reçu. Il vit dans ton intimité. Il est très adroit. Il ne voulait pas que tu vinsses me voir, car il sait bien ce qui va arriver. On m'a prévenu de tout cela. M'a-t-on trompé ? Est-ce vrai ?

– Et qui vous a prévenu de la sorte ? pouvez-vous me le dire ?

– Certes, oui ! C'est madame de Frédilly.

– Madame Naper ? dit en secouant la tête et lentement René.

Le général fronça les sourcils.

– Oui, madame Naper. Vas-tu me la reprocher, par hasard ? Est-ce que je te reproche ton Éveline, moi ?

– Je ne vous reproche rien, mon père.

– C'est bien heureux. Et cependant, si je le voulais, si j'en avais conservé le droit, je pourrais te la reprocher, à toi, ta maîtresse. N'est-ce pas elle qui te met dans l'état où tu es, pâle et défait, plus débile à vingt-sept ans que ne le serait un vieillard ? Sacrebleu ! ajouta-t-il en se levant et en s'excitant à une fausse colère qui changeait l'objet du débat, les jeunes gens d'aujourd'hui devraient se tenir tranquilles. Quand on veut se mêler d'aimer une femme, il faut être d'une constitution à cela. Est-ce que cela me fatigue,

moi ? Est-ce que je ne suis pas aussi vigoureux que je l'étais à cinquante ans ? Mais je ne me suis pas usé, quand j'en avais vingt, à des mièvreries de sentiment.

Une toux subite, assez violente, lui coupa la parole, et son visage s'empourpra. Par degrés, la crise se calma.

– C'est mon catarrhe, dit-il ; mais un catarrhe ne signifie rien. C'est signe de longue vie.

René, attristé, le regardait. Le général s'était accoudé à la cheminée ; il se vit dans la glace. Son teint, maintenant, était violacé ; ses yeux avaient un éclat de fièvre sous ses épais sourcils. Ses larges épaules, sa poitrine lourde se soulevaient en de derniers efforts, et la masse de son corps tremblait sur ses jambes. Il détourna les yeux, ne se voulant plus voir, et s'approcha doucement de son fils :

– Tiens, mon pauvre René ! lui dit-il, nous sommes deux fous, et nous nous tuons à la même folie.

– Mon père ! fit affectueusement René.

– Mais, moi, reprit M. de Breslac, je suis excusable. J'ai soixante-dix ans, j'ai vécu ma vie d'homme et de soldat ; peu s'en est fallu que je ne fusse maréchal de France. Qu'importe le petit nombre de jours qui me restent à vivre ? Mais toi, si jeune, qui avais un si bel avenir ! Ah ! continua-t-il avec un profond soupir, je crois, par moments, que la main de Dieu est sur notre maison.

– C'est pour cela, mon père, que nous ne devrions point repousser celui-là qui est de notre sang et qui nous revient comme par miracle, celui-là qui est brave et fort, et que Dieu nous suscite peut-être pour me remplacer, moi qui manque à ma destinée, et pour vous succéder, à vous qui avez fourni votre carrière de vaillance et de gloire.

Le général eut un geste de dénégation sombre auquel René se méprit.

– Je vous affirme, dit-il, que cet homme est votre fils et qu'il est mon frère. Vous croyez que ce qu'il peut dire vient de confidences qu'il a surprises. Non pas. L'aventurier Michel n'eût point su les détails de son enfance et de la mienne que celui-ci a évoqués devant moi. Il ne les eût pas dits de la même façon. Il y a des accents, des regards, des sourires

d'autrefois qui ne se peuvent imiter. C'est tout le passé qui ressuscite. Et, de ce temps-là, il sait tout ce qu'il peut savoir, de moi, de vous, de ma mère.

– De ta mère, répéta M. de Breslac.

– Oui, dit René. Ah ! que puis-je faire pour vous convaincre que c'est Jacques ?

– Rien, répondit d'une voix sourde le général en posant sa main sur le bras de René ; car, moi aussi, je crois que c'est bien lui.

– Eh bien, alors ? s'écria René.

– Et c'est précisément pour cela que je ne veux pas le reconnaître.

René regarda son père avec stupeur, ne le comprenant pas, attendant qu'il continuât.

– Écoute, René, celui qui s'appelait Jacques de Breslac m'a sauvé la vie sur les barricades. Le lendemain, j'ai cru le reconnaître parmi les morts et je l'ai conduit au cimetière. Là, Dieu m'en est témoin, je lui ai pardonné les torts qu'il avait eus envers moi et la faute qu'il n'avait pas commise. Plus que tout cela. J'ai tout mis en oubli et c'est moi seul que j'ai condamné. Mais, lui vivant, mon ressentiment me revient avec mes doutes. Il ne sera jamais vivant pour moi.

– Je ne vous comprends pas, mon père.

– Tant mieux, ' reprit amèrement le général, car je t'en ai déjà trop dit. Maintenant, René, mon cher fils, ne m'interroge plus et n'insiste plus. Brisons là.

Il marcha quelque temps avec agitation, tandis que René, rêveur et troublé, demeurerait assis. Enfin, le jeune homme se leva et s'en fut à son père.

– Que votre volonté soit faite ! lui dit-il.

M. de Breslac lui serra fortement la main.

– Va, mon enfant, va, et ne reste plus si longtemps sans me voir : j'ai besoin de ta présence et de ton affection.

René sortit. Comme il traversait lentement la galerie, il rencontra madame Naper. Elle avait, comme toujours, avec lui, son air de prévenance aimable et affectueuse. Elle l'emmena au salon et le fit asseoir à côté d'elle.

– Eh bien, mon cher René, lui dit-elle, vous avez échoué ?

– Vous saviez donc ce que j'étais venu faire ?

– Je m’en suis doutée, le général s’en doutait aussi. Nous nous attendions de votre part à cette tentative impossible.

René songeait aux secrets motifs de la résolution de son père.

– Impossible ? répondit-il avec curiosité, et pourquoi ?

– Parce que cet aventurier Michel Huguenin ne saurait être Jacques de Breslac.

– Qu’en savez-vous ?

– Mais, fit-elle naïvement, tout le prouve. L’acte de décès de Jacques, la déclaration du vieil Huguenin, qui n’a point reconnu le corps de son fils, cette absence même de vingt années que rien n’explique. Un vrai Breslac, justement jaloux de recouvrer son nom et l’affection des siens, fût, à ses risques et périls, revenu vingt fois. Ce qui se passe est la parodie de ces causes célèbres où, grâce à des ressemblances fortuites et à des confidences surprises, des vivants sans sou ni maille essayent de ressusciter à leur profit des morts bien rentés et bien apparentés.

» Ces prétentions-là se jugent par l’absurde. Renversez les rôles. Imagineriez-vous jamais que Jacques de Breslac, vivant, cherchât à entrer dans la peau de Michel Huguenin, un pauvre diable bien et dûment trépassé. Aussi n’est-ce point cela, mais exactement le contraire qui a lieu. Partant, concluez.

René n’était pas d’humeur à discuter. Il eut un geste d’impatience.

– Mon Dieu ! fit madame Naper avec bonhomie, je n’insiste pas. Cela est oiseux. Aussi bien, mon cher René, dit-elle en changeant de ton, ce n’est point pour cela que j’ai désiré causer un instant avec vous. Que cet homme soit Jacques ou Michel, j’ai tenu à vous mettre en garde contre lui.

– En garde ? répéta René.

– Ce dont j’ai à vous prévenir est assez délicat, mais il est des choses qu’une amie doit oser dire et qu’un homme doit savoir entendre. Ce prétendu frère ou ce frère, comme vous voudrez, n’est-il pas venu à vous, tout d’abord, un peu à l’aventure, sous un nom qui n’était pas le sien ?

– En effet ; mais où voulez-vous en arriver ?

– Il aura surpris la bonne foi d’Éveline ou Éveline, en l’apercevant, aura eu son chemin de Damas et se sera convertie à la vérité. L’un ou l’autre, mais, en tout cas, l’un ou l’autre très vite.— Cet homme a su vous toucher,

vous l'avez accepté pour ce qu'il se donnait, vous l'avez accueilli et recueilli, vous l'avez admis dans votre intimité. En un mot, mon cher René, vous avez obéi à la tendresse de votre nature, à la générosité de votre cœur, et, cet homme-là, vous l'avez traité comme un frère.

– C'est vrai, madame, dit noblement René.

– Eh bien, en revanche, dit nettement madame Naper, votre maîtresse est amoureuse de lui.

– Prouvez-le-moi, s'écria René.

– Oh ! mon ami, je n'ai rien à vous prouver. Vous avez des yeux, regardez.

Elle s'aperçut que René était profondément agité et pâissait. Le coup avait porté.

– J'ai peut-être eu tort, reprit-elle, de vous dire cela, mais peut-être aussi ai-je bien fait d'avoir cette hardiesse. Si je me suis trompée, si votre Éveline vous est fidèle, aimez-la, quoi qu'il puisse vous en coûter, hélas ! mais, si elle est indigne de votre amour.

Elle s'interrompit.

– Pardonnez-moi, René, je vous ai presque élevé, comme j'ai élevé mes fils, et je vous parle comme je leur parlerais, à eux. Si elle est indigne de votre amour, ayez le courage de la quitter. Ayez ce courage pour votre père, pour tous ceux qui vous aiment, pour vous, – elle s'approcha tout à fait de lui, – car cette femme-là, mon pauvre et cher René, cette femme-là vous tue.

Elle sortit sur ce mot. René, ne la voyant plus, eut un geste d'impatience, de colère et de chagrin. Ah ! qu'était-il venu faire dans la maison paternelle, qui n'abritait plus que le mystère et la dénonciation ? Il se mit en route pour Saint-James avec des sentiments mauvais. Il pressait le pas, et tantôt le ralentissait. A quoi bon se hâter ? Chemin faisant, il scrutait la conduite de Jacques vis-à-vis d'Éveline et n'y remarquait, rien qu'il pût soupçonner. Il n'en était pas de même de l'attitude d'Éveline. Des indices accusateurs s'élevaient contre elle. Les longs regards qu'elle avait souvent pour Jacques, ses silences ou son sourire quand elle l'écoutait, les mots rares, mais expressifs, d'admiration et de complaisance qu'elle avait pour lui. A côté de cela, sa tranquillité, sa douceur, son amicale et récente froideur pour

René. Ces différences-là n'échappent pas à celui qui aime, et sa jalousie est prompte à en découvrir le motif.

René était jaloux. Il se prenait à douter de Jacques, presque à le haïr. Alors, il songeait aux raisons que pouvait avoir le général, tout en admettant son identité, de ne le point reconnaître. Ces raisons, il ne les trouvait pas et n'imaginait rien de mieux qu'une méchante action de Jacques pour les justifier. Ce frère, capable aujourd'hui d'une perfidie envers lui, n'avait-il pas été coupable envers son père d'une faute qui ne se pardonne pas ?

Mais il était question aussi de torts que Jacques n'avait point eus. Lesquels ? Ceux-là, René les cherchait en vain ou plutôt s'occupait peu de les chercher. Sa pensée, en tumulte, revenait à Éveline et à Jacques, et il se promettait de les épier et de les démasquer.

Jacques l'attendait au salon du rez-de-chaussée. Il était seul et d'autant plus inquiet que l'absence de René se prolongeait. Si son frère avait eu d'heureuses nouvelles à lui rapporter, il eût déjà été de retour. Aussi, dès qu'il aperçut René, il courut à lui. Le visage du jeune homme ne lui disait rien de bon, et il hésitait à l'interroger. René, tout d'abord, s'étonna que Jacques fût seul.

– Où donc est Éveline ? lui dit-il.

– Je ne sais pas, répondit simplement Jacques.

Puis, sans transition et d'une voix qui tremblait :

– Tu n'as pas réussi, n'est-ce pas ?

– Non, dit René.

Jacques soupira.

– Hélas ! murmura-t-il, je l'avais prévu. Voyons, René, je suis homme, et, puisqu'un nouveau coup me frappe, ton affection du moins me l'adoucira cette fois. Raconte-moi ce qui s'est passé. René le lui dit, et tout en le lui disant, le surveillait en quelque sorte. En lui faisant part de l'invincible éloignement du général pour ce fils qu'il avait cru mort et qu'il retrouvait vivant, il eût voulu surprendre chez Jacques un trouble, une défaillance qui eussent trahi et dénoncé le crime ou les méfaits de sa jeunesse. N'ayant plus à l'estimer, il ne se fût plus effrayé de ne le plus aimer. Mais Jacques, au fur et à mesure qu'il écoutait le récit de son frère, ne montrait qu'une grande tristesse.

– Oui, cela devait être ainsi, dit-il, quand René, eut terminé ; mais je ne t’en remercie pas moins, mon ami, de ce que tu as voulu faire pour moi.

– Tu sais donc, s’écria René, ce que mon père te reproche ?

– Oui, répondit gravement Jacques.

– Que te reproche-t-il donc ?

– Il ne te l’a pas dit, et je n’ai pas non plus à te le dire. Mais notre père, René, est aussi injuste que ceux qu’il accuse sont innocents.

– Ceux qu’il accuse, dis-tu ! C’est vrai, il n’accuse point que toi.

– Mais toi-même, dit affectueusement Jacques en regardant son frère, je ne sais point si tu m’accuses de quelque chose, mais tu n’es plus le même à mon égard. Tu ne m’as point serré la main, tes yeux n’ont fait que m’observer pendant que tu me parlais, sans sympathie et sans pitié. Notre père t’a-t-il donc appris à ne plus me connaître et à ne plus m’aimer ?

» Quel mal t’ai-je fait, René ? Si je t’en ai fait, et cela sans le savoir, je t’en demande pardon. Si tu t’es lassé là-bas de ton amitié pour moi, dis-le-moi encore, René. Je sortirai de ta maison pour n’y plus revenir. Dis-le-moi sans crainte, mon enfant, car je ne me souviendrai que des jours de courage et de bonheur que tu m’as donnés.

René ne tendit pas les bras à son frère.

– Jacques, dit-il sourdement, tu as deviné juste. On ne m’a pas seulement dit là-bas ce que je t’ai rapporté. On m’a dit autre chose encore.

– Et quoi donc ? demanda Jacques qui attacha sur René son franc et limpide regard.

René répugnait à ce qu’il allait dire. Il prit un détour.

– Tu sais, fit-il tout vibrant d’émotion, si j’aime Éveline ?

– Je le sais.

– A en mourir, dit encore René.

– Hélas ! oui, répondit Jacques, je le sais aussi.

– Eh ! bien on m’a dit qu’Éveline t’aimait !

Jacques, depuis un instant, croyait que René allait le mettre en cause et déjà il s’apprêtait à sourire et à le rassurer. Il était si loin d’aimer Éveline et d’avoir jamais songé à elle ! Mais, à ces mots de René qui ne visaient qu’Éveline, il se produisit en lui un mouvement singulier. Il vit clair tout à coup dans la conduite de la jeune femme à son égard et s’expliqua ce qu’il

n'avait point jusque-là cherché à comprendre. Éveline l'aimait ! Pour lui, c'était à n'ypas croire, et cependant il n'avait pas à en douter. Cette certitude qui lui venait à l'improviste, René pouvait l'avoir aussi, être au moins tout près de l'avoir. Cela déconcerta Jacques. Malgré lui et tout à coup, il rougit.

– Tu ne me réponds pas. dit René, Pourquoi rougis- tu ?

– Oh ! pardieu, dit alors Jacques, parce que je ne sais plus où j'en suis. Je m'attendais si peu à cela.

Il essaya de rire.

– On ne déclare point, mon cher René, à brûle-pourpoint, à un homme de quarante ans passés, qu'il est aimé d'une jeune fille. Tiens, je parierais que c'est madame Naper qui a imaginé cela.

– C'est elle, en effet, qui me l'a dit.

– Ruse de guerre alors, reprit gaiement Jacques, ruse de femme. Qui dit amoureux, dit jaloux quand même. Et elle te sait amoureux. Mais je ne suis pas fâché de savoir que c'est elle.

René regardait Jacques.

– Madame Naper, murmura-t-il, ne fait jamais de mensonge inutile. Celui-là serait inutile, si Éveline ne t'aimait pas. D'ailleurs, je le sens bien là, dit-il en mettant la main sur son cœur, qu'elle peut t'aimer.

Rapidement, par un mouvement plus fort que sa volonté, il se rapprocha de son frère.

– Jacques, je t'en prie, ne me la prends pas.

– Es-tu fou, René ? s'écria Jacques. Moi, cette femme !.

Il s'arrêta, craignant de livrer ce qu'il savait d'elle et la secrète horreur qu'elle lui inspirait.

– Jure-moi que tu ne l'aimes pas.

– Ah ! certes, dit Jacques.

– Et que tu ne l'aimeras jamais.

– René, c'est à ta faiblesse jalouse que je fais ce serment ; car j'en aurais quelque honte pour mon compte. Je te jure que je n'aime pas et que je n'aimerai jamais mademoiselle Éveline.

Comme il achevait ces mots, la portière du salon eut une oscillation assez vive pour attirer l'attention des deux frères. Il leur sembla entendre aussi un

pas léger qui s'éloignait. Éveline était-elle donc là et les avait-elle écoutés ? Ils allèrent tous deux à la tenture, la soulevèrent et ne virent personne.

– Nous nous serons trompés, dit Jacques.

– Je l'espère, murmura René.

Il tremblait qu'Éveline ne l'eût entendu. Si, par hasard, elle n'aimait pas Jacques, à quel point, en effet, ne venait-il pas d'être coupable envers elle, et imprudent surtout en parlant de cet amour !

Jacques avait hâte d'être seul et prit congé de son frère. Au bout du corridor assez sombre qui conduisait du salon au vestibule, il rencontra Éveline. Elle s'était effacée contre la muraille et se présenta tout à coup à lui.

– Jacques, lui dit-elle, vous ne m'aimerez jamais, soit ; mais moi, je vous aime et suis une pauvre fille qui vous appartient. Vous ferez de moi ce que vous voudrez.

Et, avant que Jacques eût pu lui répondre ou prévoir ce qu'elle allait faire, elle se baissa devant lui, prit sa main qu'elle baisa et s'enfuit aussitôt.

XV

ALLIÉS INATTENDUS

Ainsi, les craintes de Jacques s'étaient réalisées. Sa position, loin de s'améliorer, devenait plus triste et plus difficile. La démarche de René auprès du général avait échoué, et madame Naper avait le champ libre contre lui. Elle allait, si elle le voulait, le flétrir devant l'opinion publique. Ne venait-elle pas de lui porter un premier coup plus perfide et plus direct ?

René, menacé dans son amour pour Éveline, se défiait de lui. De là à cesser de l'aimer, à douter de lui, à le bannir de sa maison, il n'y avait qu'un pas. Peut-être, dans quelques jours, ne serait-il plus même, aux yeux de son frère, qu'un audacieux et misérable aventurier. Tout serait à refaire, avec moins de chance, de succès que jamais.

La fatalité s'en mêlait. Comment eût-il pu prévoir cette passion insensée d'Éveline pour lui ? Et de cette passion, que pouvait-il faire ? Rien. Elle n'avait que des dangers. Ces soumissions de fille ne sont ni désintéressées ni sincères. Elles se font payer tôt ou tard de ce prix, toujours le même, qu'elles convoitent, auquel elles ne se résignent qu'en apparence à renoncer, dont elles harcèlent l'homme à qui elles se dévouent.

Et, si ce prix ne vient pas, l'amour de ces femmes-là, comme l'appétit trompé de la bête, se change en haine ou en folie. La possession même ne les assouvit pas ; car elles la devinent précaire et ne s'en détourneraient que si elle était durable. D'ailleurs, être, dans n'importe quel but, le rival de son frère, Jacques en frissonnait de dégoût. Ah ! certes, les femmes ont l'instinct de ce dont leur sexe est capable et de sa perversité d'esprit et de sens. Madame Naper avait, dès la première heure, deviné sa fille, et, de sa défection qu'elle ne pouvait empêcher, s'était fait aussitôt contre elle et contre Jacques une arme nouvelle. C'était la digne mère d'Éveline, mais combien plus redoutable qu'elle, plus hardie et plus patiente !

Jacques, contre cette femme qui se gardait si bien, en arrivait à désespérer de la lutte. Son père était perdu pour lui. René, qu'il avait conquis, lui échappait. Au bout de six mois écoulés, il était plus seul et plus dénué qu'au premier jour.

C'est ainsi qu'il rentra chez Huguenin. Il lui dit tout. Le vieillard ne parut pas surpris.

– Éveline, fit-il, est capable du bien comme du mal, mais au hasard des circonstances et de ses passions. Aussi est-elle dangereuse pour les autres et pour elle-même.

– Que faire ? demanda Jacques.

– Attendre.

– Toujours attendre. Il y a six mois que j'attends.

– Vous avez bien attendu vingt ans.

Il fut convenu que Jacques irait moins souvent chez son frère. Il fallait calmer les inquiétudes de René. Dans ces visites, il serait pour Éveline ce qu'il s'était montré jusqu'alors, tranquille, et, jusqu'à un certain point, affectueux. Il n'y avait point à l'irriter. Mais, comme elle lui avait dit qu'il pouvait disposer d'elle, il userait, au profit de René, de cette obéissance qu'elle lui avait promise et à laquelle elle serait heureuse de se courber.

Il fallait que René sortît de cette fièvre où il se plongeait par elle et recouvrât la santé. Cela serait possible si elle y consentait. Elle y emploierait son génie de femme et d'autres séductions que celles dont elle s'était servie. Une telle tentative s'accordait trop bien avec l'amour qu'elle portait à Jacques pour qu'elle ne s'y prêtât pas. Après, l'on verrait. René, rendu à la force de sa jeunesse, devenait l'ami et le soutien que Jacques avait rêvé. Jusque-là, on surveillerait avec soin la situation de l'hôtel de Breslac. De ce côté, la tâche était aisée. Marengo avait accepté, en effet, les offres bienveillantes de Gourbi, et, depuis huit jours, était entré au service du général.

Jacques, ayant pris ces résolutions, s'y conforma. Elles étaient sages et portèrent leurs fruits. René sut gré à Jacques de sa réserve, et peu à peu redevint pour lui ce qu'il était autrefois. Quant à Éveline, elle avait compris d'un mot ce qu'on lui demandait. Un jour, Jacques, en regardant Éveline, avait dit gaiement à René :

– Je veux que tu te portes bien.

De ce jour-là, Éveline s'était transformée. Elle avait revêtu une grâce particulière, une sorte de dignité juvénile et chaste.

Elle n'était plus la complaisante et facile amie de René, elle était la maîtresse aimante qui, sans refuser ses faveurs, les met à un haut prix. Les fruits des Hespérides ne se penchaient plus d'eux-mêmes aux lèvres altérées du jeune homme ; il avait à se hausser jusqu'à eux, et la toison d'or avait, dans la pudeur, dans la sensibilité, dans la délicatesse de la jeune femme, ses invisibles et jaloux gardiens qu'il devait attendrir ou charmer. Quoique admirablement jouée, cette comédie aurait peut-être échoué si Éveline n'en eût, avec une audacieuse franchise, dévoilé le secret à René.

– Ce changement-là me vient de Jacques, lui avait-elle dit. Il est d'un cœur trop noble et trop viril pour ne point s'affliger de ce que nous étions

l'un pour l'autre, et, nous-mêmes, je le crois, en avions quelque honte. Ne penses-tu pas, mon René, que le chemin ne puisse être doux et facile du plaisir au bonheur ?

– Si, avait dit René. Puis, avec un reste de soupçon, il avait ajouté :

– Est-ce donc que tu aimes Jacques ?

Éveline, en souriant, lui avait jeté ses bras autour du cou, pour cacher peut-être la rougeur qui lui venait au visage, et elle avait répondu :

– Tu sais bien que je n'aime que toi, mais je respecte Jacques et je l'admire.

Il en résultait que Jacques était plus que jamais le bienvenu dans cette maison, où renaissait, grâce à lui, la poésie des belles amours, comme les fleurs, momentanément brûlées et flétries par l'ardeur du soleil, s'épanouissent de nouveau sous une rosée rafraîchissante et féconde.

De temps à autre, Jacques allait, le soir, aux renseignements à l'hôtel de Breslac. Marengo, vers les onze heures, quand les maîtres et les domestiques se couchaient, l'attendait à une petite porte de jardin. Cette porte, qui donnait aux environs du parc Monceau, sur des terrains vagues ou en construction, ne servait guère qu'au jardinier. Aussi n'avait-elle point de serrure, ou plutôt cette serrure était-elle si fort rouillée, qu'elle ne jouait plus. En revanche, la porte était assujettie au mur par deux forts verrous. Marengo tirait les verrous, laissait l'huis entre-bâillé, et causait tout à son aise avec Jacques.

Les nouvelles ne variaient guère. Madame Naper avait, avec ses fils, ou avec quelqu'un d'entre eux, d'intimes entretiens assez longs. Il était rare que ce ne fût pas dans ses appartements, hors de portée de tout espionnage. Quant au général, sa santé continuait de s'altérer. Il changeait visiblement, sortait peu, restait longtemps assis, dans une rêverie somnolente.

Marengo le voyait assez fréquemment, ainsi que madame Naper. Cela tenait à une cause particulière. Dans la cuisine de la maison magistrale et un peu classique, il s'était refait la main et se distinguait en de certains plats que le chef, qui plaçait surtout sa vanité dans l'exécution de ses grands dîners, lui avait abandonnés. Marengo avait retrouvé, pour accommoder la poule au riz qu'aimait le général, la recette savante de son père qui avait eu

l'approbation du roi Louis-Philippe, et il réussissait pour madame Naper, qui était friande, des entremets sucrés délicieux.

Il pouvait donc fournir à Jacques des bulletins presque quotidiens de l'état physique du général et de l'état moral de madame Naper, qui montrait tous les symptômes d'une préoccupation très soucieuse et très tendue. Toutefois, Marengo ne cachait point à Jacques que, s'il n'eût été là pour lui rendre service et pour cultiver son art, il eût déperi. La vie en commun avec les gens de l'hôtel, bien qu'il se montrât digne et réservé vis-à-vis d'eux et que cette attitude lui eût attiré leurs égards, lui était nauséabonde. La bienveillance même de Gourbi, si marquée qu'elle fût et précisément à cause de cela, lui pesait. Le vieux soldat, qui se répétait à l'infini dans ses récits, l'ennuyait.

– Mon Dieu ! disait-il à Jacques, je sais bien qu'on peut raconter plusieurs fois la même bataille ou le même incident. Cela m'est arrivé à moi comme à tous ceux qui ont vu des faits extraordinaires. Mais alors, pour que le récit ne devienne pas monotone et conserve du charme et de l'intérêt, il faut au narrateur une variété de débit et une souplesse d'esprit auxquelles M. Gourbi est malheureusement étranger.

Or, un soir que Jacques et Marengo devisaient ensemble, ils entendirent se refermer la porte cochère de l'hôtel.

– C'est sans doute, fit Jacques, un des fils de madame Naper qui s'en va.

– Non, monsieur, il n'en est venu aucun ce soir. Ce doit être un visiteur que j'ai vu entrer.

– Comment s'appelle-t-il ?

– Je ne le sais pas. C'est la première fois que je le vois depuis que je suis à l'hôtel. Je n'ai point demandé son nom tout de suite, pour n'être pas taxé de curiosité. C'est un vieillard d'un très grand air, et, à ce qu'il paraît, fort ami du général. Mais, tenez, le voici justement qui prend de ce côté et qui va passer devant nous.

Les deux compagnons se reculèrent d'un pas pour n'être point vus. La nuit, une nuit du mois d'août, était belle, mais sans lune et sans étoiles, par conséquent fort sombre. De distance en distance, les becs de gaz la piquaient d'un point rougeâtre et la traversaient d'une zone de lumière. Le personnage, qui n'était autre que le marquis de l'Estrolles, longea des

pierres de taille disposées dans un terrain désert, au bord de la chaussée. Il s'avancait d'un pas de promenade et jouait avec sa badine.

Jacques et Marengo aperçurent alors un homme qui sortait de derrière une des pierres de taille. Cet homme suivit d'un pas furtif et léger M. de l'Estrolles ; puis, au moment où le marquis, dans l'intervalle de deux becs de gaz, se trouva dans l'obscurité, il se jeta sur lui par un bond d'une incroyable agilité et le terrassa. Jacques et Marengo, tout aussitôt, s'élancèrent au secours du marquis ; mais déjà ils étaient devancés par un sergent de ville.

Ce dernier, qui était sans doute en observation à quelques pas de là, avait dégagé la victime et maîtrisé l'assaillant. Il n'y eut qu'à lui prêter main-forte, ce qui était facile, attendu que le malfaiteur ne tentait aucune résistance. Cependant, M. de l'Estrolles s'était relevé, et, d'un beau sang froid, rajustait sa toilette.

– Que diable ! disait-il à son agresseur, il n'est point besoin de ces façons-là qui sont brutales. Que me vouliez-vous ? Me voler, n'est-ce pas ?

– Sans doute, dit tranquillement l'homme. J'avais besoin de quelques louis.

– Eh bien, il fallait me les demander. Je vous les eusse donnés. C'eût été beaucoup plus simple.

– C'est vrai, dit assez narquoisement le voleur ; mais je ne savais pas avoir affaire à un si galant homme.

On avait fait un peu de chemin en avant et l'on était sous un bec de gaz. Le marquis se tourna vers – Jacques.

– Mais, pardon, monsieur, dit-il, j'ai à vous remercier, ainsi que votre compagnon, du service que vous alliez me rendre à l'instant même où ce brave homme – il désigna le sergent de ville – est accouru à mon secours. Monsieur, je suis le marquis de l'Estrolles et je vous prie de croire que je vous suis très reconnaissant.

Jacques s'inclina, mais Marengo manifesta une certaine surprise. Il était évident qu'un souvenir, très réel, mais encore indistinct, se présentait à son esprit.

– Le marquis de l'Estrolles, avez-vous dit ?

– Lui-même. Est-ce que, par hasard, nous nous serions déjà rencontrés, mon garçon ? Le costume d'une entière blancheur et professionnel de Marengo autorisait, de la part du marquis, cette appellation familière.

Marengo, les yeux écarquillés, ne répondait pas. Tout à coup, il se frappa le front.

– Ah ! j'y suis, s'écria-t-il. Oui, monsieur le marquis, nous nous sommes rencontrés, et dans une circonstance du genre de celle-ci.

– Où cela ? demanda le marquis.

– En Amérique, sur les frontières du Mexique.

– Quoi ! s'écria M. de l'Estrolles. En effet, je vous reconnais. – Ah ! monsieur, dit-il à Jacques, après l'avoir regardé et en lui serrant les mains, je vous reconnais aussi. C'est une nouvelle dette à ajouter à celle que j'avais contractée envers vous ; car, là-bas, vous nous avez sauvé la vie, à ma nièce et à moi.

– Oh ! monsieur, répondit Jacques, vous exagérez.

– Non pas, non pas, ces Indiens nous auraient très bien massacrés, après nous avoir pillés. Mais, cette fois, continua-t-il du ton le plus aimable et le plus empressé, nous ne sommes plus en pays perdu, mais à Paris. Vous ne vous déroberez pas à ma reconnaissance, et vous me direz votre nom.

– Monsieur le marquis, je suis Jacques de Breslac. A ce nom, que Jacques avait prononcé d'une façon simple et grave, M. de l'Estrolles donna tous les signes d'une grande surprise et d'une vive motion.

– Vous avez dit Jacques de Breslac ? Jacques ! répétait-il plus bas. Et, n'ayant point quitté les mains de Jacques, qu'il tenait affectueusement dans les siennes, il le regardait longuement. Le sergent de ville s'avança.

– Et oui, M. Jacques, dit-il d'une voix calme et pourtant joyeuse, M. Jacques, qui, à moi aussi, m'a sauvé la vie.

– A vous ? fit Jacques étonné.

– A moi-même. Ne me reconnaissez-vous pas ? Nous nous sommes pourtant vus de bien près.

Jacques regarda l'agent. Il était grand et sec, avec un nez crochu, d'épais sourcils et des yeux clairs et bienveillants.

– Crèvelot ! s'écria-t-il.

– En personne vivante, et grâce à vous, monsieur Jacques.

– Ce qui n’empêche pas, dit Jacques en riant, qu’aussitôt après, vous cherchiez encore à m’arrêter.

– C’était mon devoir, dit simplement Crèvelot.

– Et, après vingt ans, vous m’avez reconnu ?

– Ne m’avez-vous pas reconnu vous-même ?

– Ce n’est pas une raison. Vous, Crèvelot, vous êtes toujours le même. Et puis l’homme qui court après- vous, quand on s’échappe d’un ponton, on le reconnaîtrait entre mille.

– Le fait est que je vous ai donné une rude chasse ; mais, ajouta-t-il en souriant, du moment que j’avais rempli mon devoir, je n’ai pas eu de regret de vous voir prendre la clef des champs. Bien au contraire.

Ce dialogue, qui avait d’abord quelque peu inquiété M. de l’Estrolles, lui confirmait maintenant ce que le général lui avait dit parfois de l’évasion et des aventures de Jacques ; seulement, c’était à Michel Iluguenin que M. de Breslac attribuait ces aventures et cette évasion.

– Toutefois, reprit Crèvelot, je suppose, monsieur Jacques, que vous êtes couvert par l’amnistie.

– Je le suppose aussi, répondit Jacques qui n’en était pas très certain. Quel diable d’homme vous faites, Crèvelot !

– Dame, répondit l’agent avec bonhomie, sans cela, ce serait peut-être mon devoir de vous arrêter.

– Heureusement que vous dites peut-être.

L’agent ne répondit pas. Il avait l’air de se consulter, ce qui ne laissait pas d’inquiéter Jacques. Mais Crèvelot, qui, dans ce cas de conscience assez subtil, s’était sans doute consulté en vain, changea de sujet.

– D’ailleurs, dit-il, pour en revenir à ce que je vous disais tout à l’heure, c’est mon état de reconnaître les gens. Regardez-moi, par exemple, ce gaillard-là.

En même temps, il écartait de lui, de toute la longueur de son bras et afin qu’on pût le mieux voir, mais sans le cacher, l’agresseur de M. de l’Estrolles.

– Ce gaillard-là, je le connais.

Le malfaiteur s’était tenu coi, les paupières baissées, avec quelques regards en dessous et – très vifs, lancés par intervalles sur les assistants.

C'était un homme de cinquante ans environ, petit de taille, lesté et découplé, d'une physionomie intelligente et rusée. –

– N'est-ce pas, lui dit Crèvelot, n'est-ce pas que nous nous connaissons bien, monsieur Jules ?

– M. Jules ! s'écrièrent à la fois Jacques et M. de l'Estrolles.

Et tous deux s'approchèrent de lui afin de le dévisager. Pour Jacques, c'était l'homme qui l'avait fait arrêter, qu'il avait vu à Brest, qui était le mari de madame Naper. Il croyait bien l'avoir déjà vu, n'en était pas absolument sûr. Pour le marquis, c'était le mari de madame Naper ; seulement, il ne s'y trompait pas, c'était bien lui. Le bandit ne disait mot, mais avait un léger sourire aux lèvres et les examinait tous les deux.

Marengo s'était également rapproché.

– Peste ! fit-il, c'est décidément la nuit aux rencontres et le hasard est bien spirituel.

– Mon cher Crèvelot, dit le voleur au sergent de ville, je crois que ces messieurs ne seraient pas fâchés de causer un instant avec moi, et si, par extraordinaire, cela n'était pas, je ne serais pas fâché, moi, de causer un instant avec eux. Est-ce possible ?

Crèvelot, assez interdit, se tourna vers Jacques et le marquis.

– En effet, dit M. de l'Estrolles, j'aurais à parler à cet homme.

– Et moi, je le désirerais, fit Jacques.

– D'ailleurs, ajouta le marquis du ton d'un homme dont l'autorité n'est point à discuter, s'il y a en cela quelque responsabilité à encourir, je la prends sur moi tout entière.

Crèvelot n'ignorait point sans doute la haute situation de M. de l'Estrolles, il s'inclina.

– Cependant, messieurs, dit-il, comme je ne puis pas lui garder la main au collet pendant que vous serez en train de causer, je vais prendre mes précautions. Ça ! mon ami Jules, tendez vos mains aux poucettes.

M. Jules, fort tranquillement, se laissa mettre les poucettes.

Maintenant, messieurs, il est à votre disposition, mais ne vous laissez pas surprendre.

Le marquis et Jacques emmenèrent M. Jules un peu à l'écart. Marengo se mit en devoir de converser avec Crèvelot.

– C’est une précaution, monsieur Crèvelot, que de mettre les poucettes à un prisonnier ?

– Sans doute, répondit Crèvelot ; mais vous qui me le dites, savez-vous pourquoi ?

– Parce que, les mains n’étant plus libres, les bras cessent de l’être ; ils ne vont plus, ballants le long du corps, avec ce mouvement alternatif d’avant en arrière et d’arrière en avant qui facilite la respiration et accélère la marche.

– C’est pardieu vrai ! mais qui êtes-vous pour savoir cela ?

– Je vous le demanderai, à vous qui reconnaissez tout le monde. Voyons, qui suis-je ?

Et Marengo, se plaçant devant Crèvelot, prit une pose de sphinx.

Crèvelot, alors, regarda Marengo avec plus de soin qu’il ne l’avait encore fait et eut un de ces rires bienveillants, larges et silencieux, qui lui étaient particuliers.

– Vous êtes Marengo, le cuisinier des aspirants de la Cérès ; mais, ajouta-t-il sentencieusement, vous avez grossi. –

– En effet, je suis Marengo et je suis plus gras qu’en ce temps-là. Vous avez une mémoire qui tient du prodige.

Et, tout aussitôt, ils se remémorèrent certains incidents de la Cérès. Pendant qu’ils s’occupaient de la sorte, une conversation toute positive avait lieu entre le marquis de l’Estrollés, Jacques et M. Jules.

– Ecoutez-moi, messieurs, disait ce dernier. Je puis, à mon gré, être ou ne pas être M. Jules. Si je nie que je le sois, il faudra, malgré Crèvelot et malgré vous, monsieur le marquis, qui hésitez à l’affirmer trop haut, un temps assez long pour établir le contraire. Tandis que, si je consens à l’être, je puis vous rendre à tous les deux de grands services : à vous, monsieur Jacques, pour la réussite des desseins que vous poursuivez, et à vous, monsieur le marquis, parce que vous avez des raisons de vous intéresser à ces desseins.

– Vous savez donc ce qui se passe ? demanda le marquis.

– Je le sais. C’est une affaire que j’ai toujours suivie et surveillée de fort près. Elle en est aujourd’hui à ses heures de crise. Seulement, pour que je vous serve avec efficacité, il ne faut pas que j’aie en prison.

– Expliquez-vous.

– En effet. De quel poids seront pour vous, monsieur Jacques, mes déclarations venant d'un cachot et par la bouche d'un bandit qui terrasse les gens sur le grand chemin ? On dira que je suis le digne allié de l'aventurier pour lequel on veut vous faire passer. Vous-même, monsieur le marquis, vos accointances d'autrefois avec un homme qui passera aux assises, paraîtront-elles très excusables ? Votre cause à tous deux, très chevaleresque dès qu'il ne s'agit que de Jacques de Breslac, se fait véreuse dès que j'y intervins. Je me suis mis ce soir dans un mauvais cas que je regrette infiniment pour moi, car il me place sous votre dépendance. Mais le vrai, c'est qu'à mon profit comme au vôtre, je dois rester libre. J'ai à jouer, dans tout ce qui se prépare, un rôle occulte dont je m'acquitterai à merveille et dont les résultats vous satisferont. Je n'ai, monsieur Jacques, qu'à ouvrir les mains pour en laisser tomber des preuves en votre faveur.

– Lesquelles ?

– Ah ! permettez-moi de ne pas vous les dire maintenant. C'est de ma liberté que je traite avec vous. Donnez-la-moi, vous ne vous en repentirez pas. Et, quant à vous, monsieur le marquis, dit-il avec un sourire d'une finesse cynique, ne fût-ce qu'en compensation du passé, vous me devez bien un peu cela.

M. de l'Estrolles s'assombrit et ne répondit rien.

– Ah ! je n'ignore pas, reprit M. Jules ce qui vous préoccupe de ce passé. Eh bien, à ce sujet-là, je vous dirai tout ce que voulez savoir et vous ferai retrouver ce que vous avez perdu.

M. de l'Estrolles comprit qu'il était question d'Éveline ; et, malgré lui, il tressaillit.

– Quoi ! s'écria-t-il, vous sauriez. ?

– Oui, répondit M. Jules.

Puis, regardant ses interlocuteurs :

– Voyons, messieurs, est-ce conclu ?

– Oui, dit résolument Jacques. Vous êtes libre.

– Partez, fit M. de l'Estrolles.

Mais M. Jules se mit à sourire.

– Ce n'est pas seulement votre consentement qui m'est nécessaire ; c'est aussi celui de Crèvelot.

– C, 'est juste, dit le marquis, en homme qui ne doute pas de son influence, et je vais le lui demander.

– Il ne vous le donnera pas.

– Pourquoi ?

– Parce que son devoir a été de m'arrêter et que son devoir est de me conduire au poste. Demandez plutôt à M. Jacques, qui l'a vu à l'œuvre.

– Il ne consentira pas, dit Jacques.

– Alors, comment faire ?

– Ne rien lui demander, fit M. Jules, et m'aider un peu. Tenez, rapprochez-vous de moi ; car je m'aperçois qu'il n'est pas sans inquiétude et que notre entretien lui semble long. Bon ! cela le rassure. Maintenant, si vous y consentez, je vais m'enfuir de la façon suivante, qui ne saurait vous compromettre. Je vous écarte à l'improviste l'un de l'autre, et me fais, par suite, le champ libre, en vous donnant à chacun dans la poitrine un violent coup de coude.

– Pardon ! interrompit M. de l'Estrolles, pourquoi violent ? Si ce n'est pas indispensable, je m'en tiendrai, pour cette nuit, à la violence que j'ai déjà subie.

– Pardon, à mon tour, monsieur le marquis, ce n'est qu'une manière de parler.

– A la bonne heure !

– J'allais ajouter que je vous préviendrais en vous disant : « Attention ! » A ce mot-là, vous vous écarteriez de vous-mêmes et je ne frapperais que le vide.

– Très bien ainsi. Quand vous voudrez. Toutefois, comme l'avait remarqué M. Jules, Crèvelot, à tout hasard, était sur ses gardes. Marengo lui parlait et il l'écoutait. Il fixait même sur lui un œil plein de complaisance, mais un seul ; l'autre, clair et perçant, ne quittait pas M. Jules. Il arriva qu'au moment où ce dernier donna le signal au marquis et à Jacques, devenus ses complices, et que ceux-ci, par un bond prudent, s'écartèrent de lui, Crèvelot, laissant là soudain Marengo et ses discours, s'élança tout aussitôt sur les traces du fugitif.,

Heureusement pour M. Jules, si Crèvelot avait le jarret d'un cerf, il avait, lui, l'agilité d'un chat sauvage. Il avait, il est vrai, les poignets attachés, mais Crèvelot était gêné par son épée, qui lui battait les mollets et s'engageait dans les pierres de taille. Il sembla bientôt, et au grand contentement du marquis et de Jacques, que M. Jules, ainsi que c'était du reste son droit, avait aux talons les ailes de son patron Mercure. Il ne bondissait même plus ; il filait, dans la pénombre de la nuit, comme un point noir et fantastique.

Quant à Marengo, se rappelant sa propre légèreté à la course, il ne se tenait pas d'admiration, et, n'ayant point de motif de franchir l'espace, faisait sur place des sauts en hauteur.

– Ah ! s'écriait-il, c'est un fier gredin que ce M. Jules ; mais comme il court !

Les deux lutteurs avaient disparu. Jacques et le marquis, à peu près certains que Crèvelot avait été battu, jugèrent à propos de ne pas attendre son retour. Ils ne se sentaient pas, en effet, exempts de tout reproche vis-à-vis de lui. Marengo, qui avait à regagner la porte du jardin, fit, en garçon bien appris, son compliment au marquis.

– Mon ami, lui dit M. de l'Estrolles, vous étiez autrefois l'écuyer de M. Jacques. Seriez-vous devenu, par hasard, son écuyer tranchant, que je vous vois cette toque blanche à la main et ce coutelas à la ceinture ?

– Chut ! monsieur le marquis, fit Marengo en mettant un doigt sur ses lèvres. Je suis toujours le serviteur de M. Jacques ; mais, en ce moment, et pour le mieux servir, je suis entré comme sous-chef des cuisines à l'hôtel de Breslac.

Marengo, n'osant pas s'attribuer le premier rang, s'octroyait libéralement le second.

– C'est un garçon d'esprit, dit le marquis à Jacques, quand Marengo fut parti.

– C'est aussi et surtout un homme de cœur, répondit Jacques.

Les deux hommes se mirent à marcher, le marquis prenant le chemin qui lui convenait et Jacques se maintenant à ses côtés. Ils se demandèrent s'ils n'avaient point eu tort de laisser s'enfuir M. Jules. Mais les raisons que celui-ci leur avait données étaient plausibles, et, s'il était hasardeux de s'en

rapporter à ses promesses, c'était provisoirement, peut-être, ce qu'il y avait de mieux à faire. D'ailleurs, ils le retrouveraient au besoin par Crèvelot, qui était un adroit limier et qui, joué par lui, en ferait son affaire personnelle.

De plus, c'était déjà un grand point pour eux de savoir qu'il existât. En même temps, ils se résumèrent toute cette trame si savamment ourdie contre eux, telle qu'elle s'était, par induction, révélée à Jacques, et telle que l'entrevoyait enfin M. de l'Estrolles. Il fallait faire rendre à Jacques son nom et sa fortune, sauver le général de madame Naper, et René d'Éveline. La seule chose que Jacques ne dit point au marquis, bien qu'il en eût quelque idée par les propos de M. Jules, c'est qu'Éveline pouvait être sa fille.

Quant au marquis, mû non par un doute, mais, au contraire, pour s'affermir dans la conviction, qu'il avait eue soudain et qui lui était chère, que Jacques était bien le fils d'Henriette d'Entraigues, il l'interrogeait, par intervalles, sur sa première jeunesse et sur son enfance. Jacques répondait à ses – questions, dans lesquelles il trouvait toutefois un intérêt si affectueux qu'il s'en étonnait un peu.

Ils étaient arrivés de la sorte dans le faubourg Saint-Honoré, à l'hôtel du marquis. Jacques se disposait à prendre congé.

– Mais non, lui dit M. de l'Estrolles, je veux auparavant vous présenter à ma nièce, qui a souvent regretté de ne point connaître son sauveur. Elle sera bien surprise, mais très heureuse de vous voir.

Quand Armande n'accompagnait pas son oncle chez le général, elle avait l'habitude d'attendre son retour. Elle était donc au salon quand Jacques et le marquis y entrèrent.

– Ma chère enfant, lui dit M. de l'Estrolles, je t'amène un gentilhomme qui m'a rendu, cette nuit, un grand service.

Il lui raconta, tandis qu'elle était toute troublée à ce récit, ce qui lui était arrivé.

– A vrai dire, fit le marquis, monsieur est coutumier du fait et ce n'est pas la première fois que, toi et moi, nous avons à le remercier. Voyons, regarde-le bien : ne te semble-t-il pas l'avoir déjà vu ?

Armande, qui s'était avancée vers Jacques pour lui tendre la main, s'arrêta et leva sur lui ses grands yeux limpides. Au bout d'un instant, elle

tressaillit légèrement, sourit, et une faible rougeur colora ses joues.

– C’est monsieur, dit-elle, qui est venu à notre secours, au Mexique, quand les Indiens nous attaquaient.

– Bravo o ! s’écria le marquis.

– Oui, mademoiselle, c’est moi, répondit Jacques, et ce souvenir est resté l’un des plus heureux de ma vie.

Une rougeur plus vive et plus charmante se répandit, cette fois, sur les traits d’Armande. Elle se rappelait ce mouvement de reconnaissance enfantine par lequel elle était revenue tendre son front à cet inconnu, qui n’avait point dit son nom, et le baiser que Jacques y avait déposé.

– Et maintenant, fit M. de l’Estrolles, je n’ai plus qu’à te dire le nom de ce gentilhomme. C’est Jacques de Breslac.

Ce ne fut qu’une heure plus tard que Jacques se sépara du marquis et de sa nièce. S’il avait menti quelque peu galamment en disant à Armande que sa première rencontre avec elle était l’un de ses meilleurs souvenirs, il s’en allait, l’ayant revue, ayant été accueilli par elle et par le marquis comme un ami et comme un allié, avec une émotion étrange de bonheur et de confiance. Là, pour la première fois depuis son retour, sans arrière-pensée, sans souffrance à infliger à personne, son cœur s’était dilaté et librement enorgueilli. Il ne désespérait plus, M. de l’Estrolles et Armande l’ayant accepté comme tel, d’être bientôt aux yeux de tous Jacques de Breslac.

XVI

UN COMTE DE RYSLEF

Madame Naper, depuis sa conférence avec ses fils, avait mis le plus grand soin à surveiller les événements, et aucun – elle le croyait du moins –

n'était survenu sans qu'elle le sût. Elle était donc le plus souvent préoccupée, parfois assez soucieuse, mais point inquiète. Tout semblait avoir marché selon ses prévisions et, par suite, selon ses désirs.

Jacques, presque dans la misère, recueilli par le vieil Huguenin, n'avait point trouvé de protecteurs sérieux et n'avait fait que végéter en des tentatives inutiles. Il est vrai qu'il avait été reconnu de René ; mais cela n'avait eu qu'une importance momentanée et toute relative. La démarche de René auprès du général avait facilement échoué. La défection d'Éveline avait été chose plus grave, et, cependant, avait eu les conséquences les plus imprévues et les meilleures. La jalousie que madame Naper avait suggérée à René avait armé le jeune homme contre son frère, et Jacques était, de ce côté-là, dans une situation plus difficile qu'auparavant.

De plus, il était à peu près certain que Jacques n'aimerait jamais Éveline, et cette passion insensée de la jeune femme pourrait s'utiliser contre elle, contre Jacques et contre René lui-même. Madame Naper se réservait d'y songer. Rien ne pressait encore. L'amélioration de la santé de René ne serait sans doute que passagère. Rien ne se passerait à la villa que madame Naper n'en fût instruite par Oscar.

Quant à Léopold, il imaginait déjà de profiter des troubles de la rue pour compromettre Jacques et l'arrêter, si cela était nécessaire aux intérêts de la famille. Cela devenait facile à cause des relations de Jacques avec les forgerons d'Huguenin, dont quelques-uns prenaient part aux émeutes. Léopold avait l'œil également sur M. Jules, dont il ne semblait pas pour le moment qu'il y eût rien à craindre. Aux dernières nouvelles, M. Jules avait gagné au jeu une somme assez considérable et menait joyeuse vie.

Quelques voyages qu'il faisait à Berlin, et pendant lesquels on perdait sa trace, intriguaient toutefois Léopold. Mais, somme toute, il était peu probable qu'après une absence de vingt ans, il revînt à Paris juste à point pour s'opposer à des projets de mariage dont il ne devait avoir aucune idée. Comment aurait-il su que madame Naper s'était fictivement procuré un second mari, du même nom que lui, et disparu à la mer dans les conditions les plus propices à une notoriété d'absence, à l'époque précise où il s'était expatrié ?

Enfin, le général allait s'affaiblissant de plus en plus d'intelligence et de santé. Madame Naper, dont la tendresse et les soins lui étaient indispensables, lui avait fait à propos de ce mariage quelques vagues ouvertures qu'il avait accueillies avec joie. Madame de Haubert, devenue tout à fait l'amie intime de sa chère Marguerite, y avait puissamment contribué. Elle avait doucement remontré au général que sa longue liaison avec madame de Frédilly, si digne et, pour ainsi dire, si honorable qu'elle fût de tous points, devait avoir pour couronnement d'être consacrée et bénie par la religion.

Madame de Haubert trouvait, à aider son amie, le double avantage de mettre d'accord sa conscience et ses intérêts. En sa qualité de femme dévote, rien ne lui plaisait plus que ce mariage, et, comme mère de famille, elle n'avait plus de scrupules à donner ses filles aux fils de madame Naper, dont les carrières, qui s'annonçaient on ne peut mieux, seraient rehaussées d'une belle fortune. Elle croyait, et n'avait point tort, que René, en supposant qu'il vécût, ce qui n'était que peu probable, étant déjà riche par sa mère, le général avantagerait sa nouvelle famille.

Aussi madame de Haubert, qui ne cessait de répéter à ses filles qu'elles n'avaient point de dot, tout en développant volontiers en elles certains goûts de luxe, avait-elle su les incliner aux unions qu'elle projetait.

Berthe n'était pas éloignée de penser qu'un magistrat aussi intègre et aussi sévère qu'Antoine, appelé d'ailleurs à siéger de bonne heure à Paris, pourrait la rendre heureuse. Quant à Honorine, elle commençait à se laisser prendre aux attentions de Léopold, qui lui promettait en souriant d'être le plus aimable mari du monde, et dont chacun autour d'elle lui vantait la haute et souple intelligence et le bel avenir.

Pour la réalisation de ces desseins divers, pour le glorieux achèvement de sa longue campagne, conduite avec tant de persévérance et d'habileté, il ne fallait donc plus que peu de temps à madame Naper. Mais ce peu de temps – elle ne se le dissimulait pas – était gros de hasards et de dangers. Cette femme, qui avait louvoyé avec succès, parmi tant d'écueils, sur une mer de machinations et d'intrigues, n'était point de ces navigateurs présomptueux qui s'imaginent toucher au port parce qu'ils l'aperçoivent.

Elle savait trop bien qu'on y peut périr à la dernière manœuvre, au dernier élan du navire.

Aussi redoublait-elle tout à la fois d'audace et de prudence. Chaque jour écoulé lui enlevait un poids d'anxiété, mais elle ne se hâtait point de se réjouir. Si ses fils, plus ardents qu'elle, se montraient trop prompts à l'espoir ou plus disposés à renverser violemment les obstacles, elle les ramenait au calme et à la patience.

– Nous avons encore à faire, leur disait-elle, plus d'un tour de roue. Cette roue de la fortune, il faut la suivre d'un œil froid en ses évolutions, courir avec elle, et se souvenir, quand on y est attaché, qu'elle vous met, tantôt en bas, tantôt au faîte. Ce n'est qu'au dernier instant, mais aussi à l'instant suprême et favorable qu'il faut l'arrêter. Cet instant-là, sachons l'attendre.

Un après-midi du mois d'octobre, à cinq heures, madame de Frédilly était, de retour du Bois, assise à son thé. C'était l'heure où elle recevait ses visites intimes du matin. Quelques personnes étaient venues, au nombre desquelles se trouvait madame de Haubert. Celle-ci, selon son habitude, resta la dernière. Elle s'entretenait avec sa chère Marguerite des projets qu'elles caressaient toutes deux et se félicitait de l'heureuse marche qu'ils paraissaient prendre, quand Baptiste, qui était toujours de service à ces moments-là, chez madame de Frédilly, annonça de sa voix bien timbrée :

– M. le comte de Ryslef !

Madame Naper dressa aussitôt l'oreille à ce nom-là, qui ne parut à madame de Haubert que celui d'un fâcheux. Elle se leva un peu contrariée et fit ses adieux à son amie de Frédilly avec son effusion habituelle. Madame Naper, intriguée par ce visiteur qu'elle ne connaissait pas, la congédia vite et la reconduisit jusqu'à la porte du salon. Là, madame de Haubert, s'arrêtant une dernière fois, comme le font la plupart des femmes, qui semblent avoir encore tout à se dire au moment de se séparer, voulut quitter madame Naper sur une bonne parole. Malheureusement, ayant l'oreille un peu dure, elle ne pouvait calculer exactement la portée de sa voix. Il lui arrivait de parler ou trop bas, ou trop haut. Cette fois, elle parla trop haut.

– Ne serait-ce pas charmant, ma chère, dit-elle, votre mariage d'abord, celui de nos enfants ensuite ?

Madame Naper ne fit pas un geste ; mais elle regarda l'imprudente d'une façon si prompte et si décisive, que les derniers mots ne s'entendirent peut-être pas. Toutefois, il était à craindre qu'il n'en eût pas été de même des premiers. Madame de Haubert s'enfuit, un peu surprise.

Après tout, elle ne voyait pas si grand mal à ce que ces projets de mariage s'ébruitassent légèrement. C'était un moyen, selon elle, de pressentir l'opinion publique et un avertissement d'avoir à se la concilier si elle ne leur était pas favorable. Cela, d'ailleurs, eût été extraordinaire, car quelques indiscretions, qu'elle avait commises à dessein, lui avaient valu les compliments les plus flatteurs.

Dès que madame de Haubert fut partie, madame Naper revint, mais assez lentement, à ce visiteur qui lui était inconnu. Elle pouvait ainsi l'examiner sans avoir encore à lui parler. Le comte de Ryslef la voyait venir. Il avait pris une pose respectueuse et souriante et l'attendait. C'était un homme de taille moyenne et d'environ soixante ans, qui avait toute la tournure et presque le costume d'un diplomate. Il était en pantalon noir, en cravate blanche, en gilet blanc brodé et en habit bleu barbeau à boutons d'or, illustré à la boutonnière d'une rosette multicolore.

L'heure assez avancée de sa visite à madame de Frédilly lui permettait, avant quelque dîner où il se rendait, cette toilette de soirée. Quant au gilet brodé, il dénotait la nationalité étrangère du diplomate. Le comte avait la physionomie fine, les lèvres discrètes, le nez un peu relevé, les cheveux assez courts, mais du blanc le plus soyeux qui se pût voir et des yeux qu'on devinait très brillants derrière les verres de ses bésicles d'or. Il tenait gracieusement son chapeau à la main. Madame Naper était arrivée devant lui.

– Monsieur le comte de Ryslef ? fit-elle en l'interrogeant.

En même temps, mais sans le quitter des yeux, elle lui indiqua un fauteuil. Ce fauteuil plaçait l'étranger sous la lumière de la lampe, tandis que madame Naper restait à demi dans l'ombre.

Le comte s'assit en souriant. Peut-être souriait-il de cette petite manœuvre féminine, ou ce sourire n'était-il qu'un remerciement de simple politesse.

– Oui, madame, je suis le comte de Ryslef et j’espère que mon nom ne vous est point inconnu.

– Je connais en effet, répondit madame Naper, la comtesse de Ryslef, qui est aujourd’hui la vicomtesse de Vallombras.

– Je suis son beau-frère, madame. Mon frère aîné, dont j’ai pris le titre, est mort glorieusement au Caucase, au service du tzar. Je n’ai pu toutefois me formaliser du mariage de la comtesse ; car son second mari, le vicomte de Vallombras, est un de mes vieux compagnons. Je l’ai souvent rencontré ; nous suivions la même carrière.

– Celle des armes, fit madame Naper, car le vicomte a servi dans l’armée.

– Non, madame, celle de la diplomatie.

Madame Naper, un peu inquiète du début de cet entretien, était sur ses gardes.

– Mais, monsieur, dit-elle, je ne sache pas que M. de Vallombras ait jamais été diplomate.

– Oh ! madame, fit le comte, faute d’un poste réellement en vue à occuper, on est quelquefois diplomate comme on est évêque in partibus infidelium. Et, par infidelium, je veux dire un terrain vague, indéterminé. Nous avons servi, en un mot, dans ce qu’on appelle, je crois que c’est bien là l’expression française, la diplomatie occulte.

– Pardon, monsieur, fit nettement madame Naper, mais que vous sachiez ou non la juste valeur des locutions françaises, vous me dites là des choses singulières et hardies. Venez, je vous prie, au motif qui vous amène chez moi ; car un plus long entretien ne me convient pas avec une personne que je ne connais point.

A ces paroles, un joyeux soubresaut agita le comte de Rysleff et l’agita si bien, que ses besicles d’or en tombèrent.

– Eh quoi ! s’écria-t-il en riant et d’une tout autre voix que celle qu’il avait eue jusqu’alors ; eh quoi ! madame Jules, tu ne me reconnais pas ?

Madame Naper eut un véritable frisson et devint toute pâle. Cependant, quelques instants auparavant, elle avait eu le vague soupçon de ce qu’il pouvait être. Mais c’eût été si terrible, qu’elle n’avait pas voulu y croire. Maintenant il n’y avait plus à douter : c’était bien son mari qu’elle avait devant elle.

– Vous ! murmura-t-elle, vous s !

– Moi-même, et comme on me reçoit ! avec quel effarement peu flatteur, sans même me tendre la main !

Il tendit la sienne à madame Naper, qui ne la prit pas.

– Hélas ! fit-il alors avec une tristesse comique, revenez donc dans vos foyers !

– Vous ! disait encore madame Naper.

– Tu ne me tutoies même pas, continua-t-il. Après tout, ma chère, dit-il en changeant de ton, vous avez peut-être raison. Ce tutoiement, si on l’entendait, pourrait être un sujet de surprise. Le hasard est si drôle. Si cette excellente dame qui était là tout à l’heure et qui ne croyait pas mal faire, n’avait point parlé trop haut, je n’eusse point appris ce dont, je l’avoue, je n’avais aucune idée, que vous fussiez sur le point d’épouser le général. Cela, je vous rends justice, c’est très fort.

Madame Naper se taisait. Elle se remettait peu à peu et regardait M. Jules.

Celui-ci poursuivit :

– Ah ça ! vous me croyiez donc mort ! Mais non ! puisque notre cher Léopold a la bonté de s’occuper de moi et sait que je suis vivant. Je vois ce que c’est. Vous aurez spirituellement déterré l’acte de décès de quelque brave homme du même nom que moi, qui se sera laissé mourir autrefois. Bien joué, ma chère, bien joué !... Mais, diable ! il était temps que je revinsse. Voyons, puisque vous m’en laissez toute liberté en ne me répondant point, je vais, moi, vous parler raison.

» Vous avez, je le reconnais, admirablement manœuvré dans toute cette affaire de Breslac. Vous êtes devenue la maîtresse et, ce qui est mieux, l’amie du général. Nos fils sont bien casés. Votre fortune personnelle est faite ou doit être faite. Celle que vous avez en perspective est énorme, même à supposer que la combinaison pour René, combinaison assez dangereuse comme tout ce qui est aléatoire, ne réussisse pas. C’est à merveille ! Toutefois, il ne faudrait pas oublier tout à fait que cette belle opération, c’est moi qui en ai eu la première pensée. Jene vous ai pas caché que je viendrais tôt ou tard vous demander ma part des bénéfices.

» Or je reviens et dans un moment qui m'est favorable, car je puis être, à ce qu'il paraît, beaucoup plus gênant que je ne. m'en doutais. Jugez donc c ! Un mari qui, à l'époque des secondes noces de sa prétendue veuve, sort tout à coup de ses vingt ans d'absence comme d'une boîte à surprise. Et quel mari ! qui a commis des légèretés en écritures publiques et qui s'en est allé en villégiature à Toulon. Quel renversement d'espérances et quel scandale ! Je vous le laisse à méditer.

Il fit, en effet, une pause, pendant que madame Naper paraissait l'écouter toujours, silencieuse et les sourcils froncés, moins par la colère que par une vive tension d'esprit. M. Jules reprit :

– Tandis que, si vous voulez, ce mari ne reparait pas. Il reste, de son plein gré, dans ce néant d'où il ne sortirait que malgré lui. Il accepte ce Sosie de la tombe que vous lui avez fabriqué ; il fait le mort. C'est le vrai mot. Votre mariage a lieu, vous devenez comtesse, entourée de l'estime et du respect du monde. Vous n'avez qu'à vous décider : cela dépend de vous.

Madame Naper avait sans doute réfléchi. Elle regarda M. Jules en face.

– Combien ? dit-elle.

– Ah ! ma chère, s'écria M. Jules, vous parlez peu, mais vous parlez d'or. Je serai aussi bref que vous. Cinq cent mille francs !

– Cinq cent mille francs ! répéta-t-elle.

– Hélas ! je ne puis vous demander moins. Vingt-cinq mille livres de rente, c'est la médiocrité dorée que j'ai toujours rêvée, qui m'a toujours fui, que je voudrais fixer. Plus, ce serait peut-être trop. Moins, je ne serais pas heureux.

– Et si je refusais ?

– Ah ! si vous refusiez, c'est autre chose. Je veux jouer cartes sur table avec vous et je vais vous dire ce que je ferais. J'envisage alors l'affaire ce qu'elle est : – Naper contre Breslac, – et les intérêts des parties adverses. Il est naturel, j'en conviens, que les Naper n'aient pas grande envie de me donner ces cinq cent mille francs. Je ne leur apporte, de mon intervention, que des embarras et des dangers. En me donnant ces cinq cent mille francs, ils s'épargnent, il est vrai, ces soucis et ces dangers ; mais, au demeurant, leur position n'en est pas d'un point meilleure aujourd'hui qu'hier.

» Tel n'est pas le cas des Breslac, et, sous ce nom générique, je comprends l'héritier légitime, qui est Jacques, René, son frère, et le marquis de l'Estrolles, votre adversaire intime. Si je leur demande la même somme qu'à vous, je leur apporte en échange des millions à recouvrer, une revendication d'état qui n'est vraiment possible que par moi et le très grand et très profitable plaisir de ne point vous voir épouser le général.

» Ce que vous ne feriez donc pour moi qu'avec répugnance, ils le feront, eux, avec enthousiasme. Pour les Naper, je ne suis que le plus malencontreux gredin qui se puisse voir ; pour les Breslac, je suis le bon larron qui se repent, que dis-je ! un Petit Manteau bleu et le sauveur des familles. Si les Naper me refusent, je vais aux Breslac.

– Vous oubliez qu'il vous faudra établir que vous êtes bien M. Jules, et que cela, bien établi, vous renvoie au bagne.

– Peut-être. Je suis revenu et me suis livré moi-même pour réparer les torts faits à une grande famille. On sera indulgent. En outre, je ne suis plus jeune. On me condamnera à peu de chose, et ce peu de chose, justement si c'est le bagne, sera moins que rien. On m'emploiera là-bas à l'infirmerie ou dans les bureaux, et je me conduirai bien. Au bout d'un an, je serai commué ; au bout de deux, je serai gracié. Vous ne pouvez savoir cela comme moi ; mais, pour les condamnés intéressants ou protégés, c'est toujours ainsi. Je stipulerai cette condition accessoire avec les Breslac, et c'est à peine s'ils me laisseront le temps de revoir les flots bleus de la Méditerranée.

– Le croyez-vous ? demanda madame Naper.

– Je ne le crois pas, j'en suis sûr. Et cela, par une raison dont vous ne vous étonnerez pas, vous qui êtes une femme sensée et profonde : c'est que ce sont d'honnêtes gens. Les honnêtes gens font le bien et tiennent leurs promesses, parce qu'ils sont heureux et riches, de même que les fripons font le mal et faussent leur parole parce qu'ils sont malheureux et pauvres. Ce n'est ni de nature ni de métier, c'est de situation.

» Il en ressort que, si les honnêtes gens auraient tort de se confier aux fripons, ceux-ci peuvent s'abandonner sans crainte aux honnêtes gens. Le maréchal de Turenne fut une fois arrêté par un voleur. Le maréchal, qui

n'avait pas, à ce qu'il paraît, de temps à perdre, promit au voleur, s'il voulait bien le laisser passer, une bourse. Il avait eu foi dans le maréchal ; moi, j'ai foi dans les Breslac. Cependant, je n'ai pas de parti pris et je vous donne encore la préférence.

Madame Naper ne fronçait plus les sourcils, au contraire, elle souriait. Ses réflexions avaient peut-être eu un résultat.

– Monsieur le comte, dit-elle, vous avez une façon tout originale et tout engageante de présenter les choses. Mais vous me permettrez une question. Si j'accepte la préférence que vous voulez bien me donner, quelle garantie aurai-je contre vous ?

– Comment, contre moi ?

– Oui, contre de nouvelles exigences qui pourraient vous venir soudain. Vous êtes aujourd'hui modeste dans vos désirs, vous pouvez demain cesser de l'être. Demain, vous le savez, n'est point à nous, mais aux circonstances. Donc, je vous le répète, quelle garantie aurai-je ?

– Aucune, fit gracieusement mais nettement M. Jules.

– Ce n'est guère.

– Je l'avoue ; mais quelle garantie puis-je vous donner ? Quel engagement de moi fera foi, qui ne vous compromette aussitôt ? Non, ce que je puis vous offrir de mieux, ce sont mes bonnes intentions. Quelque chose de plus peut-être. En supposant même que je n'aie point réellement les goûts modestes vers lesquels je me sens désormais attiré, je ne mangerai pas un demi-million avant votre mariage, et, une fois mariée, vous n'avez plus rien à craindre. Vous aurez pour vous le fait accompli.

– Allons, fit madame Naper avec amabilité, je vois bien qu'il faut me rendre. Je ne vous refuse donc pas ce que vous me demandez. Je verrai, j'aviseraï.

– Oh ! je vous en prie, ne dites point ces mots-là, qui perdent les simples particuliers comme les gouvernements. Le vrai, en affaires et en politique sérieuse, c'est de voir tout de suite.

– Mais, fit-elle, je n'ai pas là cinq cent mille francs. Je ne les ai même point.

– Oh ! j'attendrai que vous puissiez les réunir.

– Ce sera peut-être assez long.

– J’aurai de la patience, surtout si vous voulez bien m’assurer de vos dispositions bienveillantes.

– Je vous en assure.

– Par écrit ?

– Ah ! monsieur le comte, vous voulez donc des garanties, vous qui n’en donnez point ?

– Parce que je n’en ai point à donner, à mon grand regret. Tenez, si vous consentez à m’écrire quelques mots de promesse, j’aurai vis-à-vis de vous autant de confiance que de patience.

– Voyons les mots.

– Il en faut le moins possible, mais simples et concluants. Que diriez-vous de ceux-ci : « Moi, madame Naper, dite de Frédilly, mais en réalité madame Naper, je m’engage à payer, avant ou après mon mariage avec le comte de Breslac, la somme de cinq cent mille francs à mon premier mari, qui est vivant, M. Jules Naper. » Là, qu’en dites-vous ?

– Je dis que ce serait beaucoup plus cher que les cinq cent mille francs.

– Alors donnez-les-moi. Je suis sûr que vous les avez en titres à vue et au porteur.

– Non.

– Que voulez-vous dire ? Ne les avez-vous point, ou les ayant, refusez-vous de me les donner ?

– Prenez-le comme vous voudrez.

– Alors, ma chère Marguerite, fit M. Jules en se levant, c’est la guerre.

– Oui, mon cher, c’est la guerre, répondit madame Jules en se levant aussi.

Les deux époux se regardèrent. Ils avaient tous les deux un pli au front et un sourire aux lèvres.

– Diable ! fit M. Jules, c’est que vous avez imaginé quelque petite machination pour vous débarrasser de moi. Je serai sur mes gardes.

– Vous ferez bien.

– Madame la comtesse de Breslac, fit ironiquement M. Jules en s’inclinant, je ne vous dis pas adieu. Nous nous reverrons.

Madame Naper lui tira sa révérence.

– J’espère que non, monsieur le comte.

M. Jules était à peine sorti que Léopold entra. Il trouva sa mère debout, avec un léger frisson, très pâle. Elle l'attira aussitôt à elle.

– Tu t'étais chargé de surveiller M. Jules, lui dit-elle.

– Oui, ma mère.

– Eh bien, où est-il ?

– Mais en Allemagne.

Elle haussa les épaules.

– Il est à Paris, il sort d'ici, et je m'étonne que tu ne te sois pas rencontré avec lui.

– Quoi ! ce vieillard qui montait en coupé, que j'ai salué et qui m'a rendu mon salut en souriant !

– C'est M. Jules.

– Et qu'est-il venu faire ?

– Tu t'en doutes bien.

Elle le lui dit rapidement en quelques mots.

Léopold était pensif.

– Vous avez peut-être eu tort, ma mère, de ne pas lui donner cet argent.

– Mais, répondit-elle, c'est toute notre fortune, à vous et à moi. Cela donné et que le général meure demain, je suis sur le pavé sans un sou vaillant. Et à mon âge, non. Puis ne vois-tu point qu'il fût allé de ce pas se vendre aux Breslac pour le même prix ? De leur côté, l'affaire est sûre. Et c'est le tort qu'il a eu de me le prouver : sans cela, j'hésitais. D'ailleurs, je l'ai bien observé, il est pire qu'autrefois et gangrené jusqu'aux moelles.

» Il n'y a qu'une chose à faire, Léopold, et la meilleure. Tu ne l'as pas pris à son entrée en France, il faut l'arrêter ici et qu'il disparaisse, ou pour toujours ou pour un temps. Cela te regarde. Il a commis l'imprudence de prendre un faux nom, une plaisanterie qu'il aura voulu me faire, car le bandit était jovial à ses heures. Ce sera plus facile encore. Ne perdons plus un seul instant, va.

Léopold se hâta d'obéir, remonta dans sa voiture qui l'attendait dans la cour de l'hôtel et brûla le pavé jusqu'à ses bureaux de la préfecture. Il était à la fois très agité et très inquiet et ne doutait pas que ce nom de comte de Ryslef, pris par M. Jules, ne fût une simple plaisanterie de sa part. M. Jules était trop madré pour cela, et il y avait autre chose là-dessous.

Son premier soin fut de se faire donner les noms des étrangers récemment arrivés. Celui du comte de Ryslef le frappa presque aussitôt. Le comte était descendu hôtel du Rhin, place Vendôme. Léopold y courut. On lui dit que M. de Ryslef dînait en ville et devait aller ensuite à la réception de l'ambassadeur de Prusse. Ce M. de Ryslef que Léopold se fit décrire était bien celui qu'il avait vu à l'hôtel de Breslac. C'était donc M. Jules.

Léopold, lancé sur cette piste, s'expliqua les voyages de M. Jules à Berlin. L'ancien agent de police français, ce forçat évadé, s'était fait espion prussien, et, sous le nom de comte de Ryslef, que lui garantissait un passeport administratif mais très légal, voyageait impunément en France.

– Tout cela est à creuser, se dit Léopold ; mais voilà que la situation se complique et que l'arrestation immédiate et sommaire n'est plus possible. Il faudra trouver un moyen.

Cependant il voulut pousser ses investigations jusqu'au bout et se rendit, le soir même, à la réception de l'ambassadeur de Prusse. Il comptait ne se hasarder dans les salons qu'avec beaucoup de circonspection, afin, si cela était possible, d'y apercevoir M. Jules sans être vu de lui. Le hasard vint à son aide. Au moment où il allait faire son entrée, il entendit annoncer un des invités qui le précédaient. La voix de l'huissier lançait le nom de M. le comte de Ryslef, et Léopold put reconnaître M. Jules, qui se ployait en deux avec une grâce toute diplomatique devant l'ambassadeur.

– Tout au moins, se dit encore Léopold, je pourrai apprendre à mon préfet ce qu'est venu faire à Paris, au point de vue de la politique, un certain comte de Ryslef. Mais ce comte de Ryslef ne sera M. Jules que pour moi seul.

Et, n'ayant plus rien à faire à l'ambassade, il alla rendre compte à madame Naper des incidents de la soirée.

XVII

CONSULTATION

C'était dans les hasards – selon une expression qu'il employait volontiers – que M. Jules était devenu comte de Ryslef. Après son évasion du bagne, il était allé rejoindre son argent en Allemagne. Là, sous le nom de M. de Saint-Ernest, il avait longtemps vécu en touriste aux villes d'eaux. Puis l'argent lui avait manqué. Alors, il s'était fait joueur, joueur heureux d'abord ; mais, après des vicissitudes diverses, il était devenu tellement malheureux et délabré que le commissaire des jeux avait l'œil sur lui, et qu'ayant cessé d'être M. de Saint-Ernest, il n'était plus que M. Ernest pour les gens polis, et Ernest tout court pour les croupiers.

Alors, toutefois, M. Jules s'était ressaisi. Très convaincu que la roulette ne lui donnerait pas la fortune, il était retourné à son ancien métier dans des conditions nouvelles. Au temps de sa splendeur, il n'avait jamais oublié l'affaire des Breslac et s'était servi, pour la surveiller, d'un petit employé de la police prussienne, qui se rendait assez souvent à Paris et qu'il avait connu à Bade.

C'est à cet homme, qu'il avait soudoyé grassement, qu'il s'adressa quand les mauvais temps furent venus. Ce Gunther – c'était son nom – l'introduisit à la police de Berlin. Il y fit bientôt ses preuves en y prenant le nom, qu'on ne jugea pas à propos de lui contester, de comte de Ryslef. En effet, M. Jules avait bonne mine et le titre lui allait bien, Peut-être se l'était-il donné en souvenir de son ancien collègue le vicomte de Vallombras, qu'il avait toujours envié. Malheureusement, la première fois qu'on l'avait envoyé en France, il avait passé par Bade, avait eu la malencontreuse idée de jouer et avait perdu tous ses frais de route. Cela était un désastre, car il avait songé, en venant à Paris, à y faire une certaine figure. C'est alors qu'en errant aux alentours de l'hôtel de Breslac, où la curiosité l'attirait, il avait, redevenu bandit pour la circonstance, attaqué M. de l'Estrolles. On a vu ce qui s'en était suivi.

Échappé à Crèvelot, M. Jules s'était hâté de regagner Berlin, où son service devait le retenir quelque temps. Néanmoins, il s'était rappelé à M. de l'Estrolles par deux lettres. Dans la première, il priait simplement le

marquis de ne point l'accuser d'oubli. Dans la seconde, il le priait de le renseigner, à un mois de date environ, sur le jour où l'on aurait légalement besoin de ses dépositions. Le mois écoulé, le comte de Ryslef avait cru pouvoir se présenter chez madame Naper, en se proposant, s'il échouait avec elle, d'aller dès le lendemain chez le marquis de l'Estrolles. C'est à ce lendemain que nous allons bientôt le retrouver.

Cependant l'existence de Jacques avait de beaucoup changé. Le marquis s'était montré si pressant auprès de lui qu'il vivait presque en commensal à l'hôtel de l'Estrolles. Bien qu'il continuât de demeurer chez Huguenin, il passait la plupart de ses soirées auprès du marquis et d'Armande. Ces heures, qui s'écoulaient avec la promptitude des instants heureux, avaient pour Jacques un charme exquis et singulier.

Quelquefois, chez René, la présence d'Éveline lui inspirait la contrainte et la gêne, et quelquefois aussi la cordiale affection du vieil Huguenin avait ses trivialités ou sa rudesse. A l'hôtel de l'Estrolles, au contraire, Jacques se sentait à sa vraie place de gentilhomme et d'ami. Tout y était harmonieux, élégant et simple. Il y avait toute la liberté de son esprit et de son cœur. Ses qualités de race, au contact de ces natures d'élite, renaissaient pour ainsi dire en lui. Son audace, son énergie, sa fierté, exagérées ou perverties au heurt des aventures et des disgrâces, dépouillaient leur rude écorce et se polissaient. Sa sauvagerie s'en allait aux regards bienveillants du marquis, aux jolis sourires d'Armande.

La sévère jeune fille, de son côté, reprenait par instants, vis-à-vis de Jacques, l'enjouement de son âge, dont elle avait perdu l'habitude.

Elle était surtout ainsi quand elle pouvait supposer que Jacques s'attristait ou rêvait. Cependant, ces rêveries ou ces silences de Jacques n'avaient qu'une mélancolie douce. C'est qu'il s'attardait à contempler le noble et fin visage d'Armande, ses beaux cheveux, ses mains de patricienne et le grand air de toute sa personne. Peut-être pensait-il qu'à son âge il avait le droit d'admirer cette belle jeune fille, qui restait pour lui l'enfant dont il avait, dix ans auparavant, effleuré le front de ses lèvres.

Cependant, chose assez bizarre, bien qu'ils se rappelassent tous deux ce baiser-là, il n'en avait jamais été question entre eux. Il semblait que ce fût leur secret et que chacun d'eux se le réservât. Ils avaient l'un pour l'autre

une sympathie sérieuse et vraie, quelquefois légèrement attendrie chez Jacques et quelque peu coquette de la part d'Armande. Cette intimité, sans qu'ils s'en doutassent, avait des semblants d'amour auxquels on eût pu se tromper. René, qui de loin en loin venait à l'hôtel de l'Estrolles, l'interpréta ainsi, et, comme, en sa jalousie qui ne s'était jamais bien éteinte, il avait lieu de se réjouir de sa découverte, il en fit peut-être part à Éveline.

Que cela fût ou qu'Éveline eût constaté chez Jacques quelques symptômes dont elle s'alarmait, elle voulut savoir à quoi s'en tenir. Cette fille ardente et fantasque avait les emportements maladroits de la passion. N'ayant plus osé répéter à Jacques qu'elle l'aimait, elle s'était bornée à le troubler de ses regards et à lui attester par la façon dont elle se comportait avec René, son entière soumission. Mais, tout agitée de soupçons et de colère, après la confidence de René, elle le prit à part,

– Jacques, lui dit-elle d'un ton à la fois suppliant et tragique, je consens à n'être point aimée de vous, vous le savez ; mais, par pitié, par prudence aussi, n'aimez point une autre femme.

A cette déclaration, Jacques fronça les sourcils. Il ne voulait point de cette obsession d'Éveline. Elle s'en aperçut et trembla de l'avoir offensé.

– Oui, fit-elle, je vous en supplie à genoux, n'aimez pas mademoiselle de l'Estrolles.

Ce nom, auquel il était loin de s'attendre, surprit tellement Jacques, qu'Éveline se rassura.

– Merci ! lui dit-elle, vous ne l'aimez pas encore. Ne l'aimez jamais s ! acheva-t-elle d'une voix rauque à laquelle se mêlait un sanglot ; j'en deviendrais folle.

Elle n'en avait point dit davantage et s'était enfuie. Jacques, très ému de cette sortie d'Éveline, se demanda, pour la première fois, s'il aimait Armande. Il se répondit que non. Plus âgé qu'elle de vingt ans, il la chérissait comme eût fait un père. Rien de plus. Cependant, de toute la journée, la pensée d'Armande ne le quitta pas. Elle avait pour lui une séduction plus pénétrante, qui s'emparait de lui en l'effrayant. Le soir, en rentrant, il se confia au vieux forgeron. Huguenin l'écoula, puis lui dit en souriant :

– Eh ! eh ! mon cher Jacques, je ne suis pas aussi persuadé que vous que ce ne soit pas de l’amour qu’il y ait entre mademoiselle de l’Estrolles et vous. Mais, ajouta-t-il, en ce cas, défiez-vous d’Éveline.

Toutefois des intérêts, sinon plus graves, du moins d’un ordre tout positif, s’agitaient aussi à l’hôtel de l’Estrolles. Il s’agissait de la revendication d’état de Jacques. Le marquis, Armande et Jacques lui-même étaient d’avis qu’il fallait procéder avec beaucoup de prudence et de mesure. Déjà, pour quelques amis du marquis, Jacques était le vicomte de Breslac ; mais M. de l’Estrolles évitait de le produire dans le monde et trop officiellement sous ce nom. Il n’aurait eu encore aucun titre légal sur lequel il pût s’appuyer.

L’époque de l’année où l’on se trouvait rendait cette abstention facile. Paris, en plein automne, était encore abandonné. Mais les démarches nécessaires à Jacques se faisaient sans bruit. Avec le patronage du marquis, il pouvait les tenter plus hardiment qu’autrefois. Le premier témoignage d’une grande importance était celui du docteur Dornès et de l’avocat Frégard. Ce fut à celui-ci qu’on s’adressa d’abord, la présence d’Oscar chez Dornès pouvant créer quelques difficultés.

Frégard avait au barreau une réputation égale à celle de Dornès dans la Faculté. D’une éloquence incisive et mordante, qui n’était que par instants accessible à l’émotion, mais, à ces instants-là, irrésistible, l’illustre avocat était un homme absolument honnête, d’une volonté froide, d’une décision prompte. Le marquis lui raconta les aventures de Jacques, et le mit au courant de toutes les circonstances pouvant établir le complot dirigé contre lui. Puis, ayant fini, il lui dit :

– Le reconnaîtriez-vous ?

– Je ne sais pas, répondit Frégard ; il ressemblait fort à Michel. Cependant le point de départ est là. Je vais prévenir Dornès, qui, ainsi que moi, les a connus tous deux. Il sera ici demain. Amenez-nous Jacques et nous verrons.

Le lendemain, Jacques, le marquis et Dornès se rencontrèrent chez Frégard. Le cœur de Jacques battait, et les quatre hommes étaient émus.

– Que vous soyez Jacques ou Michel, dit Frégard à Jacques avec cordialité, nous pouvons, Dornès et moi, vous serrer la main, car nous avons été vos amis. Cependant, si vous êtes Michel Huguenin, vous seriez

devenu un malhonnête homme, puisque vous cherchiez à vous faire passer pour Jacques de Breslac, et Michel devenu un malhonnête homme, cela me paraît bien difficile. Il y a donc dès à présent de fortes présomptions pour que vous soyez Jacques.

– Mon cher ami, car je ne sais encore si je dois vous appeler Michel ou Jacques, dit alors avec son spirituel sourire l'aimable docteur Dornès, vous m'intéressez d'une façon toute particulière, comme un cas physiologique. Les ménechmes sont rares. Cependant je crains, pour la science, de n'avoir pointlongtemps à douter, et je suis déjà de l'avis de mon cher Frégard, que vous êtes Jacques de Breslac.

– Hé ! messieurs, fit le marquis, ne le reconnaissez-vous donc pas d'une façon positive ?

Dornès et Frégard examinèrent tous deux Jacques.

– Ma foi, non, dirent-ils à la fois.

– C'est singulier, fit M. de l'Estrolles, moi qui ne l'avais jamais vu, je n'ai pas douté un seul instant qu'il ne fût Jacques de Breslac.

– Mais, monsieur le marquis, répliqua Dornès, c'est moins singulier que vous ne le croyez. Puisque vous n'aviez jamais vu M. de Breslac ni son sosie, vous ne pouvez avoir, comme nous, l'hésitation du choix.

– Voulez-vous que nous causions ? demanda Frégard à Jacques.

Naturellement ils parlèrent du passé, de leur jeunesse, des souvenirs qui leur étaient communs. Mais, en ce temps-là, l'amitié de Jacques et de Michel était si étroite qu'aucun des faits évoqués ne se rapportait spécialement à l'un d'eux. Les aventures de Damon étaient celles de Pythias. Cependant Jacques leur rappela les circonstances où, de Michel et de lui, l'un seulement avait pu être en cause. C'est quand ils étaient venus la nuit, déguisés en gardes nationaux, sur le terrain des barricades pour le chercher, lui Jacques, parmi les morts et les blessés, qu'ils l'avaient emporté sur une civière, qu'ils l'avaient soigné et guéri.

– Certes, leur disait-il, cela n'est arrivé qu'à l'un de nous, et vous croyiez bien alors que celui-là c'était Jacques.

– Et pourtant, répliqua Frégard, nous vous disions en plaisantant que nous ne savions point au juste si c'était Michel ou Jacques que nous avions devant nous.

Jacques se tut. Une tristesse découragée s'emparait de lui. Dornès et Frégard étaient, pour leur part, péniblement émus. Ce n'est point qu'ils inclinassent à conclure contre Jacques, tant s'en faut, mais ils se réservaient encore, et ils en avaient le droit. Ces deux hommes, qui avaient si souvent et si profondément fouillé les misères et les vices, se trouvaient séparés par vingt ans d'absence et d'oubli de l'homme qu'ils avaient devant eux,

Et, au delà de ces vingt ans, rien d'irréfutablement précis ne s'offrait à leur esprit, n'arrêtait leur mémoire. Ce qui les faisait le plus pencher vers Jacques, c'était Jacques lui-même. La sincérité, la noblesse, la franchise, la race surtout éclataient sur ses traits. Michel, bien que d'une distinction native et d'une élégance de mœurs qu'il ne devait qu'à lui-même, n'eût jamais été ce fier gentilhomme dont l'œil se voilait de chagrin, dont le front se chargeait de nuages, mais qui portait si haut la tête. Il attestait en lui toute une suite d'aïeux.

– Mais, monsieur le marquis, dit Frégard à M. de l'Estrolles, vous m'avez parlé d'un témoin que vous pourriez produire, d'un certain M. Jules, qui peut-être nous apporterait des preuves légales de l'identité de notre client. C'est à dessein que je dis « des preuves légales », car les preuves morales, ajouta-t-il avec une dignité touchante, nous les avons. Votre ami et le nôtre, continua-t-il en se tournant vers Jacques, est bien pour nous Jacques de Breslac.

Un vif mouvement de joie fit tressaillir Jacques et M. de l'Estrolles.

– Malheureusement, reprit aussitôt Frégard, comme pour couper court à de soudaines espérances, les preuves morales, si respectables qu'elles soient, ne suffisent pas. Ce sont les autres qui sont nécessaires.

– Cet homme, répondit simplement M. de l'Estrolles, dont je vous ai entretenu longuement et dont vous connaissez la situation si importante et si particulière dans les événements qui nous occupent, cet homme m'a fait parvenir deux lettres. Il m'assure qu'il tiendra sa promesse et qu'il sera au rendez-vous décisif que vous voudrez bien nous donner pour entamer sérieusement l'affaire.

– Sera-t-il ici dans quinze jours ?

– Je le suppose, car c'est la date même qu'il prévoit et qu'il me demande de lui fixer.

– En ce cas, attendons-le. Il me faut ce temps-là pour m’entendre avec un avoué, pour préparer l’inscription en faux contre l’acte de décès, pour différentes démarches et pour recueillir mes renseignements. Ainsi donc, messieurs, dans quinze jours ici même. Et, s’il plaît à Dieu et un peu aux choses de ce monde, nous marcherons.

Le marquis et Jacques, Dornès et Frégard, prirent congé les uns des autres avec beaucoup de courtoisie, mais ne se donnèrent pas la main. L’avocat les avait placés sur le terrain de la légalité, qui est un terrain de combat.

Frégard, ainsi qu’il l’avait dit, employa ces quinze jours à réunir les éléments du procès. Il eut à voir et interrogea lui-même les divers témoins qui seraient appelés. C’est dans ce but qu’il rendit visite à Huguenin et à René, qu’il questionna Marengo et Éveline. Ces deux derniers n’avaient qu’une importance secondaire, n’ayant point connu Jacques et Michel à l’époque de leur disparition. Mais Marengo témoignait des vingt ans qu’il avait passés avec Jacques en Amérique, et Frégard, avec sa rare sagacité, devina tout le parti qu’on pourrait tirer peut-être des passions inquiètes et de l’esprit flottant d’Éveline.

Il savait, par Huguenin et par Jacques, qui elle était, ce qu’elle avait fait, le changement qu’il s’était opéré en elle. Il avait voulu, à son sujet, que Jacques ne cachât point la vérité à M. de l’Estrolles. D’ailleurs, et peut-être avait-il là une arrière-pensée, il répétait souvent que rien de ce grand débat ne devait lui rester obscur et que, pour première condition de son concours, il exigeait de Jacques et de M. de l’Estrolles la confiance la plus absolue, la plus entière franchise.

– Je suis votre confesseur, leur disait-il avec une conciliante gaieté, et l’on ne doit point mentir au tribunal de la pénitence.

Ces paroles, qui étonnaient Jacques, paraissaient troubler légèrement le marquis. Cependant, en apprenant qu’Éveline était sa fille, il n’avait pas éprouvé le chagrin que Jacques redoutait pour lui. C’est que déjà il en avait eu le soupçon et qu’il l’avait repoussé comme odieux et funeste. Quand autrefois, pressentant les manœuvres de madame Naper, il avait voulu savoir quelle était la maîtresse de René, il avait vu Éveline, et celle fille, dangereusement séduisante, à l’esprit pervers, aux passions toutes

physiques, lui avait inspiré un dégoût mêlé d'horreur. Le marquis avait l'âme droite et la chaleur de son sang ne se portait qu'au cœur.

Cette fille-là ne pouvait être la sienne. De plus, et depuis quelques années, toute sa passion paternelle s'était concentrée sur Armande. Celle-là, dans sa beauté chaste, en ses sentiments purs, était réellement la fille adoptive de son orgueil et de sa tendresse. Il n'aimait donc qu'elle et se fût effrayé que l'autre lui appartînt. La révélation de Jacques le consterna par suite plus qu'elle ne l'affligea. Heureusement cette révélation n'était que pour lui, et Éveline ne pouvait apprendre le secret de sa naissance que par madame Naper, qui, se le réservant contre le marquis, ne le livrerait sans doute point à sa fille.

Quand le délai de quinze jours qu'avait fixé Frégard se fut écoulé, Jacques et M. de l'Estrolles se retrouvèrent avec lui dans son cabinet. Ils y étaient seuls, car l'avocat, se contentant pour le moment des renseignements qu'il avait pris, avait désiré que ni Huguenin, ni Marengo, ni même René n'assistassent à sa consultation. Toutefois Dornès y avait été convoqué. Il était là, jusqu'à un certain point, comme l'ami et le témoin de Frégard. Celui-ci, grave et un peu soucieux, fit asseoir ses clients et demeura quelques instants pensif. Il se recueillait et pesait ce qu'il allait leur dire.

– Messieurs, fit-il, l'affaire que nous avons traiter est complexe, ou plutôt il y a deux affaires. L'une a pour but la revendication d'état civil de M. Jacques de Breslac, et il s'agit, dans la seconde, d'empêcher le mariage de madame Naper, dite de Frédilly, avec le général comte de Breslac, autrement dit la captation déguisée de la plus grande partie de la fortune héréditaire de la famille de Breslac par une épouse indigne.

» Cependant, ces deux affaires sont connexes, et, quoique l'une, la revendication d'état civil, semble primer l'autre, j'estime qu'elle lui est, au contraire, subordonnée. Aussi, pour le prouver, c'est la question du mariage que je vais aborder la première.

Là, et au moment où l'on se préparait à l'écouter, Frégard, par un procédé d'argumentation qui lui était familier, tourna court subitement.

– Messieurs, dit-il, il n'y a qu'un seul moyen d'empêcher le mariage, c'est de produire dès au-jouad'hui et de son consentement, en pleine lumière judiciaire, le premier mari, encore vivant, de madame Naper. Vous

m'aviez dit qu'il serait ici aujourd'hui même, à cette heure. Je ne le vois pas.

– Ce ne peut être qu'un retard, dit M. de l'Estrolles ; j'ai reçu de lui, pas plus tard qu'hier au soir, un mot où il m'assurait qu'il serait exact au rendez-vous. Frégard secoua la tête.

– Monsieur le marquis, répondit-il, un fripon n'a qu'une parole, – il fit une pause, – quand il la tient. Si ce M. Jules avait voulu tenir la sienne, il serait arrivé ici, à l'heure sonnante, en même temps que vous. Je regarde donc comme certain qu'il aura changé d'avis.

– Mais pourquoi ? s'écria M. de l'Estrolles.

– Parce qu'il se sera arrangé avec madame Naper.

– Oh ! fit malgré lui le marquis.

– Réfléchissez, reprit Frégard. Vous l'avez eu entre les mains et vous l'avez laissé fuir. Si vous n'aviez pas été pris au dépourvu, ou si vous aviez eu la tête froide, vous l'eussiez gardé. C'était le plus sûr. Depuis, vous avez été en relations avec lui, mais il ne vous a pas plus fait d'ouvertures positives que vous ne lui avez fait d'offres directes.

» Ayant à choisir entre les parties adverses, madame Naper et vous, il se sera d'abord adressé à madame Naper ; il vous a plantés là. Elle aura consenti les conditions qu'il lui demandait, et, comme preuve, c'est qu'il n'est pas venu.

– Mais, dit Jacques, il n'en est pas moins vivant, et le seul- fait de son existence rend le mariage impossible.

– En aucune façon, reprit Frégard. D'ailleurs, en fait, un mariage est toujours possible. Il serait de notoriété publique que M. Jules est vivant, et cela ne peut être de notoriété publique, puisqu'il ne suffirait pas de l'affirmer, il faudrait encore que le marquis et le sieur Crèvelot le prouvassent, que le mariage ne s'en ferait pas moins. Ni le général ni madame Naper ne sont forcés d'annoncer urbi et orbi qu'ils se marient. Ils feront élection de domicile dans n'importe quel village ignoré, et, au bout d'un an, s'épouseront tout à leur aise. Par quelle surveillance empêcherez-vous cela ?

– Le mariage sera nul puisque, tôt ou tard, nous pourrons prouver que M. Jules existe.

– C’est encore une erreur. Le général et sa femme exciperont de leur bonne foi. Pour eux, M. Jules était mort. Il y a plus, c’est que vous n’avez pas droit d’initiative pour attaquer un tel mariage en nullité ! Il n’y a que l’absent, revenant de son absence, qui puisse le faire. Si le nouvel état de choses lui convient et qu’il s’abstienne, personne n’a rien à dire. Or, dans le cas où il se sera entendu avec madame Naper, naturellement il s’abstiendra.

Jacques et M. de l’Estrolles jetèrent, comme malgré eux, un regard sur la pendule, mais le temps qui avait marché donnait raison à l’avocat.

– J’arrive, reprit Frégard, à la revendication d’état civil, et, là encore, malheureusement, je n’ai rien de très encourageant à vous dire. M. Jacques de Breslac s’inscrira en faux contre son acte de décès. Fort bien. Mais quels témoins produira-t-il ? Dornès et moi, M. Huguenin et René de Breslac. Or, Dornès et moi, nous nous sommes consultés. Nous avons une sympathie Vive pour le réclamant et les plus fortes présomptions qu’il est Jacques de Breslac. Cependant, après vingt ans écoulés, nous n’affirmerions pas devant la justice qu’il le soit.

Il se tourna vers Dornès, qui, d’un mouvement de tête, acquiesça aux paroles de son ami.

– Quant à M. Huguenin, c’est un vieillard de quatre-vingts ans, dont on contestera la lucidité d’esprit et l’exactitude de mémoire. D’ailleurs, quand il a aperçu Jacques de Breslac, n’a-t-il pas été convaincu de revoir son fils Michel Huguenin, et n’a-t-il pas fallu, de la part de Jacques, d’assez longs efforts pour le détromper ?

» Quant à René de Breslac, il n’a pu faire appel, pour reconnaître son frère, qu’aux souvenirs de sa première enfance. Il n’avait que cinq ans lorsque Jacques a disparu. On dira qu’il était trop jeune alors pour que son témoignage d’aujourd’hui puisse être pris au sérieux. Si M. Jules reparaisait, celui-là pourrait sans doute attester d’une façon plus évidente l’identité de Jacques. Mais ne serait-ce point un témoin décrié d’avance et plus funeste qu’utile, que ce forçat évadé ?

» On ne supposera jamais, et avec raison, qu’il se livre bénévolement pour confesser la vérité. Il y aura été amené par des transactions peu avouables, peu honorables pour mon client. Ce n’est pas avec de la boue qu’on réédifie un grand nom. Reste M. le marquis de l’Estrolles, dont le

témoignage, si on le requiert, et on le requerra par une perfidie que je prévois, ne peut être que platonique.

» Il n'a jamais connu Jacques jusqu'à ces derniers temps. Une fois, il est vrai, il l'a rencontré en Amérique. Jacques lui a rendu, ainsi qu'à sa nièce, un grand service ; mais, dans cette circonstance, Jacques ne lui avait pas dit son nom et avait répugné à le lui dire. Alors, pourquoi cette conviction du marquis, aujourd'hui si précise, pourquoi sa grande tendresse pour Jacques ?

Frégard s'arrêta un moment comme si, ne voulant point conclure lui-même, il eût voulu en laisser le soin à ses auditeurs.

Jacques, cependant, en proie à une émotion sombre et presque menaçante, regardait tour à tour l'avocat et le marquis. M. de l'Estrolles avait le regard assuré, mais les lèvres tremblantes. On eût dit qu'un aveu ou une protestation allait s'en échapper.

– Laissez-moi continuer, reprit froidement Frégard ; je sais où je vais. En justice, nous avons donc neuf chances d'échouer contre une de réussir. Toutefois celle-là peut prévaloir. Eh bien, après ? Après, notre ami est légalement Jacques de Breslac. Cela empêche-t-il le mariage du général avec madame Naper ? Non.

» Cela empêche-t-il le général de déshériter son fils, ou, mieux encore, de dénaturer sa fortune ? Non. Cela, au point de vue de la spoliation que méditent les Naper, sauve-t-il René des dangers qu'il court ? Non.

» Jacques lui-même devant l'opinion publique, au jugement de ses pairs, de l'estime et de la reconnaissance desquels il ne peut se passer, est-il réellement Jacques de Breslac ? Non.

» Non, car nous ne cessons point d'avoir devant nous madame Naper, devenue comtesse de Breslac, notre ennemie implacable, habile aux artifices et à la calomnie, et devant nous aussi le général, intraitable à reconnaître son fils et intraitable parce qu'il a ses motifs de l'être.

Cette fois, ce fut Jacques qui baissa la tête, tandis que M. de l'Estrolles avait un geste de colère.

– Jacques, continua Frégard, – c'était la première fois qu'il l'appelait ainsi, – vous ne m'avez point dit tout ce que vous saviez, et je le conçois, car les âmes généreuses comme la vôtre ont leur pudeur, et c'est pour cela

non plus que vous n'aviez rien dit à votre frère. Mais René m'a raconté son entrevue avec votre père, et, là où le jeune homme n'a eu des paroles du général qu'un étonnement passager, j'ai deviné une douleur toujours vivante et d'odieux soupçons qui n'ont point été dissipés.

– Oh ! monsieur, fit sourdement Jacques.

Le marquis de l'Estrolles, qui était très pâle, ne dit point un mot.

– Maintenant, je conclus, dit Frégard. Une situation comme la vôtre, mon cher Jacques, ne se dénoue ni ne se force par la loi, mais par la nature. Votre nom, votre avenir, votre fortune, le salut du général, la vie de René, ne dépendent que de vous. C'est le sang et le cœur qui gagnent les procès de famille. Vous êtes le fils de votre père. Aimez-le et prouvez-le-lui.

– Hé ! s'écria Jacques avec un sanglot, ne l'ai-je point déjà tenté deux fois, et par deux fois ne m'a-t-il pas chassé loin de lui ?

M. de l'Estrolles s'était dressé debout.

– C'est donc moi qui le tenterai ; car je jure devant Dieu que je suis innocent comme l'était.

Mais Jacques l'interrompit. Il s'était levé, lui avait saisi le bras.

– Assez, monsieur ! lui dit-il d'un ton presque menaçant ; je vous défends de prononcer son nom.

– Hé ! Jacques, fit M. de l'Estrolles avec douleur, n'avez-vous donc jamais été injustement soupçonné, et vos longs malheurs ne vous ont-ils appris ni la justice ni la pitié ?

Il y eut un moment de silence. L'impassible Frégard, le premier, ouvrit ses bras à Jacques, qui s'y jeta.

– Ami, lui dit Frégard, n'ai-je donc pas bien fait ce que j'ai fait ? Ne t'ai-je pas mis dans le vrai chemin ?

– Triste chemin, dit Jacques, où je succomberai peut-être.

– Avec honneur, alors. De son côté, le docteur Dornès avait pris affectueusement dans les siennes les deux mains de M. de l'Estrolles.

– Du courage, mon cher marquis, lui dit-il. Vous n'avez point de remords dans le passé, et vous avez devant vous une belle tâche à accomplir.

– A laquelle je ne faillirai point, fût-ce aux dépens de ma vie, répondit énergiquement M. de l'Estrolles².

FIN



lien vers <http://www.bnf.fr>



lien vers <http://gallica.bnf.fr>

Le Combat de la vie. Mme Naper, par Henri Rivière

<http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k6566477v>

À propos de cette édition numérique

Cette édition numérique est issue d'un programme de numérisation du patrimoine mené par la Bibliothèque nationale de France pour enrichir Gallica, la bibliothèque numérique de la BnF et de ses partenaires. En ligne depuis 1997, Gallica s'enrichit chaque semaine de milliers de nouveautés et offre aujourd'hui accès à plusieurs millions de documents numérisés : imprimés (livres, revues et

fascicules de presse), manuscrits, estampes et photographies, documents sonores, partitions, cartes et plans...

Les imprimés sont d'abord numérisés en mode image (prise de vue photographique) puis le texte est extrait de manière automatique grâce aux techniques de reconnaissance optique de caractères (*optical character recognition* ou OCR). Les algorithmes informatiques utilisés définissent également de manière automatique la structure de l'ouvrage (en-têtes et pieds de page, illustrations, tableaux, etc.). L'état du document imprimé (taches, pages déchirées) et les caractéristiques de la typographie employée peuvent entraîner des erreurs lors de l'étape d'OCR. Le texte ainsi produit est ensuite relu, corrigé, et converti au format EPUB (*electronic publication*), format ouvert standardisé pour les livres numériques. Malgré tous nos efforts pour respecter au mieux le format original du livre, il est possible que vous retrouviez des coquilles ou des problèmes de mise en page qui auraient échappé au relecteur. N'hésitez pas à nous signaler ces anomalies à l'adresse gallica@bnf.fr.

Conditions d'utilisation

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'œuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF.

Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n° 78-753 du 17 juillet 1978 :

- La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale

la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer ici [pour accéder aux tarifs et à la licence](#)

2/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

3/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

4/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

5/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur. En cas de non-respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

6/ Pour obtenir la reproduction d'un document de Gallica en haute définition, contacter reproduction@bnf.fr

7/ Pour utiliser un document de Gallica sur un support de publication commercial, contacter utilisation.commerciale@bnf.fr

Notes

1 L'épisode qui précède *Madame Naper* a pour titre *la Jeunesse d'un Désespéré*.

2 L'épisode qui suit et termin *Madame Naper* a pour titre *les Fatalités*

Table des matières

1. Page de titre
2. MADALE NAPER
 1. I - RETOUR EN ARRIÈRE
 2. II - L'ENFANCE DE RENÉ
 3. III VERT GALANT
 4. IV FAUSSE FAMILLE
 5. V LE MARQUIS DE L'ESTROLLES
 6. VI MÈRE ET FILLE
 7. VII LES AMOURS DE RENÉ
 8. VIII RETOUR DE JACQUES
 9. IX - JACQUES CHEZ LE GÉNÉRAL
 10. X CONFÉRENCE
 11. XI CAUSERIE
 12. XII JACQUES CHEZ HUGUENIN
 13. XIII JACQUES ET RENÉ
 14. XIV - ÉVELINE.
 15. XV ALLIÉS INATTENDUS
 16. XVI UN COMTE DE RYSLEF
 17. XVII CONSULTATION
3. Notes
4. À propos de cette édition numérique